

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

SAS [119] – Le cartel de Sébastopol

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LE CARTEL DE SÉBASTOPOL

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S.-119

LE CARTEL DE SÉBASTOPOL

CHAPITRE PREMIER

— Vous avez ce qu'il faut ?

La voix basse et rocailleuse de Vladimir Sevchenko charriait toujours de l'agressivité. Même sans raison apparente. Dieter Weizman répliqua, lui, d'une voix chaleureuse, sonore et confiante.

— Bien sûr ! *Kein Problem*. Vous me connaissez !

— Alors, à tout à l'heure, comme prévu.

Il raccrocha sans même laisser le temps à Dieter Weizman de dire « au revoir ». Ce dernier se leva et vint se planter devant la fenêtre donnant sur le parc du palais *Schwarzenberg*, laissant son regard errer sur les pelouses couvertes de neige et les statues abritées durant l'hiver dans de curieuses guérites en toile. On se serait cru en pleine campagne. Pourtant, le palais-hôtel *Schwarzenberg* se trouvait au cœur de Vienne, à un jet de pierre du Kärntner Ring !

La contemplation de ce parc remplissait d'habitude Dieter Weizman de satisfaction. Depuis qu'il s'était installé dans une ferme où il élevait des chevaux, près de Droserdorf, petit village situé à une centaine de kilomètres de Vienne, le long de la frontière tchèque, il avait pris les villes en horreur. Pourtant, né à Vienne cinquante-trois ans plus tôt, Dieter Weizman était plus un « macadam cow-boy » qu'un paysan. Sa longue carrière d'escroc, de faux-monnayeur et d'informateur « multiscartes » n'avait pu se dérouler qu'à l'ombre du béton... Quelques séjours derrière les barreaux lui avaient donné une soif inextinguible de verdure et d'espace... Au *Schwarzenberg*, il respirait ! De la verdure, certes, offerte au poids de l'or, mais sa nouvelle position de businessman international lui permettait enfin de vivre selon ses goûts.

Il ouvrit la fenêtre, respira profondément, remplissant ses poumons d'air glacé, mais l'étau qui lui serrait la poitrine ne se desserra pas... Derrière sa jovialité apparente se dissimulait souvent une angoisse abominable. Depuis des années, il jouait avec le feu. Mentant effrontément, vendant ce qui ne lui appartenait pas, trahissant ses clients sans vergogne, toujours avec le même sourire, la même voix assurée et chaleureuse. Ses activités étaient toujours illégales, souvent tortueuses, parfois risquées. Hélas, Dieter Weizman ne connaissait pas d'autre moyen de gagner sa vie. Pour décompresser, il s'inventait des situations ronflantes, le temps d'une carte de visite... Un de ses anciens

copains de misère, petit imprimeur de la banlieue viennoise, lui avait déjà confectionné une bonne douzaine d'identités prestigieuses, toutes plus fausses les unes que les autres.

Qui ne duraient que le temps d'une arnaque.

Les véritables activités de Dieter Weizman, de l'escroquerie à l'écoulement de la fausse monnaie, en passant par l'arnaque des banques, ne demandaient pas de « surface » : seulement beaucoup de culot et d'imagination, saupoudrés d'une bonne dose de malhonnêteté. Pendant des années, il avait végété ainsi jusqu'à la divine surprise de la guerre civile en Yougoslavie.

Depuis, il bénissait tous les jours l'embargo sur les armes qui permettait à des intermédiaires comme lui de faire enfin fortune.

Pour avoir l'âme en paix, Dieter Weizman avait fait sienne la devise : « Les armes ne tuent pas, ce sont les hommes qui tuent. » Ainsi baignait-il dans un univers mental parfaitement serein...

Il essaya de concentrer son attention sur un vol d'oiseaux traversant le parc enneigé, mais n'y parvint pas.

D'ici son rendez-vous, il fallait absolument que son problème soit résolu. C'était le cas, théoriquement. D'après la personne concernée, il s'agissait d'une erreur inexplicable et tout serait réglé avant le dîner. Il n'aurait même pas à se déranger. N'importe qui de moins fripouille que Dieter Weizman se serait contenté de cette assurance. Seulement, il avait lui-même, si souvent, fait des promesses d'une voix vibrante de sincérité, sans la plus minime intention de les tenir, qu'il se méfiait. Il avait affaire à des gens de sa race. Des menteurs-nés. Des voyous sans foi ni loi dont la parole ne valait pas un kopeck.

Il lui était pourtant impossible de faire comme si de rien n'était, et de courir le risque de s'exposer à la vindicte de Vladimir Sevchenko... À cette seule éventualité, il sentait son estomac se serrer. Il éprouvait une peur physique, viscérale de l'Ukrainien. Une brute de cent vingt kilos au front bas et aux abondants cheveux noirs qui avait commencé dans la vie comme ouvrier métallurgiste. De son ancien métier, il avait conservé une grande habileté dans le maniement du chalumeau. Une fois, à Kiev, il avait grillé à mort un intermédiaire sans scrupules qui avait étouffé une commission. Sa victime avait mis deux jours à mourir... On ne mentait pas à Vladimir Sevchenko. Si son client ne tenait pas parole, Dieter Weizman, lui, dirait la vérité à l'Ukrainien.

Quelles que soient les conséquences.

Satisfait d'avoir pris cette décision, il avala une ultime bolée d'air frais et referma la fenêtre. Son poulx monta aussitôt comme un baromètre en folie.

Doina Udvar, sa maîtresse, était sortie de la salle de bains. Assise sur l'immense lit de la chambre aux murs tendus de tissu bleu à fleurs, vêtue simplement d'un soutien-gorge pigeonnant rouge, d'un slip

assorti et d'un porte-jarretelles, elle achevait d'enfiler son second bas gris, avec un soin enfantin, la jambe bien tendue à quarante-cinq degrés, comme elle l'avait vu faire au cinéma, fixant ensuite le bas et le lissant sur sa peau. Dire qu'un an plus tôt, hôtesse à la boutique Herrend de Budapest, elle ne mettait exclusivement que de gros collants épais !

Dieter Weizman avait craqué pour ses grands yeux bleus pleins d'innocence, ses courts cheveux noirs, son visage régulier, son corps de déesse aux longues jambes, et surtout sa taille : un mètre quatre-vingts. Son rêve absolu. Il lui arrivait à l'épaule. Le soir même, ils avaient dîné au *Mathias Pince*, le restaurant le plus sophistiqué de Budapest. Entre le foie gras poêlé et les violons, Doina avait écouté bouche bée les vrais-faux récits de Dieter Weizman. Celui-ci avait eu l'intelligence de ne pas essayer de la mettre dans son lit ce soir-là. Avec son instinct de voyou, il avait senti que Doina n'était pas insensible à son charme réel, à ses yeux bleus pétillants, à son intelligence déliée. Bien qu'il soit légèrement déplumé, sa carrure de lutteur dégageait beaucoup de virilité. Habitée à la rugosité des Hongrois et du monde communiste, Doina Udvar n'avait pas été choquée par son apparence paysanne, veste de cuir, grosse montre, col sans cravate, superposition de pull-overs. Son petit bouc lui donnait presque l'air d'un intellectuel ou d'un pasteur.

Le lendemain, ils avaient dîné au *Hilton* et il avait proposé à Doina de l'emmener en Autriche avec lui... Ils avaient fait l'amour dans sa suite après avoir achevé une bouteille de Taittinger « Comtes de Champagne », blanc de blancs 1988.

À Vienne, Doina avait été absolument éblouie par le palais *Schwarzenberg*. Encore plus lorsque son nouvel amant lui avait remis une épaisse liasse de schillings, la déposant à l'entrée de Kärntner Strasse, rue piétonnière regorgeant de boutiques de luxe. Le soir même, elle avait étrenné son tailleur Gianni Versace au *Korso*, un des restaurants les plus élégants de Vienne.

Dieter Weizman avait découvert après le dîner que, sous son air angélique, Doina était le meilleur coup de l'enfer. Habillée ainsi, sa beauté était aveuglante, détournant le regard des hommes présents et Dieter Weizman en avait éprouvé une joie aussi secrète qu'immense. Lui, le petit bonhomme plus très jeune, vulgaire et mal habillé, il était escorté d'une déesse.

Depuis cette soirée, il ne l'avait plus quittée d'une semelle, terrifié à l'idée qu'on la lui vole...

Doina Udvar s'était épanouie dans le luxe, comme une orchidée dans une serre, acquérant en quelques semaines un raffinement étonnant. Jamais une remarque déplacée, jamais un émerveillement de trop, toujours un peu distante, pleine de classe, et pourtant onctueuse

comme une crème fouettée dès que Dieter Weizman glissait ses doigts sous le satin qui gainait sa peau. Réalisant qu'il la contemplait, elle leva les yeux sur lui, achevant d'accrocher son bas.

— Nous ne sommes pas en retard ? demanda-t-elle d'une voix posée semblant ne pas s'apercevoir du regard luisant de son amant qui parcourait tout son corps, comme un enfant lèche une glace du haut en bas.

Elle était parfaitement maquillée, du noir qui faisait ressortir ses yeux cobalt, la bouche très rouge, comme sa parure. Dieter demeurant muet, elle se leva, juchée sur ses escarpins, et tira sur l'arrière de son bas gauche...

Dieter Weizman traversa la pièce comme un bison qui charge et s'arrêta à quelques centimètres de Doina. Son angoisse s'était diluée dans son désir comme du sucre dans du café. Il avait l'impression que ses artères charriaient du feu. Attirant Doina, il l'écrasa contre lui, passant un bras autour de sa taille, renflant son parfum comme un animal.

Sa main gauche partit à l'aventure, palpant les seins superbes qui semblaient prêts à faire exploser leur coque de satin, descendant ensuite le long des hanches, atteignant enfin les cuisses puis le nylon des bas.

— Putain, ce que tu es belle ! grommela-t-il.

Il en avait le cerveau vidé.

Doina sourit. Son sourire ne cessa pas quand Dieter Weizman se mit à se frotter doucement contre elle. Il lui avait fait l'amour des centaines de fois, mais il n'était jamais rassasié. Quand il effleura de la main le slip rouge, entre les jambes, ce qu'il sentit acheva de lui faire perdre la tête. Ecartant l'élastique du haut, il glissa sa main entière sous le satin, emprisonnant le sexe. Il était onctueux, comme toujours, et cela durcit encore son érection. Dans sa tête, il se répéta : « C'est le meilleur coup de l'enfer. » Il disait « de l'enfer » parce qu'il avait découvert quelque chose de diabolique, de trop parfait, derrière la façade de l'innocence.

Les yeux bleus de Doina cherchèrent son regard.

— Je te plais ? demanda-t-elle.

Une question de pute posée avec la voix d'une reine.

— Viens ici, répondit Dieter Weizman, la voix rauque.

Il la poussa contre la commode Louis XV rococo et l'y appuya. Puis, d'une seule main, il déboucla sa ceinture, défit son pantalon qui tomba sur ses chevilles, révélant un sexe lourd et charnu qui pointait hors du caleçon rayé. Presque à la verticale.

Dieter Weizman se sentait une âme de jeune homme...

Habilement, il écarta l'élastique du slip rouge. Grâce à leur différence de taille, il n'eut qu'à donner un puissant coup de reins pour s'enfouir jusqu'à la garde au fond du ventre de Doina. Sous le choc, la

jeune Hongroise vacilla et se retint de justesse à la commode. Dieter Weizman, les mains crochées dans ses hanches, à la hauteur du porte-jarretelles, se mit à faire aller et venir lentement son membre, pliant les genoux pour mieux la prendre. Cramponnée des deux mains à la commode, Doina subissait son assaut, le ventre en avant, les yeux fermés. Dieter haletait, serrant les dents pour prolonger son coït. C'était si bon ! Doina était toujours dans cet état, dès qu'il lui faisait l'amour ! Parfois, une question insidieuse s'infiltrait dans sa tête. Cette réceptivité était-elle due à lui, ou... Il ne savait rien de son passé. Lorsqu'il l'avait connue, elle semblait vivre seule.

Il grogna, sentant son sexe s'enfoncer encore plus ! Involontairement, Doina s'empalait dessus, ses hauts talons dérapant sur le plancher de bois verni. Finalement, elle glissa et il s'échappa d'elle. Aussitôt, il retourna la jeune femme, qui se pencha docilement sur la commode. Face à la glace, offrant sa croupe ronde.

Dieter Weizman posa les mains sur les globes charnus et fermes, appuya son sexe au creux des fesses de Doina et poussa de toutes ses forces. Sa maîtresse eut à peine un sursaut quand le membre épais distendit brutalement l'anneau qui défendait l'entrée de ses reins. Ce n'était pas la première fois. Lorsqu'il était *vraiment* excité, Dieter Weizman terminait toujours de cette façon. Il bougea lentement, comme pour bien prendre possession de cette croupe somptueuse, puis commença à la violer méthodiquement, s'enfonçant aussi loin que possible dans les reins offerts. Doina se mit alors à balancer ses hanches, comme une danseuse orientale, ondulant autour du membre fiché en elle qui semblait la clouer à la commode. Elle éprouvait un plaisir trouble et animal à être prise de cette façon. Dieter accéléra encore ses coups de reins, haletant comme une locomotive.

Toujours cramponnée des deux mains au bord de la commode, le buste écrasé contre le bois verni, la croupe saillante, Doina sentit monter de son ventre un orgasme inépuisable. Son cri fut assourdi mais une violente secousse la fit trembler de la tête aux pieds. Dieter Weizman ne put se retenir et explosa à son tour, avec l'impression de se vider tout entier.

Il retira lentement son sexe encore raide et soupira.

— C'est fou ce que j'aime te baiser.

Doina, du sperme encore plein les yeux, les jambes flageolantes, se laissa tomber sur le lit, tandis que son amant filait dans la salle de bains. Il avait l'impression d'avoir expulsé son problème avec son sperme et sifflotait une valse de Strauss en se lavant dans le lavabo.

Il ressortit, rajusté, recoiffé, guilleret, croisant Doina qui gagnait à son tour la salle de bains, et caressa au passage la croupe qui venait de lui donner tant de plaisir. Il se fit la réflexion que le timing était parfait : *celui* qu'il attendait n'allait pas tarder.

Deux coups légers furent frappés à la porte. Dieter achevait de nouer sa cravate devant la glace, s'y reprenant à plusieurs fois. La plupart du temps, il n'en portait pas.

— Un moment ! cria-t-il.

Quand il ouvrit enfin, ce fut pour se trouver nez à nez avec une femme enveloppée d'un manteau de vison noir, le visage dissimulé derrière une voilette épaisse, retenue par un chapeau. Détail insolite : ses deux mains étaient enfoncées dans un manchon de la même fourrure. Sa main droite en émergea. Dieter Weizman eut le temps de voir un automatique court prolongé par un silencieux. Le canon était déjà à l'horizontale. Il se releva encore un peu, visant la tête de Dieter Weizman. Celui-ci, dans un réflexe désespéré, tenta de refermer le battant. Il n'en eut pas le temps.

La femme en noir avait appuyé sur la détente du pistolet.

Il y eut une détonation très assourdie et une tache rouge apparut sous l'œil gauche de Weizman, puis son menton sembla se décomposer en une myriade d'éclats blanchâtres. Il tituba, s'accrochant au battant, et eut encore le temps de recevoir une balle en pleine tête, qui, pénétrant par la tempe gauche, brisa net la branche de ses Ray-Ban et s'enfonça profondément dans son cerveau.

Sa chute sur l'épaisse moquette ne fit pas beaucoup de bruit. Il resta sur le dos, le visage ensanglanté, secoué encore de quelques tressaillements, comme un bébé phoque tué à coups de bâton.

La femme en noir s'assura d'un regard qu'il était mort avant de remettre son pistolet dans le manchon. Elle referma calmement la porte, puis s'éloigna dans le couloir. Évitant l'ascenseur, elle prit l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée. Au lieu de tourner à gauche, vers la réception de l'hôtel *Schwarzenberg*, elle prit à droite, suivant un long couloir qui longeait d'abord un salon où brûlait un feu de bois, puis le bar. Elle traversa celui-ci comme si elle venait du restaurant situé en bordure du parc et se retrouva dans l'entrée utilisée par les clients du restaurant, un peu en contrebas du parking. La préposée au vestiaire lui jeta un regard intrigué. Elle l'avait vue entrer quelques minutes plus tôt et, d'un signe, l'inconnue lui avait fait comprendre qu'elle gardait son manteau, chose inhabituelle en Autriche.

Déjà, cette étrange cliente, tout de noir vêtue, poussait la porte donnant sur le grand parking commun au restaurant et à l'hôtel.

La préposée se dit que cette jolie femme avait dû se faire poser un lapin. Le *Schwarzenberg* abritait souvent, le soir, des couples illégitimes.

Doina Udvar sortit de la salle de bains, remaquillée, prête à partir et s'arrêta net. Le corps de son amant était allongé dans le couloir, couvert de sang dont l'odeur fade lui donna la nausée. Prise d'un brutal vertige, la jeune femme s'accrocha au chambranle pour ne pas tomber. Elle n'avait rien entendu ! Elle se força à regarder le corps ; les blessures ressemblaient bien à celles d'une arme à feu et une faible odeur de cordite flottait encore dans l'air.

Le cœur cognant dans sa poitrine, elle s'assit sur le lit et alluma d'une main tremblante une *Lucky Strike*, essayant de ne pas paniquer. À certains indices, elle avait compris depuis longtemps que Dieter Weizman n'était pas un businessman ordinaire et qu'il fréquentait des gens dangereux... Cependant, il n'avait pas l'air inquiet et ne portait jamais d'arme. Elle n'écoutait pas ses conversations téléphoniques, ponctuées d'onomatopées difficiles à décrypter. Elle avait du mal à réaliser qu'il était vraiment mort. Son regard se posa sur le téléphone.

Le plus simple était d'appeler la police. Un flot d'images remonta dans sa mémoire. Des années de communisme avaient inculqué à Doina une méfiance viscérale des forces de l'ordre. Au mieux, elle allait avoir à répondre à des milliers de questions, même si elle n'avait pas vu l'assassin. On ne la croirait pas.

Elle se remit à tirer sur sa *Lucky*, en proie à des sentiments contradictoires, la fumant jusqu'à la dernière bouffée. Puis, après avoir écrasé le mégot dans le cendrier, elle se leva, plus sereine, et ouvrit la penderie.

Ses vêtements auraient pu remplir une malle-cabine. Et elle en avait trois fois plus à Droserdorf. Elle pensa aussi au container de meubles commandés par elle à Paris chez l'architecte d'intérieur Claude Dalle et qui devait être en route ; avec, entre autres, une table basse en plexiglas reposant sur deux socles en forme de couronne. Cela aussi, il fallait abandonner... Toujours en slip et soutien-gorge, elle choisit un tailleur bleu passe-partout qu'elle enfila rapidement, en refermant le battant sur ses rêves. En se baissant pour ramasser un chemisier tombé à terre, son regard accrocha un gros attaché-case noir dissimulé sous le lit dont elle avait oublié la présence dans sa panique.

Celui de Dieter Weizman.

Il l'avait emporté à son unique rendez-vous de la journée, juste après son réveil.

Doina se baissa et le ramassa, tout de suite frappée par son poids. Intriguée, elle tenta de l'ouvrir. En vain : les serrures à chiffres étaient brouillées. Elle allait reposer l'attaché-case lorsqu'elle eut une idée. Soigneusement, elle déplaça les mollettes pour former sa date de naissance : 17.6.

« Clac. » Les deux serrures s'ouvrirent en même temps. Dieter Weizman avait été un incorrigible sentimental.

Doina souleva le couvercle et se figea.

Les liasses de billets de cent dollars tout neufs lui sautèrent au visage. Jamais elle n'avait vu autant d'argent ! Elle prit une liasse dans sa main et tenta de l'évaluer. Peut-être dix mille dollars. Il y en avait des dizaines. Elle referma le couvercle en contemplant les deux initiales gravées à l'or fin sur la tranche : D. W. Elle ignorait d'où venait cet argent. Peut-être lui avait-il été confié par la personne avec qui il avait rendez-vous le matin même. Elle se dit que Dieter Weizman devait avoir l'intention de le remettre à celui avec qui ils devaient dîner. Sinon, il n'aurait pas gardé une telle fortune dans sa chambre, alors que sa banque était à deux pas. Ce n'était qu'une supposition. Dieter Weizman ne s'étendait jamais sur les détails opérationnels de ses affaires sulfureuses.

Après quelques secondes de réflexion, la jeune femme enfila son manteau, prit son sac et l'attaché-case, vérifiant d'un coup d'œil qu'elle n'oubliait rien d'important.

En passant près du cadavre de Dieter Weizman, son regard fut attiré par un objet brillant tombé de sa poche. Son briquet *Zippo* porte-bonheur gravé à ses initiales. Elle se baissa, le ramassa et le glissa dans son sac. Il lui resterait quelque chose de lui. Après être descendue par l'escalier, elle longea le couloir, traversa le bar et émergea dans le parking. La neige recommençait à tomber, il faisait nuit noire et personne ne lui prêta attention. Elle traversa à pied Schwarzenberg Platz et gagna une station de taxis sur le Kärntner Ring.

Vladimir Illitch Sevchenko, surnommé jadis par ses camarades du GRU⁽¹⁾ « le Blafard » en raison de son teint perpétuellement livide, était plus pâle que jamais. Assis à une des meilleures tables du *Drei Husaren*, « le » restaurant de Vienne, au milieu de la salle éclairée par des lustres en bois dorés, il se retournait toutes les cinq minutes vers l'entrée où officiait un pianiste très *rührselig*⁽²⁾. Neuf heures et demie et Dieter Weizman n'était toujours pas là. Or, Sevchenko avait prévu de prendre un avion pour Kiev le matin très tôt et ne voulait pas se coucher tard. Il n'avait même pas ouvert la carte posée devant lui. Les notes égrenées par le pianiste l'irritaient au plus haut degré. Il leva soudain les yeux vers la blonde assise devant lui. Une vieille poupée Barbie avec des cheveux trop longs, ébouriffés, descendant très bas sur le front, une bouche trop maquillée, le cou en partie caché par un imposant collier de perles, les yeux bleu porcelaine rehaussés par des faux cils. Le décolleté carré de sa robe noire offrait deux seins très

blancs à peine fripés, projetés en avant par un Wonderbra sournois. Elle en était à son second Cointreau Caïpirinha, boisson qui, pensait-elle, ne pouvait qu'asseoir son nouveau statut social.

Une « Viennoise » typique, vaguement demi-mondaine, officiellement dans l'immobilier, ce qui lui avait permis de rencontrer Vladimir à qui elle s'était attachée comme un bernard-l'ermite à une coquille vacante. Son accent pointu impressionnait Sevchenko ainsi que ses manières affectées. Quant au reste, elle se donnait un mal fou pour assouvir ses caprices sexuels qui se résumaient à des étreintes brutales et brèves, généralement sous l'empire de la vodka.

— Sissi, grommela-t-il, va téléphoner à cet enfoiré !

Docilement, la blonde se leva. En réalité, elle s'appelait Hildegard Feldbach. Sissi, c'était chargé de magie. Un être fruste comme Sevchenko pouvait imaginer une vague relation entre l'impératrice et elle...

— Tu fais attention à Olaf ?

Sissi ne se séparait jamais d'un affreux caniche blanchâtre qui semblait avoir été lavé à l'eau de Javel. Le maître d'hôtel lui avait apporté de l'eau et il restait tapi sous la table, attendant lui aussi son dîner. Dès qu'il vit sa maîtresse se lever, il voulut la suivre, mais la laisse le retint et il poussa un jappement désespéré. Éxaspéré, Sevchenko lui envoya un coup de pied vicieux sous la table, déclenchant un jappement aigu. Les clients des tables voisines se retournèrent. Déjà un chien au *Drei Husaren*, c'était déplacé ! Mais si, en plus, il se mettait à aboyer... Un voisin esquissa le geste d'appeler le maître d'hôtel, mais ne le termina pas, arrêté par le regard féroce de Vladimir Sevchenko. Sa tête de Slave brutal, son nez écrasé de boxeur et sa carrure impressionnante n'incitaient pas à la contestation...

Sissi s'éloigna en balançant ses hanches, espérant ainsi améliorer l'humeur de son compagnon.

Lorsqu'elle revint à table, il était toujours en train de jouer avec la même boulette de pain.

— Alors ? jappa-t-il.

En plus de ses qualités de femelle, Sissi lui servait d'interprète. Son allemand était trop limité et son accent épouvantable.

— La chambre ne répond plus, fit-elle avec un sourire engageant, penchée en avant pour qu'il voie bien ses seins... Ils sont sûrement en route. On pourrait commander ?

— Si tu veux, grommela-t-il.

À peine eut-elle levé la main qu'un maître d'hôtel compassé accourut et se mit à détailler les merveilles de la carte.

Le nez dans son assiette, Sevchenko demeurerait muet.

— *Shatzie*, minauda Sissi, qu'est-ce qui te fait envie ?

Il eut envie de dire « un caniche rôti », mais se contenta de

grommeler :

— Comme toi !

Il détestait la cuisine sophistiquée des grands restaurants. Sissi commanda des cailles, un Tafelspitz⁽³⁾, du champagne, ainsi qu'une pâtée conséquente pour Olaf, dont le prix aurait suffi à nourrir un SDF pendant un mois. Le pianiste redoublait, probablement payé à la note. À la table voisine, on se mit à chanter « Happy Birthday » tandis que le maître d'hôtel apportait un gâteau plein de bougies. Vladimir Sevchenko jeta aux chanteurs un regard si noir qu'ils baissèrent la voix. Il respirait le danger... Le maître d'hôtel déboucha la bouteille de Taittinger « Comtes de Champagne », rosé 1986 et le fit goûter à Sissi qui s'offrit le luxe de faire la moue.

— Il n'est pas tout à fait assez frais...

Le maître d'hôtel le replongea dans la glace. Avant de rencontrer Sevchenko, Sissi, même en rêve, n'aurait jamais pensé pouvoir s'offrir un tel luxe. Toute sa vie elle avait rêvé de dîner au champagne. La pauvreté s'oubliait vite... Les hors-d'œuvre arrivèrent et elle se mit à picorer, tandis que l'Ukrainien ne touchait pas à son assiette. Au bout de cinq minutes, il lança à Sissi :

— Putain, qu'est-ce qu'ils foutent ! Tu es sûre de ce qu'ils t'ont dit ?

Il avait les yeux injectés de sang, la mâchoire en avant ; et elle posa sa fourchette.

— Je vais vérifier, *Shatzie*.

Cette fois, perturbée, elle n'arriva pas à balancer ses hanches... Le *Schwarzenberg* était occupé et elle dut patienter... Quand elle revint à la table, à son air décomposé, Vladimir Sevchenko comprit qu'il y avait un problème.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Sissi se laissa tomber sur la chaise dorée, aussi pâle que lui.

— Il est mort ! Une femme de chambre a voulu faire la couverture et a trouvé son cadavre dans le couloir.

— Mort de quoi ?

Il avait presque crié et Sissi lui fit signe de baisser la voix.

— On lui a tiré dessus ! murmura-t-elle. La Kripo⁽⁴⁾ est là-bas. J'ai raccroché tout de suite.

L'Ukrainien jura entre ses dents et releva soudain la tête.

— Et sa greluce ?

— Je ne sais pas, je n'ai pas eu le temps de demander.

Vladimir Sevchenko médita quelques instants. Une chose était certaine : Dieter Weizman ne viendrait pas lui apporter comme convenu les deux millions de dollars en liquide qu'il devait emmener en Ukraine le lendemain matin. Le reste était secondaire. Il leva la tête et fit signe au maître d'hôtel.

— *Die Rechnung, bitte*⁽⁵⁾.

— Mais on n’a pas diné ! protesta Sissi.

Il ne répondit même pas tandis qu’elle se hâtait d’ingurgiter une cuisse de sa caille. Quand l’addition fut là, il posa une liasse de billets sur la soucoupe et se leva, sous l’œil étonné des tables voisines. Sa Mercedes 600 se trouvait au diable, à cause de la zone piétonne, et il ne cessa de maugréer pendant tout le trajet. Marchant si vite que Sissi devait traîner Olaf, affamé et incapable de suivre.

Une fois au volant, il grilla un stop et emprunta un sens interdit pour sortir du dédale de la zone centrale. Ensuite, Sissi le guida. À moins d’être un vieux Viennois, il était impossible de se reconnaître dans le centre de la capitale.

Quand il s’arrêta devant l’immeuble cossu mais mal entretenu de Gumpendorferstrasse où il louait un appartement au nom de Sissi, son humeur ne s’était pas améliorée.

À peine dans le living, il ôta sa veste et se versa une vodka à assommer un mammoth. Ce n’est qu’ensuite qu’il commença à réfléchir. Il connaissait Dieter Weizman depuis trois ans et n’avait jamais eu à se plaindre de lui. C’était un intermédiaire fiable, quoique gourmand, avec de bons contacts au sein des Services spéciaux des pays où se déroulaient les trafics, ce qui évitait beaucoup de problèmes.

Lorsqu’il l’avait eu, deux heures plus tôt, il semblait d’excellente humeur. Qu’avait-il pu se produire ? Sa première idée fut que sa compagne l’avait liquidé pour lui prendre les dollars. Mais il pouvait y avoir d’autres malfaisants...

Sissi vint s’asseoir sur ses genoux et l’embrassa dans l’oreille, ce qui en temps normal affolait l’Ukrainien.

— Laisse-moi te détendre... susurra-t-elle.

Il l’écarta brutalement. Ce n’était pas le moment. Impossible de téléphoner à Kiev. Trop dangereux. Il devait partir demain matin. Évidemment, son voyage risquait d’être désagréable. Dans son métier, il y avait rarement de ratés...

Tout à coup, Olaf, voyant sa maîtresse blottie contre lui, décida de participer aux câlins et sauta sur les genoux de Vladimir Sevchenko. Celui-ci n’aimait pas les chiens et le contact de la langue du caniche sur sa main lui fit l’effet d’une brûlure. D’un brutal revers du poignet, il le projeta à deux mètres ! Olaf alla s’écraser contre le mur et se mit à couiner désespérément ! Sissi sursauta.

— Oh, comme tu es méchant !

Vladimir Sevchenko se leva d’un bloc, la projetant à terre. Les yeux injectés de sang, il ne fit qu’un bond jusqu’au caniche terré au pied du lampadaire. Il l’empoigna par le cou, le soulevant du sol, serrant de toutes ses forces...

Olaf émit un court aboiement désespéré, il y eut un craquement sinistre et il ne bougea plus. De toutes ses forces, Vladimir Sevchenko

projeta le cadavre du petit chien à travers la pièce. Sissi marchait sur lui, le visage déformé par la douleur.

— *Schweinehund* ! Salaud ! Tu...

Sa phrase s'arrêta net. Vladimir Sevchenko venait de refermer ses énormes doigts autour de sa gorge. Il la fit reculer jusqu'au mur et commença à lui taper la tête contre la cloison, tout en serrant assez pour qu'elle soit au bord de la syncope.

— Tu vas te taire, salope ! Sinon, tu vas y passer comme lui.

Les yeux de Sissi commençaient à se révolter. Il desserra sa prise d'un coup et elle tomba sur la moquette comme un tas de chiffon. Sans se préoccuper d'elle, il retourna se verser une autre Stolychnaya, avant de regagner son fauteuil, essayant de mettre de l'ordre dans sa tête. Il n'était qu'un rouage dans une puissante et féroce organisation, dont le seul but était de faire du dollar. Ce contretemps allait se répercuter sur toute une série complexe d'opérations et il en serait tenu pour responsable... Ce qui pouvait signifier une balle dans la tête ou pire...

Le seul moyen d'en sortir était de rattraper le coup, il ignorait encore comment. L'ensemble de l'affaire portait sur des dizaines de millions de dollars, les deux millions envolés ne représentaient qu'un faible acompte. Dieter Weizman n'était qu'un intermédiaire dont il se moquait comme de sa première chapka... Peu à peu, l'alcool lui réchauffait les veines, lui insufflant un peu d'optimisme. Un intermédiaire, cela se remplace.

Il allait devoir trouver le responsable de ce meurtre et y mettre bon ordre.

Si c'était cette salope de Hongroise, il lui arracherait les seins. Pour un adversaire plus sérieux, il lui suffisait de ramener de Kiev ses gardes du corps tchéchènes.

En attendant le massacre, les affaires continuaient.

Il leva un œil torve sur Sissi, toujours étendue par terre.

— Tu vas m'accompagner à Schwechat⁽⁶⁾ demain matin. Le vol décolle à 7 heures. Je ne serai pas long. Pendant mon absence, tu vas essayer de savoir qui a flingué Dieter. Et à mon retour...

Il eut un geste extrêmement expressif, passant lentement son pouce le long de sa gorge.

CHAPITRE II

La Rolls-Royce bleue glissait doucement vers le bas de Boltzmanstrasse, paisible rue en sens unique, un peu au nord de Vienne. Elle s'arrêta en face d'un building blanc de cinq étages érigé au milieu d'un jardin protégé par des grilles noires derrière lesquelles un drapeau américain flottait en haut d'un mât. Elko Krisantem qui conduisait se retourna.

— Je vous attends, *Eure Hoheit*⁽⁷⁾ ?

— Non, ce n'est pas la peine, Elko, dit Malko en ouvrant la portière. Passez au garage et garez-vous ensuite devant le *Sacher*. La *Grafin*⁽⁸⁾ aura peut-être besoin de vous. Sinon, je vous appellerai dans la voiture.

Il traversa, face au parking en épi, toujours bourré. Depuis des années, l'ambassade américaine devait déménager pour des locaux plus dignes des États-Unis, mais les crédits n'arrivaient jamais. Malko franchit la grille et se présenta au « Marine » à la nuque rasée qui filtrait les visiteurs derrière sa glace blindée.

— M. Ronald Chapter m'attend, annonça-t-il en donnant son nom.

Il avait quitté le château de Liezen une heure plus tôt et déposé la comtesse Alexandra, sa fiancée de toujours, au coin de Operngasse et de Kärntner Strasse pour une orgie de shopping. Le temps était superbe, bien que frais, entre deux chutes de neige. Il devait retrouver la jeune femme au *Rote Café* du *Sacher* pour le déjeuner. D'après le coup de fil, la veille, de Ronald Chapter, chef de station de la Central Intelligence à Vienne, sa « mission » serait vite expédiée et il pourrait regagner Liezen dans la soirée.

— *Go ahead, Sir. Fourth floor*⁽⁹⁾.

Le « Marine » déclencha l'ouverture automatique de la porte et Malko s'engouffra dans l'ascenseur. Ronald Chapter l'attendait sur le palier du quatrième. Souriant. L'air d'un danseur de tango avec ses cheveux noirs gominés, son visage plutôt sévère, les yeux cachés derrière des lunettes à monture d'acier rondes, à la Trotzki. Excellent professionnel qui arrivait de Bulgarie et d'Albanie, parlant allemand et russe. La station de Vienne avait toujours été « sensible »...

— Heureux de vous voir, Malko, dit-il. La route n'était pas trop enneigée ?

— Pas du tout et vous avez fait une heureuse : Alexandra. Elle adore lécher les vitrines.

Si elle se contentait de les lécher...

L'Américain le fit entrer dans son bureau, sur l'arrière du bâtiment. À travers une grande baie vitrée, on apercevait dans le lointain les wagonnets rouges immobiles de la grande roue du *Prater*, le grand parc d'attractions au bord du Danube, fermé l'hiver.

Ronald Chapter tendit une lettre à Malko.

— D'abord, je voulais vous remettre ceci. Un des derniers documents que Wolsley⁽¹⁰⁾ a signé avant d'être viré.

Malko ouvrit l'enveloppe. Elle contenait une courte lettre de l'ancien directeur général le remerciant chaleureusement d'avoir pu sauver la vie de Matt Grit⁽¹¹⁾. La CIA devenait sentimentale...

— Merci, dit Malko. Qui est le nouveau ?

Le visage de Ronald Chapter se rembrunit.

— On n'en sait rien ! C'est le bordel total. Mais les affaires continuent.

— Je m'en doute, sourit Malko, sinon vous ne m'auriez pas arraché à mes terres.

Il appréciait de plus en plus la quiétude de son château de Liezen à une centaine de kilomètres de Vienne, juste sur la frontière austro-hongroise. Les vieilles pierres de la bâtisse cinq fois centenaire avaient beau être imprégnées du sang répandu au cours de ses missions, il avait réussi à la retaper pour en faire une demeure agréable où il pouvait vivre selon son rang. Elko Krisantem, tueur à la retraite provisoire, et un couple d'Autrichiens dévoués suffisaient à faire tourner la maison. Aidés par des extras lors de quelques grandes fêtes... La pulpeuse comtesse Alexandra lui apportait l'érotisme raffiné indispensable à son existence.

Ronald Chapter prit une cigarette dans un paquet de *Lucky Strike* sur son bureau, sortit de l'étui de cuir noir accroché à sa ceinture son Zippo aux armes de la CIA et l'alluma. Tous les membres de la CIA en recevaient un gratuitement, qu'ils gardaient jusqu'à leur mort.

— Depuis que nous nous sommes parlé au téléphone, il y a eu du nouveau, laissa-t-il tomber d'un ton mesuré.

Ronald Chapter disait rarement un mot plus haut que l'autre et distillait un ennui distingué, catalogué « Boston ». Toujours impeccable, avec de superbes boutons de manchette, des costumes sombres ou gris, sa seule fantaisie venait de ses cravates ornées invariablement d'animaux...

Au téléphone, il ne s'étendait jamais, certain que la Stapo⁽¹²⁾ l'avait mis sur écoutes... Le service autrichien n'avait que peu de rapports avec la CIA. Jusqu'à une période récente, l'Autriche était d'ailleurs considérée comme une zone hostile. La Stapo ne s'entendait pas non plus avec le BND allemand, ce qui compliquait les choses. Pourtant, il se passait beaucoup de choses à Vienne.

— Quel est ce nouveau ? demanda Malko.

— Lisez ! dit simplement Ronald Chapter en lui tendant le *Kurier* du matin.

La photo d'un homme un peu chauve, au visage rieur avec un petit bouc et des Ray-Ban, occupait la moitié de la une. Dessous, une plus petite montrait un corps, recouvert d'un drap, étendu sur une civière. Malko lut la légende : Dieter Weizman, âgé de cinquante-trois ans, né à Vienne, avait été abattu dans sa chambre de l'hôtel *Schwarzetiberg*, la veille au soir. La Kripo n'avait aucune idée du coupable. Weizman, petit escroc dans les années soixante, était devenu informateur pour plusieurs services de renseignements, dont le KGB, le BND et la Stapo. Depuis le début de la guerre en Yougoslavie, on le soupçonnait fortement de se livrer à un important trafic d'armes.

Malko referma le journal.

— C'est lui que je devais rencontrer ? Vous m'aviez parlé d'un ami...

Le chef de station de la CIA, impassible, souffla la fumée de sa *Lucky*.

— Disons, un « associé », corrigea-t-il. Depuis cinq ans, Dieter Weizman était un de nos informateurs. C'était un « swindler », vendant à un service les informations qu'il se procurait auprès d'un autre.

Malko ne voyait pas pourquoi la CIA l'avait arraché à son château pour rencontrer un minable informateur. Ronald Chapter se hâta d'ajouter :

— Depuis un an, on travaillait avec lui. Nous avons un « executive order » du Président nous ordonnant d'aider secrètement les Bosniaques musulmans. Avec un crédit annuel de cinq millions de dollars.

— Ce n'est pas beaucoup, remarqua Malko.

L'Américain sourit.

— C'est vrai, mais c'est encore une *petite* guerre. Bref, il a fallu dépenser ces cinq millions de dollars. Mon prédécesseur a appris que Weizman avait une source d'armes chinoises. Il a fait contacter Weizman qui a trouvé des Kalachnikov chinoises avec leurs munitions au Soudan à un prix très raisonnable et a pu les acheminer jusqu'en Bosnie centrale. Grâce à des vols soi-disant humanitaires, entre Maribor, en Slovénie, et Travnik. Avec leurs belles croix rouges, ils ne se sont pas fait allumer... Dieter Weizman était très organisé...

— Cela ne l'a pas empêché de prendre trois balles dans la tête, remarqua Malko.

— Très juste, reconnut l'Américain. Ce qui me contrarie beaucoup. Pas à cause des armes chinoises, mais d'une affaire infiniment plus importante.

— Laquelle ?

— Vous connaissez la position de la Maison-Blanche sur la Yougoslavie ? interrogea Chapter de sa voix monocorde.

— Je préfère que vous me la précisiez, dit Malko, prudent.

Les zigzags de Bill Clinton n'étaient pas toujours faciles à suivre.

L'Américain se gratta la gorge et alluma une nouvelle *Lucky*, ouvrant machinalement le capot de son Zippo, éprouvant un plaisir évident à en caresser le métal poli.

— Maintenir à tout prix le statu quo, annonça l'Américain. Éviter *absolument* une reprise des combats à grande échelle. Car, dans ce cas, personne ne peut prévoir ce qui pourrait arriver. Ça oscille entre le cauchemar moyen et l'horreur absolue. Nos toutes petites livraisons d'armes aux Bosniaques leur permettent de ne pas se faire écraser par les Serbes et montrent à nos alliés saoudiens que nous ne laissons pas tomber les musulmans... Cependant, nous nous gardons bien de lever l'embargo officiel sur les armes.

— Je vois, dit Malko, quelle est l'affaire grave à laquelle vous faites allusion ?

— J'y arrive, expliqua Ronald Chapter. Depuis six ans, la *Company* avait recruté une « source » au sein du GRU. Un colonel : Boris Nicolaïev, d'origine ukrainienne. En 1990, il a donné sa démission du GRU pour entrer dans une structure commerciale privée où il n'y avait guère que d'anciens du GRU et du KGB. Basée à Sébastopol, en Crimée.

» Bien qu'il ne présente plus le même intérêt, j'ai continué à le « traiter », à partir de mon dernier poste, à Sofia en Bulgarie. Il m'apportait des informations précieuses sur les activités des différentes mafias sévissant dans l'ex-Union soviétique.

» Je l'ai vu pour la dernière fois, il y a cinq jours à Trieste, en Italie, car il ne voulait pas venir à Vienne, à cause de la Stapo. Il m'a communiqué une information précieuse et effrayante.

— Un trafic d'armes nucléaires ?

— Non, heureusement. Mais c'est presque aussi grave. Boris Nicolaïev m'a révélé que d'ex-officiers du GRU, du KGB, associés à des mafieux ukrainiens et à certains membres de la flotte russe de Sébastopol, avaient monté une vaste opération de trafic d'armes. Une sorte de cartel, comme pour la drogue. Or, ce cartel s'apprêterait à livrer aux musulmans bosniaques une énorme quantité d'armes lourdes. Pour un total de plusieurs centaines de millions de dollars !

Malko fit un rapide calcul : au prix modique du matériel de guerre de l'Est, cela représentait un arsenal impressionnant.

— Qu'appellez-vous des armes lourdes ? demanda-t-il.

— Des hélicoptères MI 24, des hélicos d'assaut MI 8, des lance-roquettes multiples, des missiles PL 9 sol-sol, avec une portée de deux cents kilomètres, des batteries de missiles sol-air, des missiles anti-

chars IGLA, des chars T.34-85 modernisés, des T.72, des transports de troupe BMP, des canons de 100 et de 130 avec leurs munitions.

— Mais où prennent-ils tout cela ? demanda Malko, suffoqué.

Un ange passa, volant poussivement à cause des missiles accrochés sous ses ailes.

— Il y a cinq usines d'armement dans la presqu'île de Crimée, expliqua l'Américain. Avant, elles produisaient pour l'Armée rouge. Maintenant, elles manquent de clients. Le Cartel de Sébastopol s'est associé avec la flotte de la mer Noire qui dispose d'une zone franche dans le port militaire de Sébastopol. C'est de là que partent les expéditions. Des cargos qui traversent la mer Noire, franchissent le Bosphore et remontent ensuite le long des côtes pour décharger dans un port de l'ex-Yougoslavie.

— Et l'opération « Sharp Guard », les navires de l'OTAN censés faire respecter l'embargo ?

L'Américain leva les yeux au ciel.

— Des centaines de cargos remontent l'Adriatique chaque semaine. Impossible de tous les contrôler.

— Il n'y a pas d'action possible sur le gouvernement ukrainien ? demanda Malko abasourdi.

— Il n'y a pas de gouvernement ukrainien, trancha Ronald Chapter. Du moins, au sens où nous l'entendons à l'Ouest. Le pays n'est plus qu'une mosaïque de mafias toutes-puissantes.

— Qui paie ? demanda Malko.

— La diaspora bosniaque, l'Arabie Saoudite et probablement l'Iran, dans une moindre mesure.

— Et quel est le lien entre cette affaire et Dieter Weizman ?

— Boris Nicolaïev a appris qu'il était l'intermédiaire agréé entre le Cartel de Sébastopol et les acheteurs musulmans bosniaques.

Un ange passa, l'air triste et les ailes bordées de crêpe. Il allait falloir trouver un nouvel intermédiaire.

— Dieter Weizman arraché à notre affection, conclut Malko, qu'attendez-vous de moi ?

— Que vous empêchiez cette livraison d'armes. D'après Boris Nicolaïev, le premier bateau doit arriver ici à la mi-avril. Cela nous laisse trois semaines.

— Comment ?

Ronald Chapter se troubla très légèrement.

— Je vais vous faire un aveu. À ce stade, je n'en ai pas la moindre idée. Avec la mort de Weizman, il faut tout reprendre à zéro. Si on pouvait déjà savoir *qui* l'a tué, cela nous éclairerait peut-être. De toute façon, un autre intermédiaire va prendre la place de Dieter Weizman. Il faut l'identifier, puis remonter la filière. Ces armes vont très probablement être chargées sur un cargo chypriote ou panaméen. Si

vous arrivez à connaître son nom, son itinéraire et la date de son départ de Sébastopol, je pourrai le faire intercepter par les navires de la « Sharp Guard ».

— Vaste programme, soupira Malko.

— Vous êtes notre meilleur chef de mission, répliqua Ronald Chapter de sa voix douce. Il s'agit d'une opération clandestine comme vous avez l'habitude d'en mener. Officiellement, je n'ai pas le droit de mettre des bâtons dans les roues des Bosniaques. En plus, la Maison-Blanche caresse les Ukrainiens dans le sens du poil pour qu'ils se débarrassent gentiment de leur armement nucléaire. Pas question de leur faire *ouvertement* de la peine.

— C'est le combat de boxe avec un bras attaché derrière le dos, remarqua Malko, avec une certaine amertume.

— Avec en face de vous une bande de « monstres » qui vendraient leur mère pour une poignée de dollars et la livreraient. À la seconde où vous allez être repéré comme un gêneur, tous ceux qui ont intérêt à ce que cette affaire se fasse vont se déchaîner. Les mafiosi russes sont dix fois plus féroces que les nôtres. Ils tuent comme ils respirent.

— Dieter Weizman, c'est eux ?

L'Américain haussa les épaules.

— Honnêtement, je n'en sais rien. Mais c'est bien dans leurs méthodes. Alors, à partir de maintenant, regardez derrière vous. Je n'ai pas envie d'aller à votre enterrement.

Malko lui adressa un sourire teinté d'ironie. Pour que la CIA ne lui promette pas, comme d'habitude, un chemin pavé de roses, il fallait *vraiment* que ce soit une mission suicide.

CHAPITRE III

Malko adressa un sourire légèrement caustique à Ronald Chapter qui continuait à jouer avec son Zippo appréciant visiblement son viril contact.

— Maintenant, si on cessait de se faire peur. Je suis flatté de la haute opinion que vous avez de moi, mais je ne travaille pas avec une boule de cristal. Dieter Weizman est mort. Je suppose que votre informateur, l'ex-colonel Nicolaïev, est reparti en Ukraine.

— *Right*, confirma l'Américain. Il doit continuer son enquête et me recontacter s'il a du nouveau.

— Qui va me mettre sur une piste, dans ce cas ? La Stapo ?

Ronald Chapter sursauta comme s'il avait proféré une obscénité.

— Vous n'y pensez pas ! Nous avons réussi jusqu'ici à leur cacher nos liens avec Dieter Weizman. Le responsable de la section A 1, celle qui s'occupe de ce genre d'affaires, est loin d'être clair. Cela ne m'étonnerait pas qu'il en croque... De toute façon, ils ne nous ont jamais aidés.

— Alors quoi ? Je vais mettre une petite annonce dans le *Kurier* ? « Recherche assassin Dieter Weizman. Bonne récompense. »

Ronald Chapter passa la main dans ses cheveux impeccablement plaqués.

— Nous n'en sommes pas là ! J'utilise depuis longtemps une « stringer » très efficace. Crista Shöngau, reporter au *Kurier*. Et maîtresse du numéro 2 de la section A 1 de la Stapo... J'ai pris un rendez-vous pour vous avec elle.

Il salivait du bon tour joué aux Autrichiens.

— Au *Kurier* ?

— Non, pour déjeuner, dans un bistrot, le *Goulash Muséum*.

— Schulterstrasse, compléta Malko. C'est un horrible bouffe-merde. L'Américain leva les yeux au ciel.

— C'est elle qui a choisi. Apparemment, elle y a ses habitudes.

Résigné, Malko avertit :

— Quoi qu'il en soit, je repars en fin de journée à Liezen. J'ai un dîner de quatorze personnes prévu depuis trois semaines.

— Je crains que votre adorable fiancée ne soit obligée de vous représenter auprès de vos invités, fit d'un ton faussement contrit le chef de station de la CIA. Votre mission ne doit pas souffrir le moindre

retard. Souvenez-vous qu'elle consiste à éviter une guerre...

Malko sentit la moutarde lui monter au nez. Il était toujours taillable et corvéable à merci. Seulement, l'hiver se terminait tout juste et la liste des travaux destinés à réparer les dégâts du mauvais temps frôlait le million de schillings... Une nouvelle fois, il allait être obligé de passer sous les fourches caudines de la CIA pour son précieux château.

— Si je comprends bien, conclut-il, je m'installe au *Sacher* !

Son hôtel préféré lorsqu'il séjournait à Vienne. Juste derrière l'Opéra, une auguste bâtisse où rien n'avait vraiment changé depuis la fin du siècle dernier. De John Kennedy à Greta Garbo, en passant par Klimt, Orson Welles ou le prince de Galles, tout ce que le monde comptait de célébrités avait dormi au *Sacher*.

— Vous ne connaissez rien de moins coûteux ? avança Ronald Chapter en se mirant dans le métal chromé de son Zippo.

— Rien, affirma Malko avec une froideur voulue.

— Bon, va pour le *Sacher*.

— Comment vais-je reconnaître cette Crista Shöngau ?

Sourire en coin.

— À ce que vous aurez envie de vous jeter sur elle... Grande, blonde, une queue-de-cheval. Et *très* intelligente. Nous ferons le point ce soir au bar de *l'Impérial*, vers 19 heures. J'ai rendez-vous là-bas avec un groupe de sénateurs en mission.

Elko Krisantem somnolait au volant de la Rolls garée juste en face du *Sacher*. Il se redressa en voyant Malko descendre d'un taxi, baissa la glace et annonça :

— La Grafin n'est pas encore revenue...

— Tant pis, dit Malko, je ne peux pas l'attendre. J'ai un rendez-vous. Retenez-moi une suite au *Sacher*, donnant sur Kärntner Strasse. Lorsque la Grafin Alexandra arrivera, ramenez-la à Liezen et dites-lui qu'elle sera obligée de recevoir seule nos amis ce soir. Je suis contraint de rester à Vienne. Vous reviendrez ensuite me rapporter des affaires.

Le regard d'Elko Krisantem s'alluma comme un réverbère.

— Je prends l'équipement de Votre Altesse ?

C'est-à-dire le pistolet extra-plat et ce qui allait avec : munitions et silencieux...

— Oui, fit Malko après une courte hésitation.

Elko Krisantem jubilait. Tueur de profession, il s'ennuyait à périr dans le paisible village de Liezen, ne vivant que pour les rares missions où il accompagnait Malko. Le lacet qui lui avait servi à étrangler tant de gens ne le quittait jamais. Quant à son vieil *Astra*, copie espagnole du parabellum, il était toujours dans la boîte à gants de la Rolls,

soigneusement graissé, une balle dans le canon. Il y avait tant de malfaisants...

— Je vous dépose, *Eure Hoheit* ? demanda-t-il.

— Non, attendez la *Grafin*.

De toute façon, le *Goulash Muséum* se trouvait en plein dans le dédale de sens interdits jouxtant la zone piétonne. Il fallait une boussole pour s'y retrouver. Malko s'éloigna à pied, enveloppé dans son manteau de vigogne. Au passage, il jeta un coup d'œil aux journaux étalés au coin de la Kärntner Strasse. Tous les quotidiens faisaient leur une sur le meurtre de Dieter Weizman.

Malko identifia Crista Shöngau du premier coup d'œil. Sans beaucoup de mérite. Il n'y avait dans la petite salle du Goulash Muséum que trois couples de touristes, deux dames âgées en tête à tête avec leur soupe et une splendide blonde sur la banquette du fond, en train de lire des documents. Les cheveux noués en queue-de-cheval, bronzée, l'air sportif. Malko traversa la modeste gargote sous l'œil complice du patron dont les cheveux, réunis en catogan, étaient presque aussi longs que ceux de la blonde... Celle-ci leva les yeux et un sourire éclaira son visage, tandis qu'elle se levait.

— *Eure Hoheit* !

Apparemment, elle le connaissait. Ils échangèrent une chaude poignée de main et Malko la jaugea d'un regard. Elle portait un gros pull de laine qui n'arrivait pas à écraser une poitrine d'athlète et un fuseau de ski. Un léger maquillage mettait en valeur ses yeux gris et sa bouche, sans le moindre rouge à lèvres, était épaisse, bien dessinée, respirant une sensualité saine. Ronald Chapter ne s'était pas trompé.

— Vous êtes Crista Shöngau ?

— Oui. Je suis très heureuse de vous connaître. J'ai beaucoup entendu parler de vous. Il paraît que vous avez un château magnifique, à Liezen...

— Oh, magnifique, c'est beaucoup dire.

Elle soupira.

— Moi, j'habite un tout petit studio, tant les loyers sont chers dans le centre. Il faudra que vous m'emmeniez à Liezen un jour. Pour me faire rêver !

— Certainement, promet Malko.

En voyant arriver cette saine et belle femelle, Alexandra armerait immédiatement son fusil à éléphants. Enfin, on pouvait rêver...

Une serveuse blonde, d'âge canonique, en short à carreaux et bas noirs, prit leur commande. Goulasch de viande pour Malko, goulasch de porc pour Crista. Celle-ci essaya en vain d'expliquer au patron ce

qu'était une Original Margarita. Comme il n'avait pas de Tequila, elle opta pour du Cointreau Caïpirinha, écrasant elle-même le citron vert avec un petit pilon en bois pour Malko et pour elle. À trois tables de là, une vieille dame lisait le *Kurier*, après avoir léché son assiette. L'endroit était calme, hors du temps, comme souvent à Vienne. Trois jeunes étrangers entrèrent et s'assirent près du poêle ; Crista leva son verre de bière.

— À notre collaboration !

Son regard pétillait, fixé avec insistance sur Malko.

— Vous devez avoir des tas de choses à me dire ? suggéra-t-il.

Crista rit avec modestie. Elle sortit un bloc-notes de sa besace.

— Quelques-unes ! Par où commençons-nous ?

— Le meurtre de Dieter Weizman.

Elle fit la moue.

— Pour l'instant, la Kripo et la Stapo sont dans le bleu. Par contre j'ai appris un détail intéressant. Dieter Weizman n'était pas seul lorsqu'il a été tué. Depuis un an, une jeune Hongroise partageait sa vie, une certaine Doina Udvar. Il l'avait rencontrée à Budapest et elle ne le quittait plus. Le soir du meurtre, elle était dans la chambre, les gens de l'hôtel sont formels... Ensuite, elle a disparu.

— C'est-à-dire ?

— Elle a dû partir après le meurtre, par l'entrée du restaurant. La préposée au vestiaire l'a vue. Depuis, on a perdu sa trace. Elle portait un attaché-case à la main. Elle est probablement retournée en Hongrie. En tout cas, elle n'a pas pris l'avion. La Stapo la recherche comme témoin.

— Qui a tué Weizman ?

Crista Shöngau avala une gorgée de Cointreau Caïpi-rinha avant de répondre :

— Apparemment une femme. En noir avec une voilette, un manteau de vison et un manchon. Elle est entrée comme pour aller au restaurant, pour ressortir cinq minutes plus tard. Une brune, grande, bien habillée. Elle avait sûrement un silencieux à son arme. Personne n'a rien entendu. Une femme de chambre du *Schwarzenberg* a découvert le meurtre en voulant faire la couverture. Aucun désordre. Weizman a été abattu par surprise. Trois balles de 7,65.

— La Kripo n'a rien sur cette femme ?

— Rien. On ne sait même pas si elle est venue en voiture. Il y a un parking devant le *Schwarzenberg*. Il faisait nuit.

Cela sentait l'exécution par un « Service ». Sans bavures.

Malko se pencha par-dessus la table, scrutant les yeux gris.

— Savez-vous pourquoi on a exécuté Dieter Weizman ?

Crista dut attendre, pour répondre, que la serveuse ait posé sur la table, sur un réchaud, deux cassolettes contenant des morceaux de

viande et des pommes de terre.

— La Stapo a plusieurs hypothèses, répondit-elle. D'abord, une vieille histoire. Weizman a été mêlé à des tas de trafics. Il a pu « oublier » de payer une commission. Dans ce milieu, on n'envoie pas d'huissiers... Il faudra des semaines d'enquêtes pour le savoir... Ensuite, l'idée la plus évidente, c'est le KOS.

— Les services de Belgrade ?

Elle opina de la tête.

— Oui. Weizman livrait des armes aux Bosniaques musulmans depuis longtemps. C'était un secret de polichinelle.

» La Stapo et les services slovènes, la SOVA, ont un énorme dossier avec des photos. Il opérait à partir de l'aéroport de Maribor, en Slovénie où il y a une zone franche. Grâce à des complicités sur place. Lui-même contrôlait une petite compagnie aérienne transportant théoriquement de l'aide humanitaire... La Stapo possède des photos de containers d'armes en train d'être chargés dans un de ses appareils à Maribor, à destination de la Bosnie centrale. Les Serbes étaient au courant. Ils ont peut-être voulu mettre fin à ce trafic.

» Pourtant, continua-t-elle, la Stapo n'est pas convaincue. Les Serbes n'opèrent pas en Autriche. Pour eux, il était plus facile de frapper Weizman lorsqu'il se trouvait en Yougoslavie, en Italie ou en Hongrie.

Si les Serbes avaient eu vent de l'histoire du « Cartel de Sébastopol », cette hypothèse était hautement plausible.

— Quelle autre hypothèse ? demanda-t-il pourtant.

La jeune femme parcourut ses notes.

— Une information de la *Grenze Polizei*⁽¹³⁾, annonça-t-elle, qui n'a peut-être aucun rapport avec le meurtre. Ce matin, un individu connu de la Stapo a embarqué sur le vol Vienne-Kiev en Ukraine. Un certain Vladimir Sevchenko. Il vient assez souvent en Autriche et dispose d'un passeport diplomatique ukrainien. Il est considéré comme un marchand d'armes.

— Il venait d'où ?

— Il avait donné comme adresse à Vienne l'ambassade d'Ukraine. Invérifiable. Ce peut être une simple coïncidence. Il n'a pas le profil à tuer lui-même, mais peut avoir commandité une exécution.

— Pourquoi ?

Crista Shöngau secoua la tête.

— Pas la moindre idée...

Malko goûta son goulasch. Tout cela n'était guère encourageant. Dieter Weizman avait été tué par un fantôme... La mystérieuse femme brune pouvait travailler pour n'importe qui. Mais, lui mort, les affaires continuaient. Si les informations de la CIA étaient exactes, le « Cartel de Sébastopol » chercherait un autre intermédiaire.

Les musulmans bosniaques aussi, d'ailleurs.

Pendant un moment, Crista et Malko se consacrèrent au goulasch.

— On n'a rien trouvé dans la chambre de Weizman ? demanda-t-il.

— Rien, affirma Crista la bouche pleine.

— Aucune idée de ce que contenait l'attaché-case emporté par Doina Udvar ?

— Aucune.

Ils terminèrent leur déjeuner par un café qui n'avait d'expresso que le nom.

— Vous êtes en voiture ? demanda Crista.

— Non.

— Je peux vous déposer, j'ai la mienne.

Lorsqu'elle se leva de table, il put admirer les courbes de sa croupe moulée par le fuseau de latex. Sa queue-de-cheval descendait presque jusqu'à ses reins. Ils gagnèrent une vieille Ford Escort toute cabossée et cinq minutes plus tard, elle s'arrêta devant le *Sacher*.

— Vous avez de la chance d'habiter là ! remarqua-t-elle avec une pointe d'envie. Il paraît que c'est superbe à l'intérieur.

Malko lui adressa un sourire plein de galanterie.

— Vous, c'est à l'*extérieur* que vous êtes superbe...

Crista sourit et baissa les yeux. Sa poitrine était encore amplifiée par le gros pull.

— Merci.

Au moment où Malko mettait la main sur la poignée, elle dit brusquement :

— Attendez ! J'ai oublié de vous dire quelque chose.

Elle sortit de son sac une note de concierge du *Schwarzenberg* et la lui tendit avec sa carte.

— C'est un numéro que Dieter Weizman a appelé du *Schwarzenberg* le jour de sa mort. Pas de sa chambre, mais du bar. Ils l'avaient mis sur sa note de bar et oublié de le donner à la Kripo.

Malko regarda le papier. Il s'agissait d'un numéro à Vienne.

— Et de sa chambre ?

— Rien.

— Merci. À bientôt, j'espère, remercia Malko.

— Je vous ai mis mon numéro chez moi, fit Crista Shöngau. Mais je n'y suis pas beaucoup. Il vaut mieux essayer le *Kurier*.

Au moment où il allait sortir de la voiture, sa Rolls glissa le long du trottoir et s'arrêta en face de l'entrée du *Sacher*. La portière arrière s'ouvrit sur Alexandra, divine dans un tailleur de fausse panthère, ses longs cheveux blonds cascadeant sur les épaules, des paquets pleins les mains.

— Quelle jolie femme ! s'exclama Crista. Et quelle voiture !

Malko ne put résister à faire un peu d'humour.

— Les deux sont à moi, dit-il. *Auf Wiedersehen*.

Alexandra l'aperçut et s'avança vers lui, de son inimitable démarche ondulante. Son visage se rembrunit instantanément en apercevant Crista au volant de l'Escort.

— Qui est cette radasse ? demanda-t-elle d'une voix à couper un iceberg.

— Une informatrice, affirma Malko.

Alexandra foudroya Crista du regard.

— Avec des seins pareils, ça m'étonnerait ! Plutôt une vache laitière. Toujours aussi aimable...

— Elko t'a donné mon message ? demanda Malko.

— Absolument, fit Alexandra, pincée. Je repars pour Liezen, mais je pense revenir demain. Regarde.

Du menton, elle désigna l'entrée de l'hôtel. À côté du portier chamarré se tenait un très beau jeune homme aux cheveux noirs et bouclés qui adressa un sourire ravageur à la jeune femme.

— C'est le fils du propriétaire du *Sacher*, expliqua-t-elle. Il m'a draguée tout à l'heure et proposé de me faire visiter l'hôtel. C'est gentil, *nicht wahr* ? Ce n'est que partie remise.

Avant que Malko ne la prenne par la peau du cou pour aller la culbuter sur le divan orange de sa suite, elle était remontée dans la Rolls, prenant bien soin, en s'asseyant, d'exhiber la majeure partie de ses cuisses à son nouveau soupirant et à Malko...

Celui-ci n'avait plus qu'à tenter d'exploiter les informations transmises par Crista Shöngau.

CHAPITRE IV

— Vladimir Sevchenko, dit « le Blafard ». Nous avons un dossier sur lui, dit à mi-voix Ronald Chapter. On le soupçonne de proposer du plutonium aux Iraniens. Un ancien du GRU. On l’a retrouvé à Zurich dans une affaire de blanchiment d’argent mafieux l’année dernière.

— Vous pensez qu’il peut avoir un lien avec le « Cartel de Sébastopol » ?

Les deux hommes occupaient une table à l’écart, au fond du petit bar en boiserie de *l’Impérial*, au milieu d’un brouhaha assourdissant. Une grappe de sénateurs américains avait pris d’assaut le bar rond où un barman athlétique avait tout juste le temps d’ouvrir les bouteilles de whisky Defender et de Taittinger « Comtes de Champagne », blanc de blancs 1988, que les honorables parlementaires buvaient comme de l’eau, aux frais de la princesse.

Voyage d’études...

— Il a le profil, confirma Ronald Chapter. Sébastopol est en Crimée, donc en Ukraine. Mais il peut aussi n’être pour rien dans notre affaire... Il faudrait en savoir plus sur son séjour à Vienne. Je vais aussi tenter de transmettre l’information à Nicolaïev.

— Et le numéro de téléphone appelé par Weizman ?

— Je m’en occupe. Normalement on devrait avoir le nom et l’adresse de l’abonné demain matin. Je vais aussi alerter la Station de Budapest pour cette Doina Udvar... J’espère que les services hongrois collaboreront. On leur a promis des ordinateurs...

Le vacarme devenait intolérable ! Chauffés par l’alcool, les sénateurs ne se tenaient plus. Enfin, un guide vint les récupérer. Direction l’Opéra. Un silence apaisant retomba dans le bar. Ronald Chapter consulta ostensiblement sa montre.

— Il faut que je vous laisse.

Malko regagna à pied le *Sacher*. Dès le lendemain, il louerait une voiture. La Rolls bleue était un peu trop voyante.

La première chose que vit Malko en pénétrant dans sa suite fut un superbe seau à Champagne où reposait, entourée de glaçons, une bouteille de Taittinger « Comtes de Champagne », blanc de blancs

1988 ! À côté se trouvait une carte avec quelques mots manuscrits. « En hommage à votre beauté. Bienvenue au Sacher. Hans Dietrich Mahler. »

Ivre de rage, Malko déchira la carte. Il ne pouvait pas s'agir de sa beauté... Piqué au vif, il appela Liezen.

— Je crois qu'il a vraiment très envie de me mettre dans son lit, remarqua suavement Alexandra lorsqu'il lui rapporta sa découverte. Il m'a dit qu'il n'avait jamais vu une femme aussi... excitante, que mon regard lui donnait le vertige... Quand je pense que je pourrais être sa mère !

— Sa grand-mère, même.

— Salaud !

Elle avait raccroché et il ne rappela pas. Le numéro de Crista ne répondait pas et la bouteille de Taittinger resta dans son seau.

On frappa à la porte. Malko, drapé dans un peignoir, alla ouvrir, après avoir pris son pistolet extra-plat dans son attaché-case, ramené la veille avec une valise de vêtements par Elko Krisantem. On lui avait déjà apporté son breakfast. Donc...

— *Was ist das ?*

— *Ein Auftrag*⁽¹⁴⁾, *Eure Hoheit*, annonça la voix flûtée d'un groom.

Malko ouvrit. Le jeune homme lui tendit un plateau sur lequel se trouvait une enveloppe blanche fermée par du scotch. À l'intérieur, il découvrit un bristol blanc, avec quelques mots : Frau Hildegard Feldbach, Gumpendorferstrasse, 24. C'était signé de deux initiales : R. C.

Malko vérifia sur l'annuaire et trouva facilement. Il y avait même un encadré : « Immobilier. Locations de luxe. » Il avait à peine fini de lire que le téléphone sonna. La communication était mauvaise : Alexandra l'appelait de sa voiture.

— J'arrive, annonça-t-elle. Je voulais m'assurer que tu étais seul...

— Idiote ! fit Malko, avant de raccrocher.

Il composa le numéro d'Hildegard Feldbach. Une voix de femme plutôt vulgaire répondit aussitôt :

— Ici l'agence Feldbach.

— J'ai lu dans l'annuaire votre annonce, expliqua Malko, je cherche un pied-à-terre à Vienne. Quelque chose de luxueux.

— *Ach !* J'ai ce qu'il vous faut ! *Ein Wunder !* s'exclama aussitôt Hildegard Feldbach.

En termes lyriques, elle décrivit à Malko un appartement de rêve, non loin de l'Opem Ring, concluant :

— Quand voulez-vous le voir ?

— Vers midi. Je vais vous envoyer ma femme.

— J'y serai. Devant le numéro 24, Nibelungengasse. À propos, comment vais-je la reconnaître ?

— Ma femme est grande et blonde. Elle arrivera dans une Rolls bleue.

Le respect rendit muette Hildegard Feldbach.

Après avoir raccroché, Malko se dit qu'il perdait probablement son temps. Dieter Weizman, lui aussi, avait peut-être cherché un pied-à-terre. Mais il ne pouvait négliger aucune piste.

Alexandra débarqua une demi-heure plus tard. Éblouissante dans un haut de dentelle noire et une jupe corolle faite de plusieurs épaisseurs de dentelles noires, aussi courte qu'évasée.

Elle s'allongea gracieusement sur le sofa orange et annonça :

— Cet après-midi, je vais visiter Schönbrunn avec Hans Dietrich.

— Habillée comme ça ?

Sa jupe était si courte qu'il apercevait le haut de ses bas et l'ombre de son ventre, après une bande de peau laiteuse. Alexandra lui adressa un regard faussement naïf.

— Pourquoi, tu as peur que j'affole les statues ?

Sans un mot, Malko s'approcha. Il glissa les deux mains sous la jupe, atteignant le triangle de satin noir censé protéger l'intimité de la jeune femme. Il le fit glisser le long des cuisses, puis des jambes, ouvrit celles-ci et, sans un mot, enfouit son visage dans le compas ouvert. Alexandra demeura impassible au moins deux minutes puis, d'un coup, se mit à gémir et à se tordre. Lorsqu'elle fut secouée par un violent orgasme, Malko se redressa, se libéra et, d'un seul élan, plongea jusqu'au fond du ventre offert.

Il n'avait pas dit un mot.

Puis il se mit à la défoncer à grands coups de reins rageurs et elle eut un second orgasme qui précéda le sien de quelques secondes. Il s'arracha d'elle, soulagé, mais encore furieux, et dit d'une voix volontairement distante :

— Avant d'aller promener ton minet, tu vas me rendre un service.

Le numéro 24 Nibelungengasse était un immeuble noirâtre du début du siècle, qui semblait n'avoir jamais été entretenu... Malko, au volant d'une Mercedes de location prise au *Sacher* une heure plus tôt, garée un peu plus loin, repéra sans peine la petite blonde juchée sur des hauts talons qui faisait les cent pas sur le trottoir. Elle se précipita sur la Rolls qui venait de s'arrêter.

Alexandra en descendit. Les deux femmes échangèrent quelques mots avant de pénétrer dans l'immeuble.

Pétrie de respect, Hildegarde Feldbach fit traverser une cour à Alexandra et ouvrit la porte du « pied-à-terre ». Un rez-de-chaussée visiblement pas habité depuis un demi-siècle, sombre comme une cave, d'une saleté à faire reculer un mulot. Cela sentait l'humidité et le chou.

— Il y a quelques petits travaux, annonça pudiquement Frau Feldbach, mais c'est si calme.

Évidemment ! Les deux fenêtres donnaient sur un mur ! On aurait dit un abri anti-atomique... Frau Feldbach n'avait pas perdu son aplomb, discourant sans arrêt. Alexandra battit en retraite jusqu'à la Rolls et prit congé.

Cinq minutes plus tard, Malko la rejoignait en face du *Sacher*.

— Pourquoi m'avoir fait visiter ce trou à rats ! explosa-t-elle.

— Pour la « cause », fit Malko, volontairement mystérieux.

Elle haussa les épaules.

— J'en ai assez de tes « spooks ». Cet après-midi, je vais à Schönbrunn. À propos, j'ai découvert une nouvelle boutique de décoration dans Kärntner Strasse. Une merveille ! Ils ont les toutes dernières créations Claude Dalle. Dont un lit à baldaquin en fer forgé superbe que j'essaierais bien.

— Avec moi.

— Si tu n'es pas trop pris... Sinon Hans Dietrich se fera un plaisir de me dépanner.

Installé au volant de son anonyme Mercedes 230 grise à trois numéros de l'immeuble de Hildegarde Feldbach, Malko écoutait la radio pour tuer le temps. Morose. Alexandra s'était envolée dans une Porsche orange visiter Schönbrunn avec son minet... Dieu sait ce qu'elle allait réellement faire ensuite, y compris essayer le fameux lit de Claude Dalle au besoin dans la boutique.

Ses fantasmes s'évanouirent brutalement. Hildegarde Feldbach venait de sortir de son immeuble. Elle fit quelques pas et monta dans une énorme Mercedes 600 noire – une voiture de ministre – dans laquelle elle disparaissait littéralement. Un tel standing pour une simple employée d'agence immobilière, c'était bizarre...

Malko n'eut aucun mal à la suivre : elle conduisait comme un escargot, à peine visible dans la voiture à cause de sa petite taille. Près de Heidein Platz, elle se gara et entra dans un immeuble cossu. Deux heures plus tard, elle y était encore ! Plusieurs couples étaient entrés et sortis. Elle faisait ce qu'on appelle un « surplace ». Faire effectuer la visite d'un appartement à des gens recrutés par petites annonces.

Malko faillit tout laisser tomber. Mais Hildegarde Feldbach était sa seule piste. Il fallait s'accrocher. Tôt le matin, il avait appelé Crista

Shöngau qui n'avait aucune information supplémentaire à lui donner. Personne n'avait réclamé le corps de Dieter Weizman et l'enquête de la Kripo était au point mort, fautes d'éléments concrets.

Cinq heures !

Malko n'en pouvait plus. Il avait juste pris le temps d'aller chercher une « viennoiserie » dans un kiosque voisin pour ne pas mourir de faim. Cette planque lui semblait de plus en plus idiote. Dieter Weizman avait dû téléphoner pour une affaire immobilière... Quant à la Mercedes 600, l'explication en était peut-être tout simplement un amant riche...

Il faillit crier de soulagement : Hildegarde Feldbach venait de sortir de l'immeuble. Elle gagna sa Mercedes, prit Opem Ring puis la direction de l'est. Bientôt, le doute ne fut plus permis : elle sortait de Vienne par la A4, l'*Autobahn* filant vers l'est, celle que Malko empruntait pour regagner Liezen. Quelques minutes plus tard, Frau Feldbach mettait son clignotant et s'engageait dans la bretelle menant à Schwechat, l'aéroport de Vienne !

Malko la laissa prendre un peu d'avance et se gara dans le parking de l'aéroport. Ensuite, dans le hall tout en longueur, il la repéra devant le tableau d'affichage des arrivées. Puis elle gagna la sortie des vols internationaux. Malko consulta à son tour le panneau.

Plusieurs vols arrivaient dans l'heure qui suivait. L'un d'eux accrocha son regard : vol OS 432 en provenance de Moscou et Kiev... Il monta dans la galerie du premier étage d'où il voyait tout le tarmac. Un 747 cargo d'Air France était en train d'y décharger une cargaison un peu particulière : tous les chevaux du célèbre Cadre noir de Saumur, venant participer à un concours hippique à Vienne. Hildegarde Feldbach, assise sur une banquette, en face de la sortie, fumait nerveusement. Un haut-parleur crachouilla une information : le vol de Kiev aurait une demi-heure de retard. Aussitôt, Hildegarde Feldbach écrasa sa cigarette et se dirigea vers le bar.

Donc, la personne qu'elle attendait venait de Kiev.

Malko gagna une cabine et appela la ligne directe de Ronald Chapter.

— On va peut-être toucher le jackpot ! jubila-t-il.

Le « jackpot » apparut à la sortie internationale quarante-cinq minutes plus tard : un homme corpulent engoncé dans une pelisse, un visage taillé à la serpe, couleur d'un lavabo sale, le front bas et un attaché-case pour tout bagage. Hildegarde Feldbach se rua sur lui comme l'abbé Pierre sur un sans-abri et, dressée sur la pointe de ses escarpins, lui administra un baiser ventouse en se tortillant contre lui.

Jusqu'à ce que l'arrivant l'écarte et qu'ils prennent le chemin du parking.

Malko ignorait à quoi ressemblait Vladimir Sevchenko, mais ce pouvait être lui. En tout cas, il ne semblait pas s'agir d'un simple client.

Au retour, l'inconnu conduisit. Malko demeura prudemment à deux voitures d'écart. Ils regagnaient Vienne. Une fois arrivés dans le centre, il comprit vite qu'ils allaient chez Frau Feldbach. De fait, ils s'engouffrèrent dans son immeuble. Une heure plus tard, ils n'en étaient pas ressortis.

Il restait à identifier l'inconnu arrivé de Kiev.

— Vladimir Sevchenko était sur le vol Kiev-Vienne, annonça le chef de station de la CIA qui venait de recevoir la liste des passagers de son « correspondant » à l'aéroport.

— Il ne reste plus que le signalement.

— Nous l'aurons dans cinq minutes, annonça l'Américain. Kiev me le faxe.

Ronald Chapter alluma une Lucky Strike et se détendit. Enfin une bonne nouvelle ! Le bureau était plein d'odorante fumée bleue quand la secrétaire déposa un document sur son bureau qu'il tendit aussitôt à Malko. Une photo transmise par fax.

— C'est l'homme que j'ai vu avec Frau Feldbach, confirma Malko. Aucun doute.

— Bingo ! fit Ronald Chapter.

— Si on veut, corrigea Malko. Sevchenko était donc en contact avec Dieter Weizman. D'après ce que nous savons de lui, c'est un marchand d'armes. Il a quitté Vienne juste après l'assassinat de Weizman pour un voyage éclair. Il aurait donc été prendre de nouvelles dispositions. Il revient, vraisemblablement, continuer l'affaire.

— En le surveillant, il va nous mener à celui qui va remplacer Weizman, conclut Ronald Chapter. Ou peut-être même aux acheteurs eux-mêmes.

— C'est possible, reconnut Malko, mais cela ne nous dit pas qui a tué Dieter Weizman et pourquoi ?

L'Américain balaya l'objection d'un geste péremptoire.

— *We don't give a shit !*⁽¹⁵⁾ Ce que nous cherchons, ce sont des informations *précises* utilisables en temps réel, pour faire avorter cette transaction. Maintenant, nous avons une chance de les obtenir...

Malko n'insista pas. Il continuait à penser que, tant que la mort de Weizman ne serait pas expliquée, ils risquaient de très mauvaises surprises. Mais pourquoi perdre son temps à discuter... L'avenir les partagerait.

— La situation n'est plus la même, observa-t-il. Weizman aurait peut-être collaboré avec nous, ce n'est pas le cas de Sevchenko.

— Évidemment, concéda Ronald Chapter. Il n'a pas envie de voir des millions de dollars lui passer sous le nez... Donc, il faut agir à son insu. Et être prudents...

— Vous croyez ? demanda ironiquement Malko.

— J'ai l'impression que quelqu'un d'autre que nous a voulu faire capoter cette opération, avança le chef de station de la CIA.

— Les Serbes ?

— Possible.

— Dans ce cas, ils vont recommencer, conclut Malko. Et dans la mesure où ils penseront que nous participons à cette affaire – tout le monde sait que la *Company* aide les musulmans bosniaques – ils risquent de nous englober dans leur vindicte.

— Les Serbes, on les voit arriver à des kilomètres, répliqua l'Américain. Avec votre métier...

Malko ne daigna pas répondre : ce genre de phrase faisait d'excellentes épitaphes.

CHAPITRE V

Vladimir Sevchenko promena un regard agacé sur la foule caquetante de l'élégant restaurant du *Sacher* aux murs tendus de velours rouge. Le ballet des maîtres d'hôtel en queue-de-pie, les glaces anciennes partout, les lambris dorés et surtout ces aristocrates viennois qui lui jetaient des regards offusqués à cause de sa chemise portée sans cravate : tout l'exaspérait. En plus, il n'était pas rasé et avait les ongles sales... Il promena un regard méprisant sur les dîneurs, pensant aux quelques millions de dollars planqués en Suisse, qui faisaient des petits. Après des années où il ne gagnait que quelques milliers de roubles comme officier du GRU, il était ébloui par les sommes colossales qui lui tombaient du ciel, grâce aux juteux trafics de la Mafia ukrainienne. Lui donnant un sentiment de supériorité démesuré.

— Tu ne manges rien, *Shatzie*, se désola Sissi.

Voyant son verre vide, un maître d'hôtel vint y verser une copieuse rasade de *Defender Success*, dont la bouteille trônait sur la table. Vladimir Sevchenko le but d'un trait. La bouteille était déjà aux trois quarts vide. Il ne buvait que cela depuis le début du repas.

Il regarda autour de lui, mesurant le fossé entre lui et les autres convives. Il était sûrement le seul à porter sous son chandail un lourd automatique « *Dragonov* », approvisionné de balles explosives. Pas besoin de tirer deux fois... Il reprit lui-même la bouteille *Defender* et se resservit. Il avait l'impression de perdre son temps et avait hâte de se remettre au business, dès le lendemain. Il serait bien resté à l'appartement mais Sissi raffolait de ces restaurants de luxe. Brutalement, Vladimir Sevchenko eut envie de s'amuser à choquer ses voisins.

Il posa son énorme main sur la cuisse de sa maîtresse, repoussant très haut sa robe, puis plongea entre ses cuisses. Sissi n'eut que le temps de poser vivement sa serviette sur la main de Vladimir : le maître d'hôtel avait le regard fixé sur eux. Vladimir Sevchenko prit alors la main de Sissi et la posa sur son pantalon.

— Qu'est-ce que tu dirais d'une petite pipe ? demanda-t-il à voix haute.

Sissi devint écarlate. Les voisins avaient entendu. Elle se pencha à l'oreille de son amant. Horriblement gênée.

— Je te ferai ça à la maison. Comme tu aimes.

Le regard allumé de Vladimir Sevchenko fixait une jeune femme assise en face d'eux. Il se pencha vers Sissi.

— Tu as vu cette salope ! Je suis sûr qu'elle a le feu au cul... Tu ne veux pas aller lui demander de venir avec nous... ?

Sissi réussit à prendre l'air offusqué. Une petite partouze n'était pas pour lui déplaire, mais elle connaissait la société viennoise.

— Elle est avec son mari, remarqua-t-elle.

— Et alors ! C'est elle que je veux, pas lui.

— Tu m'as, moi... minaуда-t-elle, je te ferai ce que tu veux...

Elle commençait à paniquer. À partir d'un certain degré d'alcool, Vladimir devenait incontrôlable. À Kiev, quand il sortait dans les boîtes, c'était avec ses amis mafieux et tout lui était permis. Une fois, il avait dragué une femme à la table voisine et, comme le mari protestait, deux des amis de Vladimir l'avaient entraîné dehors et battu à mort. Pendant que Vladimir la violait...

Il avait beaucoup de mal à réaliser qu'à Vienne, ce n'était pas la même chose. Abandonnant la rousse, il revint à Sissi.

— Enlève ta culotte, ordonna-t-il.

C'est le moment que choisit le maître d'hôtel pour venir demander d'une voix sucrée :

— Voulez-vous un dessert ?

Vladimir Sevchenko leva sur lui un regard injecté de sang et rigolard.

— Et comment ! Une petite chatte bien juteuse...

Le maître d'hôtel réussit à sourire, battant en retraite, tandis que Sissi lui lançait d'une voix haut perchée :

— Une glace à la praline, *Herr Ober*...

— Ta culotte ! répéta Vladimir un peu plus fort. Sinon, je te l'arrache...

Sissi sentit les larmes lui monter aux yeux. Si elle lui tenait tête, il était capable de faire un scandale épouvantable... En se tortillant, elle réussit à faire glisser la petite boule de nylon noir le long de ses jambes. Vladimir la lui arracha des mains pour la poser triomphalement sur la table à côté de la corbeille à pain, sous les yeux de ses voisins... Et, derechef, il replongea la main entre les cuisses de sa maîtresse.

Sissi se raidit le long de la banquette, comme chez le dentiste quand on vous fait mal... Vladimir Sevchenko était hilare. Il se sentait le maître du monde. Tous les dîneurs regardaient leur assiette. Il ricana.

— Allez, fais-moi une pipe !

Les larmes aux yeux, Sissi repoussa la table, et se leva.

— Viens, viens !

Elle adressa un sourire de naufragée au maître d'hôtel.

— Mon mari n'est pas très bien, nous revenons... lança-t-elle.

Ils franchirent la porte donnant sur un grand salon désert. Vladimir,

l'œil injecté de sang, attrapa Sissi par la main et l'entraîna vers un des canapés. Sissi résista de toutes ses forces.

— Non, viens à la maison ! *Bitte* !

— C'est maintenant que je veux te troncer, répliqua Vladimir Sevchenko avec une élégance raffinée...

Le cerveau de Sissi était en ébullition. Impossible de le détourner de son idée fixe ! Quelle honte ! Une idée lui vint soudain, car elle connaissait le *Sacher* comme sa poche.

— Viens ! fit-elle, je connais un endroit où nous serons tranquilles.

C'est elle qui l'entraîna, prenant le couloir à gauche. La galerie de photos où se trouvaient toutes les personnalités l'ayant fréquenté. Ensuite, il y avait une pièce avec un billard, ce qui attisa les fantasmes lubriques de l'Ukrainien. Il empoigna Sissi par les hanches, la soulevant comme une plume.

— Non, non ! souffla-t-elle. En haut !

Elle désignait un escalier menant au premier étage, réservé pour les dîners privés dont l'accès était barré par un cordon de velours rouge. Elle l'enleva et monta les marches, son amant sur ses talons. La pièce du haut comportait plusieurs divans très bas, en velours rouge. Sissi, épuisée, se laissa tomber sur le plus profond. Enfin, elle avait échappé au scandale !

Ragaillardie, elle s'attaqua à la ceinture de Vladimir Sevchenko, qui oscillait, debout en face d'elle.

À peine Peut-elle défait qu'elle engloutit dans sa bouche complaisante un membre violacé. Vladimir Sevchenko poussa un grognement de satisfaction. Sissi s'activa, cherchant à l'apaiser le plus vite possible. Hélas, il profitait de sa gâterie avec la redoutable impassibilité des ivrognes, sans paraître vouloir conclure.

Soudain, il arracha sa ceinture, ce qui fit tomber son lourd pistolet à terre et son pantalon sur ses chevilles. Il se laissa tomber à genoux devant le divan. Ses énormes mains saisirent les cuisses de Sissi et les écartèrent. Puis, de tout son poids, sans même viser, il l'embrocha jusqu'à la garde !

Malko ne voyait que le dos puissant de l'Ukrainien et le mouvement de pendule de ses fesses couvertes de poils noirs. Sissi gémissait en cadence, épinglée sur le velours rouge comme un papillon. Il battit en retraite. Depuis le début de la soirée, il surveillait le couple. Quand il les avait vus quitter la salle à manger, il avait pensé à un rendez-vous discret et les avait suivis. Il ne s'agissait que de l'assouvissement d'un caprice. Il redescendit doucement les marches, poursuivi par les supplications de Sissi.

— *Komm ! Komm !*

L'Ukrainien était comme un métronome détraqué. Les mâchoires crispées, il la martelait de plus en plus vite, n'arrivant pas à atteindre son plaisir. Ils étaient tous les deux en sueur, mais il continuait. Enfin, il s'arc-bouta de toutes ses forces et d'un coup terrible se ficha au plus profond d'elle, tandis qu'il jouissait enfin...

Immédiatement après, il bascula sur le côté et s'endormit !

Sissi se redressa, hagarde, le ventre en feu, essayant en vain de le secouer. Il ronflait déjà... Elle aperçut le pistolet et le glissa dans son sac. Ensuite, tant bien que mal, elle rajusta Vladimir Sevchenko. Impossible de bouger ses cent kilos... Il n'y avait plus qu'une solution. Fouillant dans sa veste, elle en sortit une épaisse liasse de billets de mille schillings et se jeta dans l'escalier.

Blême de honte, elle fit irruption dans la salle à manger. Leur table avait déjà été desservie. Elle se rua sur le maître d'hôtel et lui mit d'autorité trois mille schillings dans la main.

— Je suis désolée, dit-elle, mon mari a un malaise. Il faudrait le transporter jusqu'à sa voiture...

— Je vais appeler une ambulance, proposa-t-il.

— *Nein, nein*, pas d'ambulance...

Trois mille schillings changèrent encore de main...

Il fallut cinq garçons et une couverture pour porter Vladimir Sevchenko jusqu'à sa Mercedes 600... Il ne s'était pas réveillé. Sissi prit le volant et, arrivée chez elle, se précipita au rez-de-chaussée. Deux des hommes de Sevchenko logeaient dans un studio dépendant de l'appartement. Des Tchétchènes massifs comme des piliers de béton, d'anciens lutteurs. Ils se réveillèrent en grommelant et, à deux, montèrent l'Ukrainien chez sa maîtresse. Finalement, il n'y avait qu'une perte : la culotte abandonnée sur la table du *Sacher*. Sissi s'endormit sans même se déshabiller, laissant son amant sur la moquette. Auparavant, elle avait remis dans sa poche ce qui restait de la liasse, non sans avoir prélevé dix mille schillings pour ses émotions.

Avec soin, Vladimir Sevchenko vérifiait les cartouches explosives de son pistolet. Cadeau d'un « Spetnatz »⁽¹⁶⁾ car on n'en trouvait pas dans le commerce. Trop meurtrières... Sissi sortit de la douche, enroulée dans une serviette, et vint se planter devant lui.

— Tu m'as bien baisée hier soir ! minauda-t-elle.

— Ah bon...

Avec un claquement sec, il remit le chargeur dans l'arme et le glissa à sa place habituelle, dans sa ceinture, sous le pull-over. Il avait encore les yeux injectés de sang de sa cuite de la veille...

— À quelle heure partons-nous ? demanda Sissi.

Vladimir Sevchenko ne broncha pas.

— Tu ne pars pas. Tu restes ici pour les messages.

Sissi frappa presque du pied.

— Pourquoi tu ne m'emmènes jamais ? Je parle Slovène... En plus, c'est moi qui ai pris cet appel...

Il haussa les épaules sans répondre et se leva pour aller à la fenêtre. Il se méfiait de la police autrichienne, après l'esclandre de la veille. Il écarta le rideau, inspectant la rue. Juste au moment où une Mercedes grise se garait un peu plus loin. Une fois le long du trottoir, personne n'en sortit... Ce qui l'alerta. Il n'aimait pas cela. Après dix minutes planté devant la fenêtre, il fut certain d'une chose : il était surveillé.

Une rage aveugle l'envahit et il se retourna brusquement.

— Qui as-tu vu pendant mon absence ? lança-t-il.

Sissi se cabra, sûre de son innocence.

— Personne ! Pourquoi ?

— Quoi, personne ? Tu n'es pas sortie ?

— Mais si, j'ai travaillé, j'ai montré des appartements...

Elle commença à lui énumérer tous ses rendez-vous.

Il l'observait par-dessous, comme un éléphant qui va charger.

— Tu n'as parlé de moi à personne ?

Sissi sauta en l'air, indignée.

— Bien sûr que non !

— Les flics ne sont pas venus ?

Elle s'assit, les jambes coupées.

— Les flics ! Pourquoi ? Non, bien sûr. Mais pourquoi ?

Vladimir Sevchenko s'échauffait. Il ne connaissait que des situations simples.

— Tu as parlé, dit-il, puisqu'on me surveille.

Il marcha sur elle. Sissi n'eut pas le temps d'éviter le premier coup de poing qui la frappa à la mâchoire. Elle crut que toutes ses dents sautaient. Un second coup de poing arrêta son hurlement. Elle trébucha, mais son amant la releva. D'un seul coup, il lui fendit l'arcade sourcilière gauche, puis continua, frappant mécaniquement, avec détachement, sans se préoccuper des hurlements de Sissi, défigurée, en larmes. Quand il pensait que quelqu'un lui mentait, il ne connaissait qu'une solution : taper jusqu'à ce que l'autre avoue ou qu'il crève...

Sissi finit par réussir à ramper jusque derrière un canapé et il entendit alors des coups violents frappés à la porte d'entrée. Son pistolet derrière le dos, il alla entrouvrir la porte, se heurtant au visage sévère d'un voisin. Il comprenait assez d'allemand pour saisir ce que l'autre disait : Si ce chahut continuait, il allait appeler la police... Vladimir Sevchenko lui claqua la porte au nez.

Lorsqu'il revint dans la pièce, Sissi avait disparu. Elle avait réussi à

se traîner jusque dans la salle de bains où elle s'était enfermée. Vladimir Sevchenko hésita à enfoncer le battant. L'autre connard était capable de mettre sa menace à exécution et ce n'était pas le moment d'attirer l'attention sur lui. Il finit de s'habiller, prit son attaché-case et descendit au rez-de-chaussée retrouver Djokar et Addi, ses deux « gorilles ».

Malko laissa plusieurs voitures entre la Mercedes 600 et lui. En ville, c'était facile, mais ils atteignirent vite le canal doublant le Danube, à l'est de Vienne. Vladimir Sevchenko le franchit et emprunta la rive nord, en sens unique, coupant plus tard le *Sudôsi Autobahn* et continuant vers le nord. Peu avant d'arriver au croisement de Praterstrasse, le clignotant de la Mercedes 600 s'alluma. Malko se mit sur la gauche. À Vienne, les gens roulaient vite, sans faire de cadeau.

Devant lui, la Mercedes ralentit. Malko se plaça dans la même file, celle qui tournait à droite.

Juste au moment où le feu passait au vert, la Mercedes déboîta brutalement et replongea dans la voie suivant le canal ! Malko ne put en faire autant, gêné par d'autres voitures. Lorsqu'il parvint enfin à se dégager, la Mercedes 600 avait disparu depuis longtemps. Il suivit la voie, traversa le Danube et dut quitter l'Autobahn pour ne pas se retrouver au diable. Il avait perdu Sevchenko et ses deux « gorilles ».

Tout en revenant vers le centre, furieux contre lui-même, il se dit qu'il n'y avait plus qu'une chose à tenter. Il prenait un risque important, mais c'était cela ou rien.

Cela faisait trois fois qu'il appuyait sur la sonnette de l'appartement d'Hildegarde Feldbach, sans succès. Il allait s'en aller quand la porte s'entrouvrit sur une entrée sombre. Une voix étouffée demanda :

— Que voulez-vous ?

— *Frau Feldbach*, bitte ?

— Oui, c'est moi. Qui êtes-vous ?

Dans l'ombre, il ne distinguait qu'une silhouette. Il lâcha :

— Je suis un ami de Dieter Weizman. Il faut que je parle très vite à Vladimir Sevchenko.

Il y eut un bref silence, puis la maîtresse de l'Ukrainien dit d'une voix mal assurée :

— Je ne connais personne de ce nom.

La porte se refermait déjà. Malko s'appuya au battant.

— *Ein Moment, Frau Feldbach*. Je sais que Vladimir Sevchenko habite ici. Il est très important que je le voie. À cause de ce qui est arrivé à mon ami Dieter.

Cette fois, il sentit qu'il avait marqué un point. Hildegarde Feldbach

repoussa l'entrebâilleur et ouvrit. La lumière de l'entrée s'alluma. Malko ne reconnut pas la maîtresse de Vladimir Sevchenko. On aurait dit qu'elle avait sauté sur une mine. Tout le bas de son visage n'était qu'un énorme hématome bleuâtre, déformant les deux mâchoires, lui tordant les traits. Sa lèvre supérieure avait triplé de volume, son nez ressemblait à une pomme de terre. En dépit du faible éclairage, elle portait des lunettes noires.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle en les ôtant.

Ses yeux ne valaient guère mieux... Enflés, une grosse croûte de sang sur l'arcade sourcilière gauche.

— Peu importe mon nom, fit Malko. Je dois joindre Vladimir.

Hildegarde Feldbach le dévisagea, hésitante. En temps normal, elle ne lui aurait pas répondu. Mais la fureur l'étouffait. Elle ne pouvait pas regarder sans pleurer ses traits défigurés. Elle haïssait l'Ukrainien.

— Il est parti ce matin. En Slovénie, dit-elle.

— Où ?

— À Bled. Voir quelqu'un.

— Qui ?

— Je crois qu'il s'appelle Tolman. Nikola Tolman. Je l'ai eu au téléphone. Maintenant, laissez-moi.

— Nikola Tolman ! On est encore en pays de connaissance ! s'exclama Ronald Chapter. La SOVA le considère comme un des plus grands trafiquants d'armes de Slovénie. Il a travaillé avec Weizman. Il réceptionnait les armes amenées à Maribor par ce dernier et les dispatchait en Bosnie par hélicoptères. C'est peut-être lui qui a liquidé Weizman, pour ne pas partager de commission. Faites attention où vous mettez les pieds...

— On peut compter sur les Slovènes ? demanda Malko.

Ronald Chapter fit la moue.

— Modérément. Nikola Tolman possède de nouveaux appuis au ministère de la Défense. Mais j'ai un « contact » à Ljubljana. Le patron du Premier bureau de la SOVA. Le commandant Martin. C'est un pseudo, je ne sais pas son vrai nom. Voilà son numéro.

Malko regarda la carte de la région. Bled se trouvait à une trentaine de kilomètres de la frontière austro-slovène. Non loin de Klagenfurt. Il valait mieux y aller en voiture. Ce qui permettait d'emporter son pistolet extra-plat.

Il regarda sa montre. Onze heures.

— Je peux être là-bas en fin d'après-midi, calcula-t-il. Mais je ne peux guère faire plus que surveiller Sevchenko. Si je remets la main dessus.

— C'est déjà pas mal, approuva Ronald Chapter. Plus nous aurons d'éléments sur cette affaire, mieux nous pourrions intervenir. Grâce à cette *Frau* Feldbach, nous avons probablement trouvé le remplaçant de feu Dieter Weizman.

— Ne vendons pas la peau de l'ours, conseilla Malko. Je passe au *Sacher* et j'y vais.

Il y avait un mot posé sur le lit : « Je ne déjeune pas là. A. » Malko le froissa, furieux. Alexandra continuait son « idylle » avec le bel Hans Dietrich. Il avait pensé l'emmener en Slovénie. De dépit, il appela le *Kurier* et demanda Crista Shöngau. Miracle, elle était là ! Il lui annonça son départ pour Bled, lui demandant si elle avait entendu parler de Nikolas Tolman.

— Je le connais, s'exclama-t-elle. Je l'ai interviewé. Il est consul honoraire du Liberia.

— Du Liberia, fit Malko, carrément estomaqué. Il est noir ?

— Blanc comme vous et moi ! dit Crista en riant. C'est une combine. J'aimerais bien vous accompagner.

— Qu'est-ce qui vous en empêche ?

Elle resta silencieuse quelques instants, puis demanda :

— Vous êtes sérieux ?

— Bien sûr, mais je pars tout de suite.

— Pas de problème ! Prenez-moi en bas de chez moi, dans une demi-heure.

Il raccrocha, remplit sa valise, mit un mot à Alexandra et descendit. Trente-cinq minutes plus tard, il s'arrêtait devant chez Crista. La jeune Viennoise l'attendait sur le trottoir, sanglée dans un manteau de cuir noir descendant jusqu'aux chevilles. Elle jeta son sac à l'arrière et prit place à côté de lui.

L'Autobahn E 66 sinuait au milieu de montagnes enneigées, presque déserte. Déjà trois heures qu'ils avaient quitté Vienne. Crista fumait des *Lucky Strike* à la chaîne, tout en parlant de son métier.

— Nikolas Tolman est dangereux, dit-elle, j'avais fait une enquête sur lui. Il est lié à la Mafia croate et aux voyous slovènes. Son faux statut de diplomate lui donne une impunité presque totale.

La neige commença à tomber vers Wolsberg et Malko se concentra sur sa conduite.

Les quelques flocons firent bientôt place à une chute abondante qui ôtait toute visibilité. Comme un malheur n'arrive jamais seul, un

brouillard épais envahit l'Autobahn, le forçant à rouler à dix à l'heure. Il consulta sa montre. Ils n'arriveraient jamais à Bled avant la nuit. Il dut faire une embardée pour éviter un camion avançant à cinq à l'heure. Crista poussa un cri de terreur :

— Arrêtons-nous ! Il y a un « Rastplatz » un peu plus loin.

La conduite devenait dangereuse et Malko se dit que c'était la meilleure solution. Il laissa le moteur tourner. La visibilité ne dépassait plus un mètre ! La radio diffusait de la musique, il faisait chaud et Crista soupira au bout de quelques minutes !

— J'ai chaud !

Elle déboutonna son long manteau de cuir et Malko sentit sa pression artérielle monter en flèche : dessous, Crista portait un pull très moult, visiblement sans soutien-gorge et une mini s'arrêtant en haut de ses cuisses...

Leurs regards se croisèrent. Elle souriait, et une lueur trouble flottait dans ses yeux bleus.

Il baissa les yeux et vit que ses seins se soulevaient comme si elle venait de courir. L'atmosphère s'était chargée d'électricité. Malko posa la main sur une cuisse gainée de noir et Crista poussa un faible soupir :

— Arrêtez ! Vous m'excitez.

Pour toute réponse, il se pencha et l'embrassa. Les lèvres de la jeune femme s'ouvrirent et elle lui rendit son baiser, puis s'interrompit pour dire :

— Doucement, c'est moi qui mène le jeu.

Sa langue commença à jouer doucement avec la sienne mais elle écarta sa main de ses cuisses. Par contre, elle défit tous les boutons de la chemise de Malko et se pencha, agaçant ses mamelons avec une habileté diabolique. Elle jouait avec ses nerfs. Malko lui prit la main et la posa sur lui. Docilement, Crista se mit à le masser... La neige tombait de plus en plus, les isolant du monde. Pourtant, Crista lui interdisait toujours de la caresser, mais elle le libéra et referma ses doigts autour de lui avec un sourire gourmand.

— Aujourd'hui, murmura-t-elle, c'est moi qui agis... Plus tard, ce sera ton tour.

Malko n'en pouvait plus. La saisissant par la nuque, il la força à pencher son visage vers lui. Docilement, les lèvres s'ouvrirent et elle le prit dans sa bouche, s'interrompant chaque fois qu'elle le sentait proche du plaisir. Il ne vivait plus que par cette sensation exquise.

Ce n'était pas assez. Involontairement, il se mit à se soulever spasmodiquement, s'enfonçant chaque fois dans la bouche accueillante. Crista comprit le message.

Elle accéléra son rythme jusqu'à ce qu'il explose dans son gosier avec un cri rauque.

Lorsqu'il releva la tête, il vit que la neige avait cessé de tomber.

Les phares éclairèrent un hôtel moderne, style chalet. Ici, le temps était meilleur. Ils étaient à Bled et il était 10 heures du soir. Malko se tourna vers Crista.

— Vous savez où habite Nikolas Tolman ?

— Oui. Vous voulez y aller maintenant ?

— Non, juste vérifier quelque chose.

— Alors, revenez sur vos pas, puis tournez à gauche, comme si vous alliez au Schloss.

Bled, au bout d'un petit lac, était dominé par un château médiéval perché sur un pic, style conte de fées. Pas un chat dans les rues. Malko suivit les instructions de Crista et ils sortirent du village, remontant vers le nord.

— À droite, dit-elle, en arrivant au hameau de Grimscice.

Une route s'enfonçait au milieu des champs. Trois cents mètres plus loin, Malko aperçut une grande maison jaune plongée dans l'obscurité sur un promontoire, nettement différente des fermes avoisinantes. Il s'arrêta à quelque distance et l'observa. Quatre voitures étaient garées devant. Deux Mercedes immatriculées en Slovénie avec une plaque CD, une Golf et la Mercedes 600 de Vladimir Sevchenko.

CHAPITRE VI

Malko ne comprenait pas un traître mot de ce que disait Shöngau. Elle discutait en Slovène au téléphone avec Nikolas Tolman de leur chambre du grand hôtel *Toplice*. Un soleil éclatant se reflétait dans les eaux bleues du lac. L'endroit était paradisiaque avec le *Blejski Grad*⁽¹⁷⁾ perché sur son piton et le cirque de montagnes. La journaliste raccrocha enfin, visiblement euphorique.

— Ça y est ! annonça-t-elle. Il est d'accord pour me rencontrer. À la chapelle du *Blejski Grad*, dans une heure.

— Que lui avez-vous dit ?

— Que j'enquêtais sur la mort de Dieter Weizman. Il a prétendu ne rien savoir, mais a accepté de bavarder. Que voulez-vous que je lui demande ?

Malko hésita. Il avait décidé cette approche pour tenter de mieux cerner le personnage de Weizman. Espérant qu'il la recevrait chez lui et qu'elle verrait Sevchenko. Un peu déçu, il conseilla :

— Essayez de savoir ce qu'il fait en ce moment, s'il se déplace. Soyez prudente. Je ne serai pas loin, au cas où...

Crista sourit, confiante.

— Oh, je ne risque rien, c'est toujours plein de touristes...

Ils étaient arrivés épuisés et affamés la veille au soir et s'étaient couchés sans la moindre récréation érotique. Crista se levait aux aurores et quand Malko avait ouvert les yeux, elle était déjà habillée ! Après avoir avalé un petit déjeuner capable de nourrir un régiment, elle se maquillait.

Ils descendirent prendre la voiture. Le *Blejski Grad* se trouvait au nord du lac, un bon kilomètre avant Grimsceice. On y accédait par un raidillon jusqu'à un parking déjà encombré de voitures. Malko s'engagea dans les interminables escaliers de pierre menant à une petite esplanade dominant le lac, son pistolet extra-plat dissimulé sous sa veste. Des chaises dehors, l'entrée d'un *Gasthaus* et celle du musée donnaient accès à la chapelle pour la modique somme de trois cents *tolars*. Un escalier de pierre étroit menait à la chapelle, à partir de la première salle.

— Allez-y, dit Malko à Crista.

Il s'attarda devant le squelette d'un des anciens châtelains exposé dans un cercueil ouvert. Il y avait peu de monde : les touristes venaient

surtout pour la vue et le *Gasthaus*.

Crista Shöngau n'était pas dans la chapelle depuis cinq minutes que son poulx monta en flèche. Deux hommes venaient de pénétrer dans le musée. Pas vraiment l'air d'amateurs d'art. Des « bêtes » en blouson de cuir, aux traits brutaux, aux carrures de dockers. Sans jeter le moindre coup d'œil à la salle du bas, ils s'engagèrent dans l'escalier, passant devant Malko sans lui accorder la moindre attention. Ils ressemblaient furieusement aux deux hommes voyageant avec Vladimir Sevchenko...

Malko prit l'escalier à leur suite. Arrivant juste à temps pour les voir pousser la porte de la chapelle.

Ce n'était sûrement pas pour y prier...

Crista Shöngau, penchée sur la balustrade de pierre dominant la nef de la chapelle, regardait les milliers de pièces et de billets que les gens y jetaient pour se porter chance. Il n'y avait aucun meuble dans cette vieille chapelle pillée par les communistes yougoslaves : juste ce tapis d'argent de tous les pays ! Entendant le grincement de la porte, elle se retourna.

Sa gorge se serra en voyant les deux hommes qui venaient d'entrer. Elle n'eut guère le temps de réagir. L'un d'eux s'approcha et demanda :

— *Sie sind Crista Shöngau ?*

— *Jawohl*, fit-elle. *Warum ?*

L'homme répliqua en mauvais allemand :

— Patron a dit toi plus emmerder.

Son compagnon l'avait déjà saisie à bras-le-corps, la soulevant du sol comme une plume. Crista poussa un cri aigu. Il pivota, faisant passer la jeune femme par-dessus la balustrade.

Il la projeta dans le vide juste au moment où la porte s'ouvrait sur Malko.

Le hurlement de Crista s'écrasant trois mètres plus bas lui vrilla les oreilles ! Les deux brutes lui faisaient face comme des bouledogues. L'un d'eux grommela en allemand :

— *Du, nicht fröhlich ?*⁽¹⁸⁾

Déjà il marchait sur Malko. Quand il vit le canon du pistolet braqué sur lui, il s'arrêta net, ses petits yeux noirs plissés de surprise. Visiblement, il n'avait pas reçu d'instruction pour ce cas-là. Malko fonça jusqu'à la rambarde et se pencha, entendant les gémissements de Crista. La jeune femme gisait sur le côté, se tenant la jambe gauche à deux mains.

Les deux voyous se précipitèrent vers la porte. Malko se retourna et leva son pistolet.

Ils s'arrêtèrent, massifs comme des menhirs. Soudain, une nouvelle

silhouette apparut derrière eux, venant du couloir.

Vladimir Sevchenko, engoncé dans une vieille veste de cuir, l'air mauvais. Un énorme pistolet à la main, braqué sur Malko. La situation se compliquait. Un groupe de touristes arrivait dans le couloir. Sans même se retourner, Vladimir Sevchenko lança :

— *Geschlossen ! Raus !*⁽¹⁹⁾

Devant sa carrure impressionnante, ils n'insistèrent pas. Il interpella les deux « gorilles » dans une langue inconnue de Malko. Ils se faulfilèrent derrière lui et disparurent. Il fit alors face à Malko.

— Pourquoi toi, tu me suis ? lança-t-il en allemand. Je vais te faire exploser la tête.

Malko sentit qu'il n'hésiterait pas à tirer. Cela ne mènerait à rien de s'entre-massacrer.

— C'est vous qui avez tué Dieter Weizman ? demanda-t-il, espérant le prendre à contre-pied.

Une vague de fureur absolue imprégna instantanément les traits de l'Ukrainien.

— *Schweinehund !* C'est cette salope de Hongroise qui s'est tirée avec l'argent !

Son gros pistolet en tremblait de fureur.

— Quel argent ?

Le regard rusé de l'Ukrainien le transperça. Ayant retrouvé son sang-froid, il lança :

— Qu'est-ce que cela peut te foutre ? Qui tu es ?

— Un ami de Dieter.

— C'est toi qui es venu voir cette connasse de Sissi, hier matin. Tu croyais vraiment qu'elle ne me dirait rien... Pourquoi tu me suis ?

Décidément, le proverbe canadien « femme battue, femme heureuse » était toujours d'actualité.

— Je cherche à savoir qui a tué Dieter Weizman.

Ils se menaçaient toujours réciproquement. Maintenant, plusieurs touristes s'étaient agglutinés près de la porte. Une voix dit en allemand :

— Qu'est-ce qui se passe ici ? Je vais appeler la police.

— Tu es dans le « trade » ? lança Sevchenko.

Visiblement, il n'arrivait pas à situer Malko.

— Oui.

— Alors, laisse tomber. Tire-toi. Si je te revois, je t'éclate la tête.

Il remit son énorme pistolet dans la poche de sa veste de cuir et pivota, écartant les gens pour sortir. Malko n'eut que le temps de faire disparaître son propre pistolet. Lorsqu'il arriva en bas de l'escalier, l'Ukrainien était déjà dans la cour. Il se rua vers le gardien du musée pour avoir accès à la chapelle où Crista gisait, blessée.

L'hôpital de Bled, dans Grajzka Ulitza, était succinct mais propre. Lorsque Malko fut autorisé à pénétrer dans la chambre de Crista, on venait de terminer la réduction de la fracture de son tibia gauche. Elle était encore pâle, mais souriait en fumant en cachette sa première *Lucky* depuis son opération.

— Je suis désolé de ce qui est arrivé, dit Malko en posant un bouquet de fleurs sur son lit.

— Pourquoi ces hommes se sont-ils jetés sur moi ? demanda-t-elle calmement.

— J'ignorais que Vladimir Sevchenko savait que je le suivais, expliqua Malko. Il a voulu me décourager avec la complicité de son ami Tolman.

— Qui est Vladimir Sevchenko ?

— Un trafiquant d'armes ukrainien. Lié à Dieter Weizman.

Elle ferma les yeux avec une grimace de douleur.

— J'espère que je pourrai encore skier... Mais c'est sinistre ici...

— Je prends toutes les dispositions pour vous faire reconduire en ambulance à Vienne, promit-il.

— Et vous ?

— Moi, j'ai encore à faire. Nikolas Tolman m'intéresse beaucoup.

— Bonne chance, dit-elle avec un sourire. Venez me voir quand vous reviendrez à Vienne...

Il fit en sorte d'organiser le transfert de la journaliste. Il était juste midi. Ensuite, il repartit vers Grimsce. Laissant sa voiture au coin de la route principale et de Koroska, il partit à pied vers la grande maison jaune. Un drapeau libérien planté devant flottait dans le vent et la Mercedes 600 de Vladimir Sevchenko était toujours là ainsi que les deux appartenant à Nikolas Tolman.

Il regagna sa voiture, chercha un poste d'observation et en trouva un, cinq cents mètres plus loin, sur la route rejoignant Bled puis la grande voie Ljubljana-Klagenfurt. Vladimir Sevchenko ne l'intéressait plus pour l'instant. Il était venu à Bled pour rencontrer Nikolas Tolman. C'était le rôle de ce dernier qu'il fallait découvrir. Même se sachant surveillé, le Slovène ne pourrait pas faire le mort : une grosse livraison d'armes, cela ne s'improvise pas.

Une heure s'écoula. Puis la Mercedes 280 violine de Tolman déboucha de Koroska. Elle passa devant Malko et il aperçut le conducteur : un homme au long nez, coiffé d'une chapka. Il allait le suivre, lorsque la Mercedes 600 apparut à son tour : Vladimir Sevchenko au volant, un gorille à côté et l'autre derrière. Malko attendit un peu avant de les suivre. Vingt minutes plus tard, il retrouvait la route de Ljubljana. À bonne distance des deux autres

voitures.

Grâce à la circulation, il put rester derrière sans mal. Quarante minutes plus tard, ils entraient dans la ville. Sinistre. Des bus à soufflet jaunes, des alignements d'immeubles staliniens, des gens mal habillés. Il y était venu une dizaine d'années plus tôt et cela n'avait guère changé...

Les deux voitures qu'il suivait enfilèrent la grande avenue, Slovenska Cesta, passèrent devant l'hôtel *Sion* et prirent à gauche, se garant dans un parking au pied de la vieille ville, charmante petite cité austro-hongroise. Malko se gara en catastrophe. Il aperçut pour la première fois Nikolas Tolman. Grand, mince, aussi élégant que Sevchenko était vulgaire. Les deux hommes partirent à pied dans Krakrovski nasip, la voie longeant un canal. Nikolas Tolman avait un attaché-case à la main.

Ils atteignirent une petite place dominée par une église rose et pénétrèrent dans un immeuble moderne de quatre étages dont le rez-de-chaussée était occupé par la *Östereich Kommerz Bank*.

Malko s'installa en face, dans un magnifique magasin de porcelaines d'où il pouvait surveiller la banque...

Il s'était fait sortir toute la collection de porcelaines de Herrend lorsqu'il vit les deux hommes pousser la porte de la banque. Vladimir Sevchenko portait l'attaché-case...

Ils refirent le même chemin en sens inverse. Arrivés au parking, ils se séparèrent et chacun monta dans sa voiture. Le temps que Malko parvienne à la sienne, la Mercedes CD de Nikolas Tolman avait disparu dans Slovenska Cesta. Il aurait pu suivre Sevchenko, mais il était persuadé qu'il retournait à Vienne.

L'homme à suivre était Nikolas Tolman. Ronald Chapter lui avait donné un contact à la SOVA, les services slovènes. Eux pourraient peut-être l'aider. Il mit le cap sur Pra[Zl]akova ulica où se trouvait l'ambassade américaine et la station CIA.

C'était sûrement la plus petite ambassade du monde. Malko n'en croyait pas ses yeux. Un mât portant la bannière étoilée était planté sur un gazon pelé, en face d'un lugubre immeuble de béton grisâtre, abritant Hertz et une galerie commerciale. L'ambassade occupait modestement le premier étage.

Le chef de station était absent et Malko ne trouva qu'une secrétaire qui mit aussitôt un bureau à sa disposition. Son premier coup de fil fut

pour Ronald Chapter.

— Ces mafieux russes sont des tueurs, commenta l'Américain. Chicago, c'était une garderie d'enfants. Mais vous n'avez pas perdu votre temps... Il faut savoir ce que magouille Tolman. Appelez le commandant Martin.

La SOVA était sur répondeur ! Une annonce en anglais... Malko laissa un message et son numéro. Il n'y avait plus qu'à attendre. Le téléphone sonna une heure plus tard et une voix parlant parfaitement allemand demanda Malko.

— Je suis le commandant Martin, annonça-t-il. Vous voulez me voir ?

— Le plus tôt possible, répondit Malko.

— Retrouvez-moi dans un quart d'heure au bar *Okrepcevalnika*, dans Stari Trg, dit le Slovène.

C'était à dix minutes à pied, dans une des plus jolies rues du vieux Ljubljana. Un bar ancien, plein de fumée et d'animation. A peine Malko poussait-il la porte qu'un homme d'une trentaine d'années, style play-boy macho, lui fit signe d'un box. Malko le rejoignit.

— Je suis le commandant Martin, annonça le Slovène.

Dans l'armée Slovène, l'avancement devait être rapide.

Ils commandèrent des bières et Malko exposa son problème. Le Slovène l'écouta en jouant avec un Zippo orné du badge de la FORPRONU, offert par un officier du Bataillon de Bihac.

— Nikolas Tolman possède un compte à la Banque nationale autrichienne, annonça le commandant Martin. Nous avons un gros dossier sur lui, mais il est protégé par les Croates et des hommes politiques importants de chez nous. Voulez-vous que je me renseigne sur sa visite d'aujourd'hui ?

— C'est possible ?

— Attendez-moi là.

La *Östereich Kommerz Bank* se trouvait à deux cents mètres. Malko s'installa dans son box et regarda la jeunesse dorée slovénienne... Le commandant Martin fut de retour vingt minutes plus tard, souriant.

— Il a retiré deux millions de dollars de son compte, annonça-t-il. Il avait prévenu la banque la veille.

Ainsi, Nikolas Tolman avait pris la suite de Dieter Weizman.

— Que puis-je faire d'autre pour vous ? demanda le Slovène.

— Pouvez-vous savoir où se trouve Nikolas Tolman ?

— Je vais essayer. Mais je ne saurai rien avant demain. Vous devriez aller au *Holiday Inn*, je vous appelle là demain matin.

Sur le trottoir, Malko posa une dernière question.

— Savez-vous si Tolman a jamais été en rapport avec Dieter Weizman, celui qui a été assassiné à Vienne ?

— Parfois, fit le commandant Martin. Il y a six mois, on les a

retrouvés associés dans une petite affaire d'armes. Weizman avait acheté un lot de missiles antichars NORINCO aux Chinois, via le Soudan. Ils ont été livrés à Maribor et Tolman a assuré l'acheminement jusqu'en Bosnie.

Tout se mettait en place. Vladimir Sevchenko devait être le représentant du « Cartel de Sébastopol » et traitait maintenant avec Tolman à la place de Weizman.

Les deux hommes se quittèrent sur une poignée de main. Malko récupéra sa voiture et mit le cap sur le *Holiday Inn*, en plein cœur de la vieille ville, stylé mais plutôt tristounet.

Le téléphone sonna à 10 heures pile. La voix chaude du commandant Martin :

— Nikolas Tolman n'est pas retourné chez lui, annonça-t-il. Il se trouve à l'hôtel *Triglav*, à Koper, chambre 129.

— Vous vous êtes bien débrouillé, reconnut Malko, admiratif.

— J'ai quelques amis, fit modestement le Slovène.

— Où est Koper ?

— Sur l'Adriatique. C'est le seul port de Slovénie. À une centaine de kilomètres d'ici.

— Qu'est-ce que Tolman fait là-bas ?

— Koper est un port très actif et très bien équipé. Il fait concurrence à Trieste. Nikolas Tolman y a de nombreux amis. Vous devriez aller traîner du côté de *Adria-Shipping*, conseilla-t-il. C'est une compagnie où il a des intérêts. Beaucoup de matériel médical russe a transité par là, destiné à l'armée croate. C'est tout ce que je peux faire pour vous. Ainsi que mettre Nikolas Tolman sur écoutes permanentes.

— C'est super ! remercia Malko.

Dix minutes plus tard, il quittait le *Holiday Inn*. À la sortie de Ljubljana, débutait une autoroute flambant neuve, filant vers l'Adriatique. Un rêve pendant cinquante kilomètres. Le rêve fit place au cauchemar à Razdrto : une étroite route tout en virages en épingle à cheveux, encombrée de camions, serpentant à travers des sapins couverts de neige. La descente sur l'Adriatique dura presque une heure !

Malko n'eut pas beaucoup de mal à trouver l'hôtel *Triglav*. C'était le seul de Koper. Une bâtisse de trois étages, moderne, en bordure de la route encerclant la vieille ville. Aucune trace de la voiture de Tolman dans le parking. Pourvu qu'ils ne se soient pas croisés...

Il prit le chemin du port. Une zone immense au nord de Koper. Des dizaines de hangars et d'entrepôts, des parkings couverts de voitures coréennes.

C'est presque par hasard qu'il trouva *Adria-Shippin* dans l'entrepôt le plus près du quai de déchargement. Un bâtiment de deux cents mètres de long avec un petit bureau vitré. Une vingtaine de camions immatriculés en Bulgarie étaient en train de charger. Malko se gara à l'écart et continua à pied. Contournant les camions, il aperçut plusieurs voitures garées en épi en face du bureau vitré. Toutes des Mercedes.

D'où il était il ne pouvait voir les plaques et il dut se rapprocher.

La Mercedes violine était là, avec sa plaque diplomatique. Il allait s'éloigner lorsqu'une fenêtre du bureau s'ouvrit. Une voix le héla :

— Vous cherchez quelque chose ?

CHAPITRE VII

Malko leva la tête. Un grand costaud, style docker, l'interpellait par la fenêtre entrouverte du bureau. Derrière apparut la silhouette élancée de Nikolas Tolman puis un troisième homme, les cheveux blonds rejetés en arrière, le nez un peu retroussé. Comme Malko se contentait de sourire sans répondre, le « docker » disparut et déboula d'une porte. Pas vraiment menaçant, mais pressant.

— Je me suis perdu, annonça Malko en allemand.

— Qu'est-ce que vous cherchez ?

— Une compagnie qui travaille avec l'Italie : Trieste-Shipping.

Un nom qu'il avait repéré au cours de ses pérégrinations. Le « docker » eut tout de suite l'air moins rugueux.

— Vous vous êtes paumé. C'est juste de l'autre côté.

Mine de rien, il accompagna Malko jusqu'à sa voiture qu'il examina attentivement, surtout la plaque autrichienne. Malko s'éloigna, furieux. Impossible de continuer son enquête sur *Adria-Shipping*. Il alla se garer un peu plus loin, dans un immense parking rempli de Daewoo coréennes. Surveillant l'entrepôt.

Vers la fin de la journée, un ronflement puissant de moteurs l'alerta. Bientôt un premier camion passa devant lui, puis un autre, et encore un autre... Ils défilèrent devant lui dans un nuage de poussière.

Un véritable convoi.

Le dernier venait de passer devant lui lorsque surgit la Mercedes violine de Nikolas Tolman, trente mètres derrière le dernier camion.

Malko le prit en filature. D'abord, ce fut le tronçon d'autoroute puis, très vite, il retrouva la route étroite et sinueuse montant vers Ljubljana, avec ses virages en épingle à cheveux. La Mercedes de Nikolas Tolman se traînait derrière les camions au milieu d'autres voitures. Plusieurs d'entre elles profitèrent d'une courte ligne droite pour se faufiler entre les camions et il ne resta bientôt plus que la Mercedes, juste devant celle de Malko.

Tout à coup, Nikolas Tolman déboîta à son tour et remonta quatre camions d'un coup !

Malko se dit qu'il l'avait aperçu et avait décidé de le semer...

Trépidant d'impatience, il dut attendre une nouvelle et brève ligne droite pour se lancer à l'assaut, frôlant une voiture qui arrivait en face. Mais Tolman avait encore pris de l'avance, « sautant » les camions plus

vite. Malko n'avait qu'une crainte : qu'arrivé en tête du convoi, il se dégage pour de bon et disparaisse. S'il ne voulait pas être suivi, c'est que sa destination était intéressante...

Concentré sur sa poursuite, il ne faisait même plus attention aux énormes camions qu'il doublait, escaladant avec une lenteur majestueuse les collines couvertes de sapins. Tout à coup, la Mercedes violine déboîta à nouveau, doublant d'un coup les trois camions de tête, profitant d'une longue ligne droite. Saluant son dépassement réussi d'un grand coup de klaxon.

Malko écrasa l'accélérateur et déboîta à son tour. Il n'eut que le temps de freiner : le camion devant lui venait de se déporter sur le côté gauche, roulant de front avec celui qui se trouvait devant, bloquant les deux voies ! Malko klaxonna furieusement et vit à peine, sur sa droite, un autre camion arriver à sa hauteur. Ralenti par le camion qui bloquait la voie de gauche, il roulait maintenant à la même vitesse. Soudain, Malko sentit l'adrénaline se ruer dans ses artères. Le monstre à sa droite incurvait sa course vers la gauche ! Pour ne pas l'accrocher, Malko dut d'abord donner un coup de volant qui le fit mordre sur le bas-côté. Instinctivement, il voulut ralentir. Un assourdissant coup de sirène fit monter son pouls à cent cinquante. Son rétroviseur lui renvoya le mufle d'un quatrième camion collé derrière lui, l'empêchant de se dégager.

Il était dans une « boîte » en mouvement, enfermé entre les quatre camions ! Celui à sa droite donna un nouveau coup de volant. Tout se passa très vite. Malko, pour ne pas être broyé par les quarante tonnes, braqua à gauche. Sa roue avant gauche mordit sur le bas-côté et la direction se mit à trembler... Il espéra tenir ainsi les quelques secondes nécessaires. Trop tard : le camion derrière lui, dans un hurlement de Diesel, accéléra et heurta violemment de son pare-chocs avant l'arrière de la Mercedes ! Celle-ci fut projetée en avant comme une boule de billard et bascula dans le ravin. Malko vit grossir un sapin dans le pare-brise, tenta désespérément de l'éviter, ressentit un choc effroyable. Le capot se souleva, obstruant le pare-brise. Il sentit la Mercedes basculer sur le côté et elle se mit à rouler sur la pente jusqu'au choc final contre un arbre autour duquel elle s'enroula. Immédiatement une odeur d'essence monta du moteur.

Malko perdit connaissance en se disant qu'il allait brûler vif...

Des gens parlaient dans une langue inconnue autour de lui. Il ouvrit les yeux et vit le ciel bleu à travers les sapins. Puis il distingua le visage d'un homme penché sur lui. Il s'essuya et ramena du sang. Peu à peu, la conscience lui revenait. Il réalisa enfin qu'il était allongé sur le sol et

qu'il avait mal partout... Une demi-douzaine de personnes, hommes et femmes, s'affairaient autour de lui.

— Vous parlez allemand ? demanda l'homme.

— *Jawohl*, dit Malko.

— Qu'est-ce qui est arrivé ?

— Les camions...

— Salauds de Bulgares ! grogna le Slovène, ils se croient chez eux. J'espère que vous êtes bien assuré, ils sont loin maintenant. Vous avez eu de la chance, la voiture n'a pas pris feu. Sinon... Vous étiez évanoui... On vous a sorti. Sans la ceinture...

Malko réussit à s'asseoir. Il était sonné, sa tête lui faisait mal, mais il n'avait apparemment rien de cassé. Il se tâta : miracle, son pistolet extra-plat était toujours dans sa ceinture. Des bras charitables le mirent debout. Un vertige. Des douleurs dans le dos, mais il tenait sur ses pieds. Encadré, il remonta la pente, quelqu'un portant son sac de voyage.

— Vous alliez à Ljubljana ? demanda l'homme qui le soutenait.

— Oui.

— Je vous emmène.

Deux heures plus tard, Malko avait retrouvé sa chambre du *Holiday Inn*... En prenant une douche, il réalisa que le canon de son pistolet lui avait fait un énorme hématome dans l'abdomen ! Il était couvert de bleus, mais la ceinture l'avait protégé. Les camionneurs bulgares avaient bien eu l'intention de le tuer. Il avait encore dans les oreilles le coup de klaxon ironique de Nikolas Tolman. Le trafiquant pensait bien ne plus jamais le revoir.

Avait-il agi de son propre chef ou sur l'ordre de Vladimir Sevchenko ?

Dès qu'il se sentit mieux, il appela Vienne. Ronald Chapter écouta son récit, atterré.

— Il faut passer à la vitesse supérieure, conclut-il. Vous avez besoin de protection pour continuer. Nous sommes sur la bonne piste, mais je n'ai pas envie d'aller à votre enterrement. Or, plus nous les gênerons, plus ils deviendront féroces. Je m'occupe immédiatement de faire venir vos « baby-sitters » habituels, messieurs Chris Jones et Milton Brabeck.

Chris Jones regarda avec méfiance l'enseigne du Goulash Muséum et demanda :

— On bouffe dans les musées en Autriche ?

— Ce n'est qu'un restaurant, affirma Malko, vous avez fait bon voyage ?

— Super, firent en chœur les deux gorilles. On a eu sur Air France une bouffe délicieuse. Washington-Paris en sept heures. À Roissy, un type d'Air France en veste rouge nous a pris en main pour nous

emmener à notre correspondance Paris-Vienne. Sinon, on se serait paumés avec tous ces terminais.

Toujours inquiets de se retrouver hors des États-Unis. Cheveux courts, chemise à col boutonné, cravate de couleurs vives, costume mal coupé et chaussures de marche, Chris et Milton n'avaient pas changé. La serveuse en short à carreaux les fixa, impressionnée par leur stature. Deux bons quintaux de muscles sans états d'âme, avec une artillerie digne d'un petit croiseur lance-missiles et énormément de méchanceté pour les ennemis de l'oncle Sam. N'ayant qu'une crainte dans la vie : attraper un sale microbe, une bactérie ou un virus...

— On ne sera pas opérationnels avant demain, avertit Chris Jones. La quincaillerie suit par la valise...

Où était le temps heureux où ils pouvaient se déplacer enfouraillés jusqu'aux yeux dans les avions !

— Mais on peut quand même se rendre utiles, corrigea Milton Brabeck, on a nos petites mimines...

De quoi étrangler un rhinocéros.

Régulièrement entraînés à l'école du FBI et aux sports de combat, Chris Jones et Milton Brabeck ne craignaient aucun malfaisant. Pas même les Tchétchènes. Milton demanda :

— Alors, c'est qui les méchants ?

— Un petit mélange, expliqua Malko. Il y a de l'Ukrainien, du Slovène, du Tchétchène et du Bosniaque...

— Oh là là ! s'étonna Chris Jones. C'est quoi ces bêtes-là ? Je croyais qu'on était copains avec les Ivans, maintenant ?

— Pas tous, corrigea Malko.

Milton Brabeck fit un effort considérable de compréhension.

— C'est un peu comme les « gooks » au Viêtnam. Y a des variétés différentes, mais à l'arrivée, c'est tous les mêmes enculés de faces de citron...

— On peut le prendre ainsi, admit Malko, mais ce n'est pas politiquement correct. Ce sont des êtres humains.

— Ça, c'est pas absolument évident, s'insurgea Chris Jones.

— Pour l'instant, mangez, conseilla Malko. Ici, il n'y a que du goulasch. C'est hongrois...

Il avait choisi cet endroit car Crista allait peut-être les y rejoindre malgré ses béquilles. Elle n'avait fait qu'un séjour éclair à l'hôpital, préférant rentrer se soigner chez elle où Malko l'avait appelée le matin même.

La serveuse attendait. Courageusement, Chris Jones pointa son gros index sur un des goulaschs, ne comprenant rien au menu.

Malko avait utilisé ses vingt-quatre heures de répit à faire le point. Vladimir Sevchenko était reparti pour Kiev d'après la police autrichienne convoyant un container plein de meubles. Il avait dévalisé

la galerie exposant les dernières créations de Claude Dalle. Des meubles en chêne cerné aux canapés en cuir noir qu'il revendait trois fois leur prix en Ukraine. Il n'y a pas de petits bénéfices. Dieu sait quand il reviendrait. La seule piste restant était Nikola Tolman.

On apporta les goulaschs.

Après quelques bouchées, Chris Jones demanda, curieux :

— C'est fait avec quoi, mon truc ?

Malko se pencha sur la carte.

— Avec du cheval. C'est très bon pour la santé.

Chris Jones posa sa fourchette et blêmit.

— Du cheval ! C'est un joke.

— *Jésus-Christ* ! fit Milton Brabeck en écho. Alors le mien aussi !

— Je le crains, admit Malko.

Les deux Américains étaient verdâtres. Ils repoussèrent leurs assiettes, horrifiés, détournant les yeux du goulasch de cheval. Chris Jones retrouva sa voix le premier.

— C'est dégueulasse ! C'est des sauvages. Putain, on peut pas avoir un hamburger normal. Vous le direz à personne qu'on a mangé cette saloperie...

Le passage de la frontière austro-slovene s'était effectué sans encombre, malgré l'armement considérable des deux « gorilles » réparti un peu partout dans la nouvelle Mercedes de location. En découvrant le *Blejski Grad*, les deux Américains ouvrirent de grands yeux.

— *Shit* ! fit Milton, on dirait Disney world...

Ils traversèrent Bled, continuant vers la maison de Nikola Tolman. Malko était décidé à aller au bout des choses. Il lui fallait coûte que coûte des informations pour poursuivre son enquête. Seul, Nikola Tolman pouvait les lui donner. Seul problème : il risquait de ne pas être très coopératif, le tout était de lui montrer où était son véritable intérêt... Tout en roulant, Malko briefa Chris et Milton, sa « force de frappe ». Les deux Mercedes du marchand d'armes étaient devant la porte. Celle-ci était défendue par un code digital Lockwood inspecté aussitôt par Milton.

— Ça, je vous l'ouvre en deux minutes, proposa-t-il.

— Pas encore, dit Malko. On sonne.

Quelques instants plus tard, une femme aux cheveux gris entrouvrit la porte.

— *Herr* Tolman ? demanda Malko.

— Il n'est pas là.

Elle aurait refermé sans l'épaule musculeuse de Chris Jones. Ce qui

permit à Malko de proposer aimablement :

— Nous allons l'attendre, si vous le voulez bien.

Dans son élan, le « gorille » faillit aplatis la bonne entre le mur et le battant de la porte. Apeurée, elle disparut dans un couloir. Ils se retrouvèrent dans un hall somptueux éclairé par deux énormes torchères d'où partait un escalier monumental. Chris et Milton se laissèrent tomber dans deux fauteuils de style gothique en velours bleu, avec un soupir d'aise...

— Encore une putain de musée !

Plusieurs minutes s'écoulèrent dans un silence absolu. Puis une silhouette élancée apparut dans l'escalier : Nikolas Tolman. Des marches, il lança en allemand aux trois hommes, d'une voix sèche :

— Qui êtes-vous ? Si vous ne partez pas immédiatement, j'appelle la police.

Le hall n'était pas éclairé, il ne distinguait que des silhouettes.

Malko s'avança à sa rencontre et répliqua en allemand :

— *Herr* Tolman, j'en serais heureux. Ainsi, nous pourrions nous expliquer sur votre tentative de meurtre...

Nikolas Tolman demeura figé, accroché à la rampe. Il venait de reconnaître Malko. Celui-ci renchérit, d'un ton menaçant :

— Vous aviez donné combien aux camionneurs bulgares pour qu'ils me jettent dans le ravin ?

Le Slovène ne perdit pas son sang-froid.

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler. Foutez le camp.

Il fit mine de remonter.

La voix sèche de Chris Jones l'arrêta.

— On ne bouge pas !

Le « gorille » braquait sur lui un Colt nickelé à canon de six pouces extrêmement impressionnant.

Nikolas Tolman s'immobilisa et jeta :

— Que voulez-vous ? Je n'ai pas d'argent ici...

— Vous parler, précisa Malko. Redescendez.

Le Slovène s'exécuta avec une lenteur affectée. Arrivé à la dernière marche, il lança à Malko :

— Qui êtes-vous ?

— Vous devez le savoir puisque vous avez voulu me tuer, répliqua ce dernier. Par contre, j'aimerais savoir *pourquoi* vous avez voulu me tuer.

Visiblement, le Slovène ne s'attendait pas à cette visite. D'une voix croassante, il prétendit :

— Je ne sais rien de ce prétendu meurtre. Je ne vous connais pas. De quoi voulez-vous me parler ?

— Du meurtre de Dieter Weizman, dit Malko.

— Je ne connais pas de Dieter Weizman.

Malko lui adressa un sourire glacial.

— Ah bon ? Chris, réveillez la mémoire de *Herr Tolman*.

Avec une satisfaction non dissimulée, Chris leva son arme, visant une des torchères. La détonation fit trembler les vitraux, une pluie de plâtre doré vint souiller le marbre de l'entrée et une branche de la torchère tomba à terre, brisée net. Nikola Tolman poussa un hurlement de fureur :

— Vous êtes fou !

— Maladroit seulement, corrigea Malko. Mon ami voulait juste vous faire peur.

— Ça c'est vrai, renchérit Chris Jones, ajustant la seconde torchère. Avec le même résultat.

L'odeur âcre de la cordite flottait dans le hall. La tête affolée de la bonne apparut à un entrebâillement et Nikola Tolman lui fit signe de disparaître.

— Vous devriez accepter de parler, conseilla Malko. Sinon, ce hall va perdre tout son charme.

Chris eut encore le temps de pulvériser une très belle terre cuite sur une commode avec la satisfaction d'un gosse dans une foire. Il n'avait, décidément, aucun sens artistique.

Toujours planté en bas de l'escalier, Nikola Tolman semblait transformé en statue.

— Arrêtez, supplia-t-il. Oui, c'est vrai, je connaissais Dieter Weizman.

— C'est mieux, approuva Malko. Où pouvons-nous continuer cette conversation ?

— Venez.

Il les fit pénétrer dans un vaste salon rococo qui sentait le moisi et ils s'installèrent tous autour d'une table basse.

— Qui a tué Dieter Weizman ? demanda Malko.

Nikola Tolman lui jeta un regard aigu et intrigué.

— Vous le connaissiez ?

— Non. Mais nous avons des relations communes.

— Vous travaillez avec les Américains ?

Il était de notoriété publique que Weizman achetait des armes pour le compte de la CIA. Il était donc plausible que la *Company* se préoccupe de sa disparition. Tolman reprenait de l'assurance.

— J'ignore qui a tué Dieter et pourquoi, fit-il. Je vous le jure. Je ne sais même pas sur quelle affaire il travaillait. Quand je vous ai vu à Koper, j'ai pensé que c'était vous son meurtrier. Que vous travailliez avec les Serbes. C'est la raison pour laquelle j'ai demandé aux Bulgares de vous donner une petite leçon. Si je...

Il ne termina pas sa phrase. Malko venait d'adresser un regard éloquent à Chris Jones. Celui-ci déplaça ses cent quatre-vingt-dix

centimètres et s'approcha du Slovène. Les doigts de sa main gauche se refermèrent autour de sa gorge et la droite saisit son revolver. Du bout du canon, il heurta les incisives de Nikolas Tolman qui, sous l'effet de la douleur, poussa un cri, ouvrant la bouche. Le canon du Colt était déjà enfoncé jusqu'à sa luvette. Il eut un haut-le-cœur et ses dents cognèrent l'acier bleui. Des larmes jaillirent de ses yeux bleus. Chris se retourna vers Malko, repoussant avec une lenteur calculée le chien extérieur de l'arme.

« Clac. » L'index du « gorille » se posa sur la détente. Nikolas Tolman était à une fraction de millimètres de l'éternité.

— Il va y en avoir partout, avertit gentiment le « gorille ». Et ça tache, la cervelle.

Le marchand d'armes Slovène émit des gargouillis difficiles à traduire et Chris consentit à retirer un peu le canon du Colt.

— Laissez-moi, gémit-il. Je vais tout vous dire.

Chris Jones retira son arme avec la délicatesse d'une infirmière ôtant un thermomètre de la bouche d'un malade. Son calme était encore plus terrifiant qu'une colère bruyante. Nikolas Tolman, pour avoir fréquenté des tueurs, *savait* que c'en était un... Il avala plusieurs fois sa salive et lança :

— OK : Je sais pourquoi on a tué Dieter et je vais vous le dire. Mais, après, vous me foutrez la paix.

— Il y a aussi le petit contentieux pour l'histoire des camions, avançait timidement Milton Brabeck. On pourrait avoir une petite discussion amicale à ce sujet... Une jambe cassée, ça vous paraît équitable comme compensation ?

Nikolas Tolman fixa l'Américain, essayant de voir s'il plaisantait et conclut par la négative. Ces deux-là lui inspiraient une frousse bleue et, pourtant, il ne vivait pas au milieu d'enfants de chœur. La fréquentation des mafieux russes lui avait fait découvrir la violence à l'état brut. Bien que lui-même ne soit pas un tueur. C'était seulement un businessman un peu « spécial ». Seule et importante différence avec les affaires « normales » : les contentieux ne se réglaient *jamais* devant les tribunaux. En face de ces trois-là, il fallait temporer.

— Je vous écoute, fit Malko.

— J'étais associé avec Dieter sur une affaire, expliqua Nikolas Tolman. Une importante livraison de matériel médical pour l'armée croate. Nous avons traité avec les Russes à un prix très compétitif.

— Qui était en contact avec les Russes ?

— Dieter. Moi, je devais m'occuper du transport entre la Slovénie et la Croatie.

— Qui est le vendeur russe ?

Nikolas Tolman fouilla dans sa poche, y prit un paquet de *Lucky Strike*, puis un Zippo en or massif, fabriqué spécialement pour lui, un véritable bijou garanti à vie, et alluma une cigarette.

— Vladimir Sevchenko.

— Pourquoi est-il venu ici ?

— Dieter devait lui remettre de l'argent avec la commande ferme. Il a été assassiné avant. Sevchenko était furieux.

» Heureusement, Dieter m'avait donné le téléphone où on pouvait joindre Sevchenko à Vienne. Dans un premier temps, je ne devais pas intervenir. J'ai appelé.

Il est venu tout de suite. Il voulait savoir ce qui s'était passé. Si le *deal* tenait toujours.

Malko écoutait attentivement. Jusqu'ici, Nikolas disait la vérité. Tous ces marchands d'armes savaient qu'ils ne pouvaient prendre de front un grand service comme la CIA. Ils cohabitaient, se rendant parfois mutuellement des services.

— Et alors ?

— Je lui ai expliqué ce qui s'était passé d'après moi... Dieter et moi ne sommes que des intermédiaires. Dieter devait remettre à Boudarenko à Vienne deux cent mille dollars.

— D'où venaient-ils ?

— Les acheteurs croates les lui avaient remis. Le reste devait être payé à la livraison à Maribor.

— Qui sont ses acheteurs ?

— Je ne sais pas. C'est Dieter qui traitait avec eux.

— Que sont devenus ces deux cent mille dollars ?

— Ils ont disparu avec Doina. La fille qui vivait avec Dieter. À mon avis, c'est la cause de la mort de Dieter.

— Elle n'a pas tué Dieter Weizman.

— Non, bien sûr. Mais elle était de mèche avec les assassins.

— Et qui sont les assassins ?

Le Slovène lui jeta un regard de commisération.

— Vous ne vous en doutez pas ? Les gens du KOS.

— Pourquoi eux ?

Le Slovène pointa un index accusateur vers Malko.

— Qui d'autre ? Sevchenko attendait son fric. Les Croates ne vont tout de même pas se voler eux-mêmes. Ce n'est pas la première fois que les Serbes « tapent » des intermédiaires... Ils n'osent pas s'en prendre aux Ukrainiens ou aux Russes...

Malko le laissa avaler sa salive.

— Qu'êtes-vous allé faire à Koper ?

— Prévenir mon copain que le *deal* était *out*. C'est lui qui devait réceptionner le matériel.

— Par bateau ?

— Oui.

— Lequel ?

— Je n'en sais rien, on ne connaît le nom qu'au dernier moment...

— Et ceux qui ont donné deux cent mille dollars ?

Le Slovène eut un geste résigné.

— Ce sont des choses qui arrivent. Ils savent bien que Dieter ne les a pas emportés avec lui...

C'était bien le seul point indiscutable de ce récit...

Malko insista.

— Cette Doina, vous la connaissiez ? Dieter avait confiance en elle ?

— Quand il s'agissait de cul, Dieter aurait fait confiance au diable, ricana le Slovène. Il ne savait rien d'elle...

— Donc, elle travaillait pour les Serbes ?

— Évidemment. Elle les a prévenus quand il a eu l'argent. Maintenant, elle doit être à Belgrade, à Pula ou dans sa foutue Hongrie. Quand je vous ai vu surgir à Koper, je me suis dit que vous faisiez partie de l'équipe du KOS. Vladimir Sevchenko m'avait prévenu que vous tourniez autour de lui, que vous l'aviez suivi... Moi, je pouvais pas savoir que vous étiez du *bon* côté...

Apparemment, la CIA jouissait d'un préjugé favorable chez les marchands d'armes. S'enhardissant, Nikolas Tolman renchérit :

— Je savais que Dieter avait travaillé avec ses copains. Je peux vous jurer que si on met la main sur cette salope de Doina...

— Donc, conclut Malko, l'affaire est à l'eau.

— Dans ce métier, dès qu'il y a un truc pourri dans une affaire, on laisse tomber, expliqua le Slovène. J'ai fait prévenir les Croates, à Zagreb. Ils ont perdu deux cent mille dollars, mais ils s'en remettront.

Milton et Chris observaient Nikolas Tolman comme deux dogues prêts à bondir. Ne comprenant rien à cette affaire tortueuse, Milton contemplait la pulpeuse pin-up d'Antonio Varga gravée sur son Zippo rutilant. Malko se leva.

— Je crois que tout est dit, annonça-t-il, *Herr* Tolman. Nous allons retourner à Vienne et je ferai mon rapport.

Visiblement soulagé, le Slovène se dérida.

Il semblait ne plus savoir que faire pour le satisfaire. Il proposa soudain :

— J'aurai peut-être une information sur la personne qui a tué Dieter. Demain ou après-demain.

— La femme brune ?

— Oui. Elle correspond au signalement d'une tueuse serbe. Je dois aller à Ljubljana pour cela. Vous repartez sur Vienne ?

— Je peux rester à Ljubljana quelques jours, dit Malko.

S'il arrivait à résoudre le mystère du meurtre de Dieter Weizman,

cela valait la peine.

— Où serez-vous ?

— Au *Holiday Inn*.

— Parfait, je vous appellerai là-bas.

Il s'ébroua avec un sourire un peu forcé.

— Tout cela n'était qu'une suite de malentendus, conclut-il. Je suis désolé vraiment pour les camions. Maintenant, vous voulez bien prendre le verre de l'amitié...

Il fonça vers un superbe bar en laque noire. Sûrement une création de Claude Dalle, et en sortit plusieurs bouteilles. Du whisky Defender, de la Moskowskaia et du Gaston de Lagrange VSOP. Il sonna, et la bonne aux cheveux gris accourut les servir.

Malko fut heureux de sentir la morsure de la vodka bien glacée sur sa langue. Chris et Milton dégustaient leur Defender, aux anges, ravis de retrouver la civilisation... Quant à Nikolas Tolman, sans doute pour montrer son raffinement, il se confectionna un « long drink » à base de Gaston de Lagrange VSOP et de tonic. Tous trinquèrent. C'était touchant. Après quelques minutes de bavardage inconsistant, Nikolas Tolman raccompagna les trois hommes jusqu'à leur voiture.

C'est tout juste s'il n'amena pas le drapeau libérien quand ils remontèrent dans leur Mercedes.

— Il a l'air OK, avança Chris Jones, maintenant un peu confus d'avoir dévasté la maison d'un homme aussi coopératif, tandis qu'ils traversaient Bled.

— Pas vraiment, corrigea Malko. Il a tout fait pour m'enfumer, malgré sa position délicate. Me faire croire qu'il s'agissait d'une *petite* affaire de matériel médical tombée à l'eau.

« Il a parlé de deux cent mille dollars que Dieter Weizman devait remettre à ce Vladimir Sevchenko. Ignorant que je sais qu'il a retiré *deux millions* de dollars de sa banque pour les remettre au même Vladimir Sevchenko.

— Ça veut dire quoi, tout ça ? interrogea Chris Jones qui sentait monter une grosse migraine.

— Trois choses, précisa Malko. D'abord, il ne s'agit pas d'une *petite* affaire, mais d'une très grosse, justifiant le « down payment » de deux millions de dollars.

» Ensuite, l'affaire n'est pas tombée à l'eau, mais a été reprise par Nikolas Tolman. Il n'aurait pas donné deux millions de dollars de son *propre* argent, simplement pour honorer la parole de feu Dieter Weizman.

» Enfin, il ne s'agit pas de matériel médical, mais d'armes. Les

armes lourdes livrées par le « Cartel de Sébastopol ».

» Vladimir Sevchenko est vraisemblablement reparti en Ukraine avec ses deux millions de dollars pour préparer la livraison. Celle que la *Company* a reçu pour mission d'empêcher, justement.

Chris Jones eut un violent sursaut. S'il avait été au volant, son pied aurait écrasé le frein si brutalement qu'ils seraient tous passés à travers le pare-brise.

— Ce *mother-fucker* est un foutu menteur, fit-il avec indignation. On va retourner lui exploser la tête.

Malko modéra son ardeur.

— Cela ne servirait à rien. Tolman n'est qu'un intermédiaire, comme Weizman. Donc, remplaçable. Ce qu'il faut, c'est remonter aux commanditaires. Tenter de bloquer l'affaire de ce côté.

Ils étaient arrivés à l'intersection de la route de Ljubljana. Au lieu de prendre à gauche, vers l'Autriche, Malko tourna à droite.

— On ne rentre pas ? demanda Milton Brabeck.

Malko eut un sourire plein d'innocence.

— Ce cher *Herr* Tolman m'a suggéré de rester un peu à Ljubljana. J'ignore pourquoi, mais ce n'est *sûrement* pas pour me livrer la meurtrière de Dieter Weizman.

— Vous croyez qu'il va essayer de vous « taper » ? demanda Chris Jones.

— Honnêtement, je n'en sais rien. Mais j'ai, moi aussi, une excellente raison d'aller à Ljubljana : rencontrer un ami de la SOVA, le commandant Martin a mis Tolman sur écoute. Après notre départ, ce dernier a peut-être donné des coups de fil intéressants.

— *Jésus-Christ !* s'exclama Milton Brabeck, admiratif, vous avez un putain de cerveau. Ça doit grouiller de neurones là-dedans.

— Dommage qu'on puisse pas te faire une greffe, soupira hypocritement Chris Jones qui, depuis qu'il s'était abonné au *Reader's Digest*, se sentait un puits de science...

Quelques kilomètres plus loin, Malko s'arrêta à une station-service, et appela la SOVA d'une cabine. Miracle, on lui passa aussitôt le commandant Martin. Il lui dit où il se trouvait et le Slovène proposa aussitôt :

— Dînons ensemble. Rendez-vous à Kim. C'est un petit village sur la route de Skopja Luka. Vous demanderez l'auberge *Podpec*. Je pense avoir des choses intéressantes à vous dire.

CHAPITRE VIII

La nuit commençait à tomber et Nikolas Tolman ne s'était toujours pas remis de la visite des trois hommes de la CIA. Il sentait encore contre ses dents l'acier du canon du revolver enfoncé dans sa bouche. La terreur n'arrivait pas à le quitter. Il passa la langue sur son palais, écorché par le cran de mire du Colt. Ces deux-là, c'étaient comme les Tchétchènes de Sevchenko : des machines à tuer. Et il s'était vu mort...

Il serra de toutes ses forces son verre ballon rempli de Gaston de Lagrange XO pour empêcher ses mains de trembler, puis le but à petites gorgées.

Il se repassa mentalement la conversation. Se disant qu'il avait bien limité les dégâts. Et qu'il avait eu raison de tenir tête à Vladimir Sevchenko. Ce dernier, lorsqu'il avait appris par Sissi que l'agent de la CIA était sur ses traces, était entré dans une furie aveugle. Il voulait l'abattre dès qu'il se manifesterait. Nikolas Tolman était parvenu à le raisonner. Obtenant une cote mal taillée : la brutale intimidation de Crista Shöngau. Ensuite, l'Ukrainien était revenu à la charge.

— Il faut éliminer ce type, avait-il martelé. Sinon, il va être sur notre dos et peut nous causer de sérieux ennuis. S'il reste dans le circuit, il n'y a plus de *deal*.

Nikolas Tolman en avait eu des sueurs froides. Cette affaire était la plus grosse de sa vie. Si tout se passait bien, il allait devenir monstrueusement riche.

L'accord global avec le « Cartel de Sébastopol » portait sur cinq livraisons d'environ dix mille tonnes d'armes lourdes chacune. Hélicoptères lourds MI 24, hélicoptères d'assaut MI 8, chars T.34-85 rénovés, chars lourds de quarante-quatre tonnes M.72, avec des systèmes d'armes modernisés, canons de 130 avec leurs munitions, lance-roquettes IGLA, missiles sol-sol PL9, lance-roquettes multiples avec leurs munitions.

De quoi faire basculer l'équilibre des forces en ex-Yougoslavie. En effet, à ce jour, en dépit de multiples livraisons clandestines, les musulmans bosniaques ne possédaient qu'une quarantaine de vieux chars T.55, une vingtaine de canons, quelques hélicoptères à peine capables de voler, une trentaine de lance-roquettes multiples et très peu de missiles sol-sol. Alors que les Serbes de Bosnie possédaient trois cent trente chars, dont des T.72, huit cent trente pièces d'artillerie

lourde, des hélicoptères et quarante avions de combat.

Cet accord faisait la joie des Croates qui allaient récupérer sans bourse délier la moitié de cet armement !

En effet, les musulmans bosniaques étant enclavés dans les terres, toutes les livraisons devaient transiter par la Croatie, soit par voie terrestre, soit par le port de Split.

Nikolas Tolman s'en moquait. Tout serait payé d'avance, avant le débarquement et sur la *totalité* des armes.

Il en avait le vertige. Chaque livraison était payée par les Bosniaques soixante-douze millions de dollars, dont Nikolas Tolman prélèverait au passage environ 20 %, c'est-à-dire douze millions de dollars ! Un pactole, lui qui n'avait amassé que trois ou quatre millions de dollars depuis le début de la guerre en Yougoslavie, après quatre ans de dur labeur.

À la fin de l'opération, il lui resterait plus de soixante-douze millions de dollars, qu'il n'aurait même pas à partager avec Dieter Weizman.

Quand tout serait terminé, Tolman avait calculé que, tous frais payés, il lui resterait au moins cinquante millions de dollars. De quoi mener une vie fastueuse jusqu'à la fin de ses jours... Bien sûr, ces armes allaient causer des milliers de morts et embraser l'ex-Yougoslavie d'une façon qui ferait paraître le conflit actuel comme un jeu d'enfants. Mais cela n'était pas son problème. Ce qui l'alléchait le plus, c'est que c'était un *deal* sain : les armes existaient, le moyen de les livrer aussi, et les Bosniaques avaient l'argent, grâce à leurs sponsors.

Il travaillait avec Dieter Weizman sur cette affaire depuis huit mois et n'avait pas l'intention de se laisser dépouiller du fruit de ses efforts. Déjà, il avait fallu avancer de sa poche les deux millions de dollars disparus. Sinon, Sevchenko ne donnait pas suite. Cet acompte modeste servait à prouver la bonne foi des acheteurs et à régler les premiers frais : affrètement des bateaux, préparation du matériel, commissions versées aux douaniers.

En quittant Bled pour aller chercher l'argent à la banque, Sevchenko avait posé ses conditions. Il fallait que l'agent de la CIA disparaisse. À Ljubljana, ils se sépareraient. Si l'agent de la CIA le suivait, lui, il lui ferait une queue de poisson sur l'Autobahn de Vienne et l'abattrait. S'il suivait Tolman, c'était à ce dernier de faire le nécessaire.

Tolman avait accepté et le sort avait décidé : c'était à lui de liquider l'intrus. Sa tentative sur la route Koper-Ljubljana ayant échoué, il devait se remettre au travail...

Seulement, il n'avait pas l'intention de le faire directement. On ne se met pas à dos la CIA. Il fallait sous-traiter, faire porter le chapeau au KOS. Au troisième verre de Gaston de Lagrange allongé de soda, il avait trouvé la solution : il ne restait plus qu'à la mettre en œuvre.

L'auberge *Podpec* ressemblait à un décor d'opérette naïf avec ses bancs de bois et ses clients vêtus comme dans les films en costumes. C'était la Yougoslavie profonde, un minuscule village enfoui au milieu des bois. Chris et Milton ouvraient de grands yeux, ébahis. Le patron posa sur la table une bouteille de *Slibovisz*.

— Il nous offre son eau-de-vie personnelle, expliqua le commandant Martin.

Milton et Chris pâlirent : encore une horreur.

— Il n'y a pas plutôt du Defender ?

Le Defender n'était pas encore parvenu jusque-là... Ils durent se résoudre à avaler leur alcool à brûler. L'officier des services slovènes était accompagné d'une brune au décolleté carré aveuglant, les cheveux noirs séparés par une raie au milieu, les yeux noirs à l'expression incendiaire et une bouche énorme. Il semblait d'excellente humeur en écoutant Malko raconter son entrevue avec Nikolas Tolman.

— Il a gagné beaucoup d'argent, remarqua-t-il, mais s'il a donné deux millions de dollars de sa poche, c'est qu'il est certain d'en gagner dix fois plus... Il a été à Koper se mettre d'accord avec son associé dans Adria-Shipping, Dagman Polica.

— Il n'y a pas de douaniers là-bas ? s'étonna Chris Jones.

L'officier de la SOVA sourit devant la naïveté de l'Américain.

— Les douaniers sont compris dans les frais généraux, expliqua-t-il. Ici, ils gagnent très mal leur vie.

Milton Brabeck rougit soudain comme une première communiant. Sous la table, la cuisse de Dragana Turjak, la compagne du commandant Martin, s'appuyait avec une insistance suspecte contre la sienne. Assise entre les deux hommes, la Slovène semblait goûter sa position en sandwich. À sa gauche, Milton et à sa droite, le commandant qui ne cessait de lui tripoter la cuisse. Milton se rencogna, fuyant ce contact sulfureux.

Tout en lutinant sa « fiancée », Martin annonça :

— Nikolas Tolman a beaucoup téléphoné après votre départ...

— Où ça ? En Ukraine ? demanda Malko.

— Non. À Koper, à Pula, à Rijeka, en Croatie.

— À qui ?

— Il cherchait un certain Roberto. Il a appelé des bars, des cafés, des discothèques. Il a laissé des messages partout, demandant de le rappeler.

— Vous connaissez ce Roberto ?

— Non, avoua le Slovène. C'est probablement un Italien. Peut-être que cela n'a pas de rapport avec votre affaire.

On apporta des monceaux de poulet au piment, et ils se plongèrent

tous dans la nourriture, sauf Chris et Milton, picorant quelques pommes de terre. À la fin du repas, Malko comprit pourquoi le commandant Martin les avait emmenés dans ce trou perdu. Dragona, qui ressemblait à un volcan prêt à faire irruption, se penchait de plus en plus à son oreille, avec des petits rires salaces. Le Slovène se tourna vers Malko.

— Dragona voudrait que je la raccompagne. Elle habite tout près d'ici. Cela ne vous ennuie pas ?

La Slovène était déjà debout. Avant de partir, elle jeta un regard à Milton Brabeck qui le fit rougir à nouveau. Visiblement, elle aurait bien goûté à un peu d'exotisme.

Roberto Bari quitta son tabouret au bar du dancing *Elite*, sur le port de Koper, et gagna les toilettes en sous-sol. Une fois enfermé, il sortit un sachet de cocaïne, le déplia, en équilibre sur le lavabo. Prenant ensuite une paille dérobée sur le bar, il la planta dans sa narine gauche et aspira le petit tas de poudre blanche et brillante en quelques secondes. Ensuite, il s'appuya au mur, attendant que la drogue fasse son effet. La glace lui renvoya l'image d'une tête de chèvre sur un cou de poulet, et il se dit qu'il n'était vraiment pas beau. Ce qui expliquait peut-être les sommes de plus en plus conséquentes qu'il devait déboursier pour une brève gâterie administrée par un minet loqueteux, dans un des ports de l'Adriatique qu'il fréquentait. Son visage était marqué, avec des poches sous les yeux, des traits tirés, des rides. Un regard éteint. L'allure d'un quinquagénaire. Et pourtant, il n'avait que vingt-sept ans.

Le problème, c'était qu'il risquait fort de n'en avoir jamais vingt-huit...

Né à Bordighera, abandonné à l'âge de sept ans, il avait été recueilli par un « parrain » de la Mafia et élevé dans ses principes. Il avait commis son premier meurtre à dix-sept ans... Sa carrière dans la Mafia se serait déroulée sans accroc, si en 1989 on ne l'avait pas envoyé en Croatie chercher de la drogue. Dans un bar de Zagreb, il avait rencontré un Croate revenu d'Australie qui l'avait enrôlé dans la 109^e Brigade croate, une unité « spéciale » chargée de terroriser les ennemis des Croates, Serbes et musulmans, dans la plus pure tradition des Oustachis.

Roberto Bari s'était retrouvé avec du sang jusqu'aux yeux. Les exactions commises jusque-là pour la Mafia étaient des jeux de demoiselle à côté de ses activités actuelles. Il s'agissait de s'infiltrer dans des villages à majorité serbe de la région de Knin et de massacrer, de la façon la plus atroce possible, le plus de familles possible dans le

minimum de temps. On éventrait les femmes enceintes, on découpait à la hache les hommes après leur avoir arraché les yeux, la langue et les parties génitales, bien entendu. Les enfants, nouveau-nés compris, n'étaient qu'égorgés.

Après sa première mission, Roberto avait vomi pendant une heure et s'était mis à boire. À la seconde, alors qu'il était déjà ivre mort, il était tombé sur une jeune Serbe qui lui avait craché au visage. Fou de rage, il lui avait arraché les seins, morceau par morceau, avec des tenailles.

Pendant des mois, il avait vécu dans un univers de cauchemar. Le jour, il dormait ou il buvait. La nuit tombée, les hommes de la 109^e Brigade s'entassaient dans des camions et on les lâchait en bordure du village à attaquer.

Roberto Bari, qui était bricoleur, avait mis au point un appareil à arracher les yeux. Une sorte de fourchette à huîtres à deux dents à l'écartement calculé, terminée par deux spatules au bord aiguisé. Ce qui lui avait valu l'admiration de ses camarades.

Après les Serbes, cela avait été au tour des Bosniaques. Les atrocités étaient devenues une routine. Roberto Bari avait eu son bâton de maréchal à Gomavikuv, en brûlant vif d'un seul coup trois cent soixante-dix Serbes... Peu après, la 109^e Brigade avait été dissoute. Ses exactions commençaient à donner une image désastreuse de la Croatie.

En récompense de ses bons et loyaux services, Roberto Bari avait reçu un passeport croate. Il s'était installé dans le sous-sol d'une villa habitée par des réfugiés, dans la banlieue de Ryjéka, le grand port croate de l'Adriatique, et avait survécu plus ou moins bien de divers trafics jusqu'en 1995... Et puis, un jour, en sortant d'un bar, trois inconnus avaient ouvert le feu sur sa voiture. Il s'en était tiré de justesse, après une course éperdue, tuant deux de ses agresseurs.

Des Serbes.

Le chef d'état-major de l'armée croate, pour se dédouaner auprès des autorités internationales, avait prétendu que la « 109^e Brigade » avait échappé au contrôle gouvernemental... Pour prouver sa bonne foi, il avait communiqué les noms de quelques criminels de guerre non croates dont celui de Roberto Bari...

Cela avait été pour lui le début d'une vie errante et misérable. Il couchait rarement deux fois de suite au même endroit, buvait beaucoup, se changeait peu et avait maigri jusqu'à paraître squelettique. Pour survivre, il faisait la seule chose qu'il savait faire : tuer. Des petits « contrats » mal payés, comportant souvent beaucoup de risques. Il ne lui restait qu'une seule arme : un vieux P.38 pas très précis, qui avait tendance à s'enrayer.

La Mafia ne voulait plus de lui, les Croates encore moins.

À bout de force, il avait fini par accepter l'horrible proposition d'un

trafiquant bosniaque d'organes. Installé près de Sarajevo, à Dobrinja, il avait touché le fond de l'horreur. Son patron était de mèche avec les responsables de camps de prisonniers où il pouvait puiser de la « matière première ». Le système était simple : il prélevait sur les enfants des organes, reins, yeux, cœur. Ensuite, grâce à des complicités en Italie, il trouvait des acquéreurs à Trieste. Qui payaient très cher leurs abominables acquisitions.

Un homme allait sélectionner dans un camp un enfant. Pendant quelques jours, on le nourrissait bien ; dans une cache de Dobrinja, on le rassurait, afin qu'il ne soit pas stressé.

Ensuite, Roberto Bari intervenait.

Il tuait l'enfant à coups de bâton, comme un bébé phoque. Puis, il attendait qu'on lui confie les organes dans un container réfrigéré. Commençait alors une course contre la montre pour atteindre Ryjeka en neuf heures, afin que les organes ne s'altèrent pas. Un trajet que l'on accomplissait normalement en deux jours et demi, en raison des multiples barrages. Là, l'Organisation avait corrompu tous ceux qu'il fallait. Roberto Bari, à Ryjeka, n'avait plus qu'à prendre le ferry pour Trieste, et à remettre les containers à celui qui les attendait.

Il avait tenu quatre mois, puis n'était pas revenu du dernier voyage, gardant pour lui l'argent des reins de deux enfants qu'il avait massacrés à coups de bâton...

Depuis, il se planquait entre la Slovénie et Ryjeka. Sachant qu'il n'en avait plus pour longtemps, obligé de changer de lieu en permanence, mis à l'index par la rumeur, il trouvait de plus en plus difficilement de « clients » et flirtait avec la misère. Juste retour des choses, on l'exploitait. Pour son dernier contrat, il n'avait pu obtenir que le plein d'essence de sa voiture, une vieille Fiat 1600.

Remonté dans le bar, il prit l'appareil posé sur le comptoir et composa le numéro de Nikolas Tolman. Roberto avait eu vent de trois de ses messages. Le Slovène répondit aussitôt, se montrant inhabituellement chaleureux.

— J'aimerais te voir, dit-il. Où es-tu en ce moment ?

C'est une question à laquelle Roberto détestait répondre.

— À Pula, dit-il, mais je ne reste pas. On peut se voir demain, à Ryjeka. Sur le port, devant la *Ryjeka Banka*, à midi.

Malko et les deux « gorilles » tramaient dans Slovenska Cesta, après avoir déjeuné dans la vieille ville. Pas de nouvelles de Nikolas Tolman. Malko se demandait si le Slovène ne s'était pas avancé... Il avait pris rendez-vous à la SOVA avec le commandant Martin qui tenait absolument à lui faire visiter ses locaux.

Ils arrivèrent au coin de la rue Stefanova, barrée par des plots en ciment. Les sept étages de l'immeuble blanc abritant le ministère de l'intérieur s'élevaient au coin. Bizarrement, le rez-de-chaussée était occupé par des boutiques : une galerie de peinture rue Stefanova et un magasin de cadeaux dans Slovenska Cesta. Une vitrine entière était consacrée à une impressionnante collection d'authentiques Zippo *made in USA*. Chris Jones faillit défaillir de joie et fonça à l'intérieur.

— Il y en a sûrement que je n'ai pas ! lança-t-il.

Malko, qui se contentait d'un Zippo en argent massif orné de ses armoiries, alla se présenter à l'entrée dans Stefanova. Hélas, le commandant Martin avait laissé un message : Appelé à Maribor, il ne pourrait être au rendez-vous. Déçu, Malko se dit qu'il ne ferait pas de vieux os à Ljubijana. Si le lendemain, Nikolas Tolman ne lui avait pas donné signe de vie, il retournerait à Vienne.

Un vent glacial balayait le port de Ryjeka, et le petit café où Nikolas Tolman et Roberto Bari avaient trouvé refuge était vide. Le Slovène regardait le tueur avec un dégoût non dissimulé. Pas rasé, le cou encore plus maigre que d'habitude, il sentait la sueur et la Slibovisz. Ses yeux bougeaient sans arrêt et il sursautait au moindre bruit.

— Ça sera cent mille marks, annonça Roberto Bari d'une voix mal assurée.

Tolman haussa les épaules.

— Ne fais pas le con. Sinon, je m'en vais.

Il esquaissa le geste de se lever. Roberto paniqua. Il n'avait même pas de quoi payer l'addition.

— Bon, cinquante mille, alors. Dix mille tout de suite.

Nikolas Tolman n'avait pas envie de perdre la journée à négocier.

— Je te donne dix mille marks, dit-il. Et c'est parce que je t'aime bien. Quand c'est fait, tu m'appelles, tu me dis où tu es et je te paie.

Roberto Bari fit semblant d'hésiter, mais son regard était tellement affolé que Tolman demeura de marbre.

— *Va bene*, finit-il par dire. Mais je veux mille marks tout de suite.

— Non. Cinq cents.

— Mille.

Cette fois, le Slovène sentit qu'il ne céderait pas. Il prit une liasse dans sa poche, dollars et marks mélangés et compta dix billets de cent marks.

Roberto en avait les mains qui tremblaient. La chance revenait. Tolman appela le garçon, paya et se leva.

— Tu vas me faire un beau travail pour ce prix-là, lança-t-il. Allez, *ciao*.

Il sortit sans serrer la main de Roberto. Il connaissait l'histoire des gosses tués à coups de bâton.

CHAPITRE IX

Malko finissait son breakfast lorsque le téléphone sonna. C'était Ronald Chapter qui appelait de Vienne, très excité.

— Je viens de recevoir un câble du SISME⁽²⁰⁾, annonça-t-il. Je leur avais envoyé une note à la suite de l'affaire Weizman. Ils ont retrouvé Doina Udvar ! À l'hôtel *Danieli*.

— En Italie ?

— À Venise. Elle occupe une suite à deux mille cinq cents dollars par jour et dévalise les boutiques. Elle est seule et paie tout en liquide.

— En dollars ?

— Non, en lires...

— Bien, dit Malko. Je fonce à Venise.

Par la route, il y en avait pour quatre heures environ.

Il raccrocha et appela Chris Jones dans la chambre voisine.

— On va à Venise, annonça-t-il.

— *Venice, California* ? demanda le « gorille » plein d'espoir.

— Non, Italie.

— Là où il y a des marécages ?

— Il y a aussi de très belles choses, corrigea Malko et nous allons dans un des plus beaux hôtels du monde. Soyez prêts en bas dans une demi-heure.

Il descendit dans le petit hall désert. Un seul client sirotait un café dans le petit bar du lobby. Les deux Américains le rejoignirent, bougons. La perspective de passer une seconde frontière avec leur artillerie ne les remplissait pas de joie.

Roberto Bari pénétra dans le garage du *Holiday Inn*, un sous-sol où les voitures accédaient par une rampe le long de l'hôtel. L'Italien avait mal dormi. À l'hôtel *Union*, collé au *Holiday Inn*, après être arrivé de Ryjeka vers 1 heure du matin. En Slovénie, il se sentait pourtant plus à l'aise qu'en Croatie, mais trop d'horreurs le hantaient.

Il examina le parking. Une dizaine de voitures y stationnaient. Il sortit le papier où était noté le numéro de celle qui l'intéressait... Il la trouva au troisième rang et inspecta les lieux.

Les clients arrivaient par l'ascenseur, comme lui, et ressortaient

avec leur véhicule par une porte coulissante électrique qu'on pouvait déclencher à la main de l'intérieur. L'Italien avisa une niche entourée de sacs de ciment et alla s'y dissimuler. De là, il surveillait les deux ascenseurs. Il attendrait que la « cible » soit arrivée près de sa voiture, occupée à mettre sa clé dans la serrure, pour tirer. Dans le dos. Ce qui offrait un maximum de garantie.

Les murs en ciment amortiraient le bruit des détonations et il n'aurait plus qu'à s'enfuir par la rampe. Pour plus de sécurité, il alla jusqu'à la porte vérifier son ouverture. Ensuite, il revint se mettre en planque après avoir fait monter une cartouche dans le canon de son Walther.

Vingt minutes s'écoulèrent. Deux clients vinrent chercher leur véhicule. Roberto Bari commençait à paniquer, couvert d'une sueur froide et nauséabonde.

Encore un quart d'heure. Il mourait de soif. Le voyant de l'ascenseur se mit à clignoter. Les portes s'ouvrirent sur un homme blond qui pouvait correspondre au signalement donné par Nikolas Tolman. Roberto Bari n'était plus qu'une boule de nerfs. Avec les professionnels, il fallait toujours se méfier... L'homme arriva à hauteur de la voiture, surveillé par l'italien. Ce dernier sortit doucement son arme de sa poche et bloqua sa respiration. Calculant mentalement : deux dans le dos et, ensuite, une dans la tête. Avec ça, même Jésus-Christ ne ressusciterait pas.

Au moment où il s'apprêtait à tirer, la porte de l'ascenseur s'ouvrit à nouveau. Il remit précipitamment son arme dans sa poche et sentit ses jambes se dérober sous lui. Les deux qui venaient de sortir de la cabine avaient « flic » écrit sur le front... Des balèzes au regard froid et mobile, dont les vêtements bosselés révélaient un armement autrement supérieur au sien. Il en eut un haut-le-cœur. S'il avait tiré une seconde plus tôt, il serait, lui, en train de mourir. Il en avait souvent aperçu des semblables lors des grandes réunions de la Mafia. Des « gorilles ».

— Malko, attendez-nous ! cria le premier, en anglais.

Des Américains ! Roberto Bari se recroquevilla dans sa niche. Dieu merci, ils ne semblaient pas sur leurs gardes.

— Quel temps il fait à Venise ? lança le second, tandis qu'ils prenaient place dans la voiture.

Roberto n'entendit pas la réponse. La voiture commençait à manœuvrer. Évidemment, s'il avait été un héros, il aurait pu vider son chargeur sur les trois hommes et les liquider avant qu'ils ne puissent se défendre. Il se contenta de regarder partir la Mercedes ! Injuriant à voix basse Nikolas Tolman. Cet infect salopard s'était bien gardé de lui préciser que sa cible avait deux gardes du corps !

Il avait failli se faire massacrer pour mille misérables marks.

A peine la voiture fut-elle sortie du garage qu'il se rua vers les

ascenseurs. Lorsqu'il émergea dans la rue Miklociseva, la Mercedes avait disparu depuis longtemps. Il courut jusqu'à la sienne garée un peu plus loin. Pas trop inquiet. Pour Venise, il n'y avait qu'une route. Koper et ensuite l'autoroute pour Udine et Venise.

À Venise, les voitures n'ayant pas le droit de circuler, cela compliquerait les choses. Il se hâta de sortir de Ljubljana, gagna l'autoroute de Postojna et appuya sur le champignon.

Ce n'est que dix kilomètres après la fin de l'autoroute qu'il repéra la Mercedes coincée derrière plusieurs camions... Il n'y avait plus qu'à se laisser glisser jusqu'à la mer... Roberto Bari alluma une cigarette, l'estomac tordu de fureur. Il avait hâte de trouver un téléphone pour dire à Tolman ce qu'il pensait de lui.

Accroché à la poignée, Chris Jones verdissait à vue d'œil. Il poussa une exclamation étranglée en voyant Malko se lancer dans un dépassement un peu juste, las de respirer du gas-oil.

— *Hold it*, gémit-il, on va terminer à l'hôpital. Ce sont des malades ici.

Une Alfa venait de les doubler en troisième position dans un hurlement de pneus. Aux États-Unis on ne doublait qu'avec un kilomètre libre devant soi...

Derrière, Milton Brabeck, sanglé comme une momie, soupira.

— C'est le *Salaire de la peur*. On va arriver morts.

Malko « sautait » les camions les uns après les autres, doublé lui aussi par des Italiens fous. La route sinuait, avec un peu de verglas en prime. Chris Jones murmura :

— Si on arrive dans cette putain de ville, je vais droit à l'église.

— Mais tu n'es pas catholique, objecta Milton Brabeck, toujours terre à terre.

— Ça fait rien. On transmettra...

Leur supplice dura encore presque une heure. Ils ne respirèrent qu'en apercevant l'Adriatique, pourtant pas engageante avec ses vagues grises. En face, on devinait la côte italienne. Trieste et Venise.

— C'est vraiment une mer ce truc-là ? s'étonna Chris Jones. On dirait un petit lac.

Enfin la frontière ! Encore une grosse peur pour les « gorilles », se voyant déjà dans une geôle italienne. Milton se détendit.

— Ça y est, on va retrouver de la nourriture de Blancs ! Ils ne mangent pas de cheval, les Ritals. Il doit y avoir des pizzas.

— Ah, une pizza ! soupira Chris.

Deux heures plus tard, Malko bifurqua vers l'aéroport de Venise. Il avait décidé de rendre sa voiture, inutile dans la cité entièrement piétonnière, et de gagner la ville en *motoscaffo*⁽²¹⁾. Ils se retrouvèrent tous les trois devant l'unique vedette ancrée juste en face de l'aéroport. Une fois à bord, Milton Brabeck remarqua, tandis qu'ils filaient à toute

vitesse sur la lagune :

— Ça ressemble à Miami, avec le soleil en moins.

On grelottait. Quarante-cinq minutes plus tard, le *motoscaffo* s'engageait dans le petit canal longeant le *Danieli*. Milton donna un coup de coude à Chris Jones.

— *Jésus-Christ*, une gondole...

Quand ils découvrirent le hall somptueux et pharaonesque de l'ancien palais des Doges transformé en hôtel, les plafonds peints, les tableaux, les tentures, les meubles anciens, ils demeurèrent muets de stupéfaction, respectueux, comme s'ils étaient dans un musée.

— On se retrouve en bas dans une demi-heure, dit Malko.

Dès qu'il eut repéré sa chambre donnant sur le Grand Canal, au deuxième étage, il redescendit et alla rendre visite au concierge. Deux billets de cent mille lires à la main.

— Dans quelle chambre se trouve la *signorina* Doina Udvar ? demanda-t-il.

— L'appartement 32, *signor*, annonça le concierge en empochant les billets. Elle descend généralement vers 9 heures. Ce soir, on l'emmène à une grande soirée chez le *Principe* Quesquina.

Malko ressortit cent mille lires.

— Faites-lui porter quelques fleurs, demanda-t-il. Avec ma carte.

Le concierge y jeta un coup d'œil.

— *Subito, signor Principe*⁽²²⁾ !

Malko gagna le bar. Pour une fois que la CIA l'aidait à faire la cour à une jolie femme...

— Enfoiré de salaud de merde ! J'ai failli me faire flinguer. Ils sont TROIS !

Roberto Bari était dans un tel état de fureur qu'il hurlait dans la cabine en face de l'embarcadère des *motoscaffi*. Quand il était arrivé à son tour à l'aéroport, il n'y avait plus personne. Un porteur lui avait certifié que le *motoscaffo* qui avait emmené Malko et ses amis allait revenir. Il assurait la navette jusqu'à 9 heures du soir. Il ne restait plus qu'à attendre dans un froid glacial.

— Je ne savais pas, prétendit Nikolas Tolman à l'autre bout du fil.

— Ça sera cinquante mille marks, annonça froidement Roberto.

Le Slovène en resta muet. Pour ce prix-là, on exterminerait un village entier en Croatie.

— Pas question ! fit-il.

— Ah bon ! fit Roberto, plein de rage contenue. Tu sais ce que je vais faire : Aller voir ce type pour lui dire que je devais le flinguer et QUI m'a dit de le faire. À mon avis, tu vas pouvoir te planquer... Allez, *ciao*,

passé une bonne nuit.

— Non, attends, ne raccroche pas ! supplia Tolman. C'est d'accord ! C'est d'accord !

— *Bene, bene*, lança Roberto radouci, mais j'en ai ras-le-bol de tes enculeries. Alors, dès demain matin, tu me fais un virement de cinquante mille marks, à l'American Express de Venise. *Prestissimo*. Sinon...

— Je m'en occupe dès demain, promet le Slovène.

Roberto Bari regarda la lagune. Un *motoscaffo* arrivait. Il demanda :

— C'est qui ces mecs ?... Ils sont dans le *trade* !

— Ouais, assura le Slovène.

— Ça serait pas plutôt des flics ?

— Jamais de la vie.

Roberto raccrocha. Il s'en foutait. Mais des flics, c'était plus cher parce que plus dangereux. Il n'y avait plus qu'à remplir son contrat.

Le *motoscaffo* venait de s'amarrer. Il sauta sur le pont et interpella le pilote.

— Tu les as conduit où, les trois mecs ?

— Au *Danieli*. Pourquoi ?

— Pour rien, fit l'italien. Allez, on y va. Tu connais le *Commodore* ?

— Juste à côté du *Danieli* et beaucoup moins cher.

— Doucement !

Chris Jones était en train de forcer avec tendresse la porte de l'appartement 32. Une plaisanterie avec sa trousse fournie par la TD⁽²³⁾. L'immense hall du premier étage était désert. Malko venait de s'assurer du départ de Doina Udvar à partir de la galerie dominant le rez-de-chaussée. Découvrant du même coup l'aspect physique de la Hongroise. Une splendide brune, très élégante dans une robe du soir Versace qu'un homme de grande taille, chauve, mince, était venu chercher. Ils avaient ensuite pris place dans une gondole privée.

— Ça y est ! souffla Chris Jones.

La haute porte s'ouvrit sans bruit et les trois hommes se glissèrent à l'intérieur. Après avoir refermé, Malko alluma. Chris et Milton poussèrent le même cri de stupéfaction.

— *Holy cow* !

C'était inouï. La Chapelle Sixtine, en plus luxueux ! Une pièce de plus de dix mètres de long, avec un plafond enluminé de sept mètres, deux immenses fenêtres donnant sur le Grand Canal, des tableaux anciens et des glaces superbes aux murs, des fauteuils dorés dignes de Versailles, des meubles vénitiens d'époque et un énorme bouquet de

fleurs posé sur un meuble télé. Muets de respect, les deux Américains dévoraient des yeux ce décor de rêve.

Malko pénétra dans la chambre. Un plafond peint, des boiseries somptueuses, un grand lit en bois. Des vêtements féminins répandus partout.

Les trois hommes se mirent à tout fouiller. C'est Chris Jones qui découvrit sous le grand lit un attaché-case de cuir noir, plutôt épais, fermé à clé, portant les initiales D.W. Milton Brabeck surveillant la porte, Chris s'attaqua aux serrures, un stéthoscope autour du cou pour écouter les cliquetis des molettes. Au bout de trente-sept secondes exactement, le premier pêne claqua. Le second avait la même combinaison. 176. Le « gorille » rabattit le couvercle et faillit s'étrangler.

L'attaché-case était plein de liasses de billets de cent dollars flambant neufs ! Sauf un coin à gauche, qui avait été visiblement entamé...

— *Jésus-Christ*, je n'ai jamais vu autant d'argent ! soupira Chris Jones. Je me demande combien y a...

— Un peu moins de deux millions de dollars, trancha Malko.

C'était l'argent de Dieter Weizman. Moins les dépenses de Doina Udvar.

Ils continuèrent leurs recherches, sans rien trouver d'autre, puis se retirèrent comme ils étaient venus. Malko s'installa dans le bar du rez-de-chaussée. Perplexe. Pourquoi Doina Udvar était-elle venue à Venise au lieu de se planquer en Hongrie ? Elle semblait bien insouciance... Il hésitait sur la conduite à tenir avec elle. Il fallait qu'elle parle. Il hésitait encore à croire à sa culpabilité dans le meurtre de Dieter Weizman. Pourtant, les deux millions de dollars étaient bien là... Il décida d'attendre le résultat de son envoi de fleurs.

Roberto Bari essayait d'avaler des pâtes immondes à la terrasse du *Commodore*, voisin pauvre du *Danieli*. Les nuages de la veille avaient disparu, chassés par le vent, et il faisait beau, bien qu'un peu frais, et les touristes se pressaient sur le quai longeant le Grand Canal au milieu des kiosques de cartes postales et de souvenirs. À une vingtaine de mètres, le *Danieli* semblait le narguer. Il n'osait pas y entrer, de peur de se trouver nez à nez avec sa cible. L'autre risquait de le repérer et ensuite ce serait beaucoup plus difficile...

Donc, il fallait attendre qu'il sorte. Seul de préférence. Dans les petites rues autour de la place Saint-Marc, c'était relativement facile de tirer et de s'enfuir. Au lieu de prendre un Motoscaffo, trop repérable, il irait ensuite à l'entrée de la ville, là où les touristes parquaient leurs

voitures, et repartirait en bus.

Son déjeuner terminé, il paya et alla se perdre dans la foule qui attendait les *vaporetti*, au milieu des stands ambulants, juste en face de la sortie du *Danieli*. Son Walther P.38 pesait à sa ceinture, rassurant. Ici, il était chez lui, dans son pays.

— *Herr Linge* ?

La voix féminine que Malko entendait au téléphone était hésitante. Il sentit son pouls s'emballer.

— C'est moi, dit-il.

— Je suis Doina Udvar. Je voulais vous remercier pour vos fleurs. Elles sont magnifiques ! Mais je suis embarrassée, je ne vous connais pas...

— Moi non plus ! avoua Malko. Je vous ai seulement croisée dans le hall. Vous étiez si belle que je n'ai pas pu m'empêcher de rendre hommage à votre beauté.

— Merci ! fit-elle, vous me faites rougir. Je ne sais comment vous...

— En me laissant vous inviter à déjeuner !

Son hésitation fut de courte durée.

— Venez me chercher dans ma suite, dit-elle. Je suis au 32.

Il raccrocha, euphorique. Il allait peut-être enfin connaître le secret de la mort de Dieter Weizman.

CHAPITRE X

Éblouissante !

C'est le seul mot qui vint à l'esprit de Malko en voyant Doina Udvar descendre les dernières marches de l'escalier menant au hall. Une longue silhouette à la fois mince et pulpeuse, des jambes interminables encore allongées par la jupe ultracourte. Une allure de reine.

Il s'avança vers elle, lui prit la main et la baisa.

— Je suis Malko Linge.

Leurs regards se croisèrent. Les yeux bleus légèrement en amande étaient rieurs, les courts cheveux très noirs, et sa bouche très rouge évoquait un savoureux fruit tropical. Elle portait un ensemble rose vif, veste très longue et jupe ultracourte. Le chemisier noir laissait deviner une poitrine pleine qui jouait librement sous la soie. Elle semblait embarrassée, mais soutint le regard de Malko.

— Où m'emmenez-vous ? demanda-t-elle d'une voix un peu forcée.

— Au *Harry's Bar*. Chez Cipriani. Le meilleur rizotto de Venise.

— On prend une gondole ?

Malko sourit.

— Non, c'est à deux cents mètres, le long du Grand Canal. Allons-y à pied. Après, si vous le souhaitez, nous pourrions nous promener en gondole.

Ils sortirent sous le regard complice du concierge barbu.

Malko était étonné : cela ne correspondait pas au genre de femme qu'il s'attendait à rencontrer, la maîtresse d'un marchand d'armes. Entre elle et Hildegard Feldbach, il y avait quelques années-lumière. Doina Udvar ressemblait à une jeune fille de bonne famille en goguette. Pas une once de vulgarité ou de provocation dans sa démarche, ni dans son attitude.

Le long du Grand Canal, la foule des touristes était toujours aussi dense. Ils prirent la direction de la place Saint-Marc. Chris Jones et Milton Brabeck abandonnèrent aussitôt le stand de cartes postales et leur emboîtèrent discrètement le pas.

— C'est la première fois que vous venez à Venise ? demanda Malko.

— Oui, avoua-t-elle, c'était un de mes rêves d'enfance. C'est la plus belle ville du monde, non ? Et vous ?

— J'y suis passé plusieurs fois, dit Malko, c'est effectivement un endroit extraordinaire. Ce qui est étonnant, c'est d'y croiser une aussi

jolie femme que vous, seule. Les Italiens doivent vous harceler.

Doina se troubla légèrement.

— Je suis capable de me défendre, fit-elle d'un ton léger. J'ai aussi rencontré des Italiens adorables qui m'ont emmenée dans des soirées superbes.

Ils étaient arrivés devant les glaces dépolies du *Harry's Bar*. Un garçon compassé les installa sur des sièges de moleskine rouge. Doina commanda une Original Margarita précisant bien au barman : Cointreau, pas Triple-Sec, avant de se plonger dans la contemplation des murs couverts de portraits de célébrités.

Cinq minutes plus tard, Chris et Milton firent leur apparition et s'installèrent non loin d'eux, face à la porte. Malko affronta le regard des yeux bleus. Il restait à faire parler la femme qui s'était enfuie avec deux millions de dollars.

— Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de venir à Venise ? demanda-t-il.

Doina trempa ses lèvres dans son Original Margarita mélangeant la saveur de l'alcool à celle du sel ornant le bord du verre avec un plaisir évident. Son regard ne cilla pas et elle sourit.

— C'est une histoire un peu compliquée, dit-elle d'une voix douce.

Roberto Bari grelottait, debout sur le pont enjambant un petit canal du Danieli se jetant dans le Grand Canal, juste en face de Cipriani. En voyant le couple sortir de l'hôtel, il s'était dit que son heure était venue.

Une petite ruelle reliait le quai longeant le Grand Canal à la place Saint-Marc, lui permettant de s'enfuir et de se noyer ensuite dans la foule des touristes grouillant sur l'immense place. Assez étroite pour qu'une seule personne puisse le poursuivre... Son Walther était assez dissuasif pour décourager les héros en puissance. Il hâtait le pas pour rattraper le couple lorsqu'il avait entendu parler anglais derrière lui. Il avait eu assez de sang-froid pour ralentir et se laisser dépasser. C'étaient les deux « bêtes » escortant sa cible ! Une fois de plus, il l'avait échappé belle. Maintenant, il en était réduit à planquer. Après s'être assuré que sa cible et sa cavalière allaient déjeuner et en avaient bien pour une bonne heure, il décida d'aller récupérer ses vingt mille marks d'acompte à l'American Express.

Ça lui remonterait le moral.

Tout en marchant, il se demanda qui était la brune superbe qui se trouvait avec sa « cible ». Elle aussi semblait vivre au *Danieli*. C'était ennuyeux de laisser un témoin, aussi décida-t-il de demander des instructions.

Vingt minutes plus tard, il ressortait du bureau de l'American Express, après avoir fait la queue au milieu de touristes-sandwiches de tous les pays. Écumant intérieurement de fureur. Aucun virement

n'avait été fait à son nom.

Fou de rage, il chercha en vain à joindre son commanditaire. Nikolas Tolman ne se trouvait pas à Bled et son « portable » était hors service. Roberto Bari hésita. En temps normal, il aurait laissé tomber, mais il avait désespérément besoin d'argent. Ici, à Venise, il se sentait relativement en sécurité. Seulement, la frontière repassée, il allait retrouver ses ennemis. Après avoir mangé un sandwich au milieu d'une meute de jeunes Britanniques, il regagna sa planque.

Le *motoscaffo* fendait les eaux grises de la lagune, ballotté parfois par le sillage d'un concurrent. Doina Udvar, languissamment allongée sur les coussins, sa jupe découvrant ses cuisses presque jusqu'à l'aîne, contemplait le ciel. Éblouie par les fabriques de verre de Murano qu'elle venait de visiter. Elle avait acheté une superbe coupe à fruits et Malko avait pu voir les liasses empilées dans un grand sac Hermès. Des billets de cent mille liras qu'elle y prenait à poignée !

— Vous allez vous ruiner ! plaisanta-t-il.

La jeune Hongroise eut une moue amusée.

— Oh non ! Ce n'est pas très cher ici et il y a de si jolies choses.

Ils avaient embarqué si vite que les « gorilles » n'avaient pas eu le temps de suivre. Après avoir léché les vitrines de Murano, ils revenaient vers Venise qui s'allumait. Doina Udvar semblait s'être habituée à Malko. Ils parlaient allemand et elle paraissait trouver naturel qu'il lui fasse la cour. Lui l'observait, cherchant l'occasion favorable : s'il l'attaquait de front, elle risquait de se dérober et il ne saurait rien ni sur la mort de Dieter Weizman, ni sur l'affaire qu'il essayait de débloquer.

Le *motoscaffo* accosta doucement contre le ponton du *Danieli*. Malko aida la jeune femme à monter sur l'embarcadère et l'accompagna jusqu'à sa suite. Elle lui offrit de prendre un verre, ôta ses chaussures et s'affaira au bar, préparant deux Original Margarita à base de Cointreau, de tequila et de citron vert.

— Si nous dînions ensemble ? proposa Malko.

— J'ai déjà un dîner...

Devant son air désolé, elle ajouta aussitôt :

— Je crois que je peux me décommander ! Mais nous ne dînerons pas tard.

— Au restaurant du quatrième, proposa Malko. Je vais retenir...

Roberto Bari se défoula quand le « portable » de Nikolas Tolman

répondit enfin.

— Enfoiré ! Stronso ! hurla-t-il dans le téléphone, le pognon n'est pas arrivé. Où es-tu ?

— Je voyage, fit laconiquement le Slovène. L'argent est parti, tu vas sûrement l'avoir demain.

Sa voix calme fit un peu tomber la fureur de l'italien. Le même vent glacial le faisait frissonner. Tolman attaqua :

— Et toi ? C'est fait ?

— *Disgraciado !* lança Roberto. Ce type n'est *jamais* seul. Et en plus, maintenant, il a une bonne femme avec lui. Une très belle femme. Une Hongroise.

Nikolas Tolman sursauta, n'en croyant pas ses oreilles.

— Une Hongroise ! Comment le sais-tu ?

— Je l'ai vu prendre sa clé. J'étais derrière eux. Après, j'ai téléphoné. Le standard m'a dit le nom : Udvar. Elle a une putain de suite.

Nikolas Tolman crut qu'il allait avoir un infarctus.

— C'est elle qui a flingué un de mes associés, annonça-t-il. Tu vas la « taper » aussi ! Tu lui en mettras deux dans le ventre de ma part. Je veux que ce soit fait *ce soir*. Je te donnerai cinquante mille marks, de plus.

Roberto Bari trouva la soudaine générosité de son commanditaire hautement suspecte. Nikolas Tolman ne lui laissa pas le temps de réfléchir.

— Cette salope a piqué des papiers vachement importants, des contrats. Elle est partie avec l'attaché-case de mon pote. Il doit être marqué D.W. Il faut que tu le récupères. Voilà pourquoi je te filerai autant de pognon.

— C'est bien beau, fit Roberto Bari, mais il y a toujours les deux autres affreux. Des vrais malfaisants.

Nikolas Tolman n'était pas d'humeur à discuter.

— Tu te démerdes ! Tu es un professionnel, non ? Un putain de mafioso.

Roberto Bari raccrocha sans laisser au Slovène le temps d'en dire plus, puis traversa en biais la place Saint-Marc. Direction le *Danieli*.

Le dîner aux chandelles dans le restaurant quasi désert du *Danieli* avec la pluie fouettant les vitres avait pris un air de Marienbad. Ce qui ne semblait pas déplaire à Doina Udvar.

Plusieurs fois, Malko avait surpris le regard de la jeune femme posé sur lui avec une expression troublée.

S'il s'était agi seulement de la mettre dans son lit, il n'aurait pas été trop inquiet. Seulement, ça voulait dire autre chose, et il avait décidé de

tenter le tout pour le tout ce soir. Il ne pouvait pas s'éterniser à Venise, tandis qu'une mortelle cargaison d'armes voguait vers la Yougoslavie. Mais, d'un autre côté, les informations détenues par Doina pouvaient sûrement l'aider.

— On va prendre un verre au bar ? proposa-t-il.

— Pas en bas, dit-elle, il y a trop de bruit. Plutôt dans ma suite.

Ils descendirent deux étages. Restant dans l'hôtel, Malko avait donné congé à Chris et Milton pour qu'ils se cultivent un peu. Il avait même laissé son pistolet extraplat dans sa chambre. Le *Danieli* était un cocon rassurant et luxueux où on se sentait complètement en sécurité...

Doina éclaira l'immense salon en entrant, alla au bar et commença à préparer sa boisson favorite, mélangeant Cointreau, tequila et citron vert. Elle avait déjà pas mal bu de Valpolicelli et ses yeux brillaient d'un éclat inhabituel. Elle tendit un des verres à Malko :

— À Venise !

Leurs regards restèrent accrochés quelques instants, puis elle traversa le salon, gagnant une des monumentales fenêtres donnant sur le Grand Canal et l'ouvrit.

Malko la rejoignit et passa le bras autour de sa taille. Doina parut ne pas s'en apercevoir. L'air froid la faisait frissonner, mais il ne pleuvait plus. Leurs hanches se frôlèrent et elle tourna son visage vers lui. Une expression pleine de nostalgie flottait dans ses yeux bleus.

— Je n'ai jamais été aussi heureuse de ma vie ! soupira-t-elle. J'ai l'impression de vivre un rêve.

Leurs lèvres étaient à quelques centimètres et Malko n'eut qu'à approcher légèrement la tête pour qu'elles se touchent. Doina semblait n'attendre que cela. Ils échangèrent un long baiser romantique. Elle avait pivoté et son corps s'appuyait sans retenue à celui de Malko. Doina avait envie de faire l'amour et ne s'en cachait pas. Effleurant sa poitrine, à travers le chemisier, il sentit les pointes dressées de ses seins.

Soudain, elle frissonna et se détacha de lui.

— J'ai froid, dit-elle.

Malko referma la fenêtre et, la prenant par la main, l'entraîna dans le salon. Doina Udvar se dégagea pour s'asseoir sur le grand canapé trônant au milieu de la pièce.

— Attendez ! dit-elle doucement. Moi aussi j'ai envie de vous, mais c'est tellement agréable de faire durer l'attente.

C'est elle qui l'embrassa à nouveau, à demi allongée sur le canapé et il se demanda si elle n'avait pas envie de faire l'amour dans cette pièce au charme anachronique. Comme une princesse vénitienne du xvi^e siècle. Bien que cela manque de confort.

Peu à peu, leur flirt romantique bascula dans une étreinte passionnée, désordonnée. Dépoitraillée, décoiffée, Doina se tordait

sous les caresses de plus en plus précises de Malko. À sa grande surprise, c'est elle qui entreprit soudain de le mettre à nu ! Lorsqu'elle y fut arrivée, elle glissa à genoux sur le tapis des Gobelins et le prit d'un coup dans sa bouche, comme s'ils s'étaient toujours connus.

Elle ne semblait plus penser qu'à lui procurer du plaisir, comme une putain docile.

Malko, le regard fixé machinalement sur la porte de la chambre, profitait de la minute présente. Sa soirée ne se terminerait pas forcément bien. Soudain, il crut rêver. La haute porte séparant la chambre du salon était en train de s'entrouvrir ! Avec un grincement continu. Un torrent d'adrénaline se rua dans ses artères et il se raidit. Doina s'aperçut de quelque chose et l'abandonna, demandant, d'une voix inquiète :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'ai entendu un grincement du côté de votre chambre, dit-il, et il me semble avoir vu la porte bouger.

Elle sourit.

— C'est un courant d'air. Les fenêtres ferment mal. Ce palais est très vieux.

Malko était certain de ne pas avoir rêvé. Il se dit amèrement que sa vie dangereuse se rappelait souvent à lui dans les moments les plus agréables. Il se leva, se rajustant rapidement.

— C'est bizarre, fit-il. Je ne pense pas que ce soit un courant d'air.

S'il était toujours vivant après tant d'années de risques, c'est parce qu'il n'avait jamais négligé le moindre indice suspect. Il traversa le salon pour atteindre le téléphone posé sur un petit bureau près des fenêtres donnant sur le Grand Canal, à l'opposé de la chambre, et composa le numéro des « gorilles ».

Personne ne décrocha.

Doina le rejoignit et vint se coller à lui, mutine.

— Que faites-vous ?

— J'appelle la réception, mentit Malko. J'ai l'impression qu'il y a quelqu'un dans cette chambre. Peut-être un cambrioleur...

Les traits réguliers de Doina se crispèrent d'agacement, puis se détendirent aussi vite. Visiblement, en dépit des récents événements de sa vie, elle ne se croyait pas en danger dans cet hôtel de luxe.

— Il n'y a personne, fit-elle, d'ailleurs, je vais voir !

Déjà, elle se dirigeait à grandes enjambées vers la chambre. Malko la rattrapa au milieu du salon.

— Doina !

Il n'eut pas le temps d'en dire plus. La porte de la chambre venait de s'ouvrir en grand sur un inconnu de petite taille, gringalet, avec un long cou maigre de poulet, les traits crispés, l'air méchant. Dans sa main droite, il tenait un pistolet automatique.

Sans un mot, il tendit le bras et visa Doina qui se tenait devant Malko. Celui-ci, dans un réflexe instantané, donna une violente bourrade à la jeune femme, la projetant sur le côté.

Elle atterrit à quatre pattes au pied du bar de laque noire et roula sur le tapis.

Au même moment, l'inconnu au cou de poulet tira, visant Malko.

CHAPITRE XI

Le tueur avait visé la tête. Ce qui sauva Malko. Il ressentit une brûlure à la tempe et plongea derrière un des énormes fauteuils dorés du salon. Doina, à quatre pattes, hurlante, s'était réfugiée derrière le bar supportant le poste de télévision. Le cerveau en ébullition, Malko roula derrière le canapé tandis qu'un second coup de feu claquait. Le projectile brisa l'accoudoir d'un des fauteuils, ricocha et termina sa course dans le plus grand des trois lustres en cristal de Murano, provoquant une pluie d'éclats de verre. Comprenant qu'il était trop loin, le tueur avança vers Malko. Visiblement bien décidé à l'abattre.

Il n'y eut pas de troisième coup de feu.

Les deux battants de la porte du salon donnant sur le hall s'ouvrirent en même temps, claquant contre le mur, sous les cent kilos de Milton Brabeck. Derrière lui surgit Chris Jones, son énorme Colt au poing.

À cause de la pénombre, ils ne virent pas tout de suite l'homme au pistolet et ce dernier eut le temps de battre en retraite dans la chambre, claquant la porte derrière lui.

Malko se releva, à la fois stupéfait et ravi.

— Comment êtes-vous là ?

— On suivait cet avorton, lança Chris Jones, s'approchant avec précaution de la porte.

Il attendit que Milton fût en position, avec son Ingram, et se jeta sur le battant. Ce dernier s'ouvrit sans difficulté. La chambre était vide et la fenêtre donnant sur la ruelle longeant le *Danieli*, ouverte. Chris Jones n'hésita pas une seconde. Enjambant la balustrade, il se laissa tomber trois mètres plus bas. Milton Brabeck l'imita aussitôt.

Malko se pencha à la fenêtre et vit les deux « gorilles » partir chacun dans une direction différente. L'un vers le bord du Grand Canal, l'autre vers l'intérieur. Doina Udvar s'était relevée. Muette de terreur et de stupéfaction, elle contemplait Malko, les lèvres tremblantes. Elle dit d'une voix altérée :

— Vous m'avez sauvé la vie.

Il s'approcha d'elle, la prit par la main et l'entraîna jusqu'au canapé où ils avaient failli faire l'amour.

— Doina, fit-il, il va falloir parler sérieusement. Tout me dire sur le meurtre de Dieter Weizman et les deux millions de dollars que vous

avez emportés avec vous.

Roberto Bari, instinctivement, avait choisi de s'enfuir vers la berge du Grand Canal, Riva degli Schiavoni. D'abord, il y avait plus de monde, ensuite, il avait une chance d'y trouver une gondole ou un *motoscaffo* pour s'éloigner plus vite. Grimaçant de douleur, il s'éloignait le plus vite possible du Danieli, son pistolet encore chaud glissé dans sa ceinture. Il s'était foulé la cheville en tombant et des larmes coulaient le long de son visage. Il maudissait à la fois sa maladresse et sa malchance. En plus, il était pratiquement sans argent : il lui restait tout juste cent mille lires. En Italie, ce n'était pas grand-chose.

Il s'arrêta au bord du quai quelques instants, à la fois pour souffler et pour chercher un *motoscaffo*. Rien en vue. Il n'y avait que le dernier *vaporeito* pour Murano qui ne partirait que vingt minutes plus tard. Il regarda derrière lui et son cœur lui monta dans la gorge. Un des deux balèzes qui avaient surgi dans l'appartement approchait à grands pas. Et, lui, ne boitait pas...

Affolé, Roberto Bari s'engouffra dans une ruelle perpendiculaire au quai. Commettant l'erreur de courir en boitillant.

Chris Jones fut immédiatement alerté et força l'allure. Lorsque l'Américain arriva à l'entrée de la ruelle étroite et déserte, Roberto Bari était presque au bout. Celui-ci se retourna et, pratiquement sans viser, tira en direction du « gorille ». La balle ricocha sur une maison. Chris Jones n'eut pas le temps de riposter : l'italien venait de tourner le coin... Il fonça de toute la vitesse de ses grandes jambes, comblant une partie de son retard. La ruelle aboutissait dans une voie plus large, aux boutiques fermées. Sur sa gauche, il aperçut la silhouette claudicante de Roberto Bari qui s'enfuyait.

Devant lui, un petit pont enjambait un canal, le *Rio dei Graci*. De l'autre côté, la rue se scindait en plusieurs voies. S'il parvenait jusque-là, il avait une bonne chance de s'en sortir.

Au moment où il s'engageait sur le pont, il s'arrêta net. Un homme de haute taille, marchant au milieu de la rue, venait vers lui.

Le second « gorille ».

Milton Brabeck avait aperçu aussi l'italien. Il hurla de toute la force de ses poumons.

— Chris ! Il est devant toi.

La rue était totalement déserte, à part un couple d'amoureux s'embrassant dans un coin, à l'ombre de la petite église San Georgio dei Graci, sur un terre-plein le long du canal.

Roberto Bari n'hésita pas. Il fonça sur eux, arracha la femme des

bras de son compagnon, braqua son Walther P.38 sur sa tempe et la colla contre lui de la main gauche, s'en servant comme d'un bouclier.

— Si vous avancez, je la tue ! hurla-t-il en italien.

Chris et Milton ne parlaient qu'anglais, mais ils comprirent parfaitement. Chris Jones franchit le pont d'un pas tranquille, pistolet à bout de bras. Milton le rejoignit. Les deux étaient sûrs d'une chose : il ne tirerait pas. Du moins pas tout de suite : un otage mort n'est d'aucune utilité...

Les voyant converger sur lui, Roberto Bari recula lentement le long de l'église. La placette se terminait en impasse, par un minuscule canal perpendiculaire au *Rio dei Graci*. Roberto Bari s'appuya au mur de l'église San Georgio dei Graci, le cerveau vide, des élancements horribles dans sa cheville. Muette de terreur, son otage ne bougeait pas.

Son compagnon, tétanisé, était resté là où il se trouvait, sous le porche de l'église.

Chris et Milton firent quelques pas en avant. Ce qui les mit à environ trois mètres du tueur. D'une voix calme, comme on le lui avait appris à l'école du FBI de Fort Worth, Chris Jones lança :

— *You should drop your gun and leave this lady alone*⁽²⁴⁾.

Pour le « gorille », sauf preuve du contraire, toutes les femmes étaient des ladies.

— Si vous bougez, je lui fais sauter la tête ! hurla l'italien d'une voix aiguë.

Les deux Américains sentaient qu'il était parfaitement capable de le faire. Derrière eux, le compagnon de la femme supplia :

— Laissez-le partir, il va la tuer !

Aucun d'eux ne se comprenant, le dialogue n'avait aucune chance de se développer.

Chris ne répondit même pas. Les secondes s'écoulaient dans un silence de mort. La sirène du *vaporetto* de Murano hurla, lugubre. Et, soudain, avec un soupir, la fille s'évanouit, glissant doucement le long du corps de Roberto Bari qui n'eut pas le temps de réagir.

Pendant quelques secondes, le Walther P.38 ne menaçait plus que le vide...

Lorsqu'il baissa les yeux sur le corps tombé à ses pieds, Roberto Bari était déjà pratiquement mort, mais ne s'en rendait pas compte. Deux détonations se confondirent. Chris et Milton avaient tiré en même temps. Dans la tête. Ce qui est recommandé par tous les bons entraîneurs dans ce genre de circonstance. Le visage de Roberto Bari explosa dans un geyser de sang. Les deux projectiles de gros calibre lui firent éclater la boîte crânienne et les plaques osseuses, entraînant des lambeaux de chair, partirent dans tous les sens.

Le témoin italien poussa un cri d'horreur.

Comme un canard sans tête, Roberto Bari venait de faire deux pas en avant. Au-dessus des épaules, il n'avait plus qu'un fouillis sanglant, mais sa main serrait toujours le P.38 dans un réflexe automatique. Hélas pour lui, son cerveau ne pouvait plus envoyer d'ordres : une bonne partie de sa matière grise se trouvait collée au mur de l'église San Giorgio dei Graci.

Les deux « gorilles » ne tirèrent même pas un projectile de plus. À quoi bon ?

Avec un « plouf » sourd, le cadavre ambulant bascula dans l'eau noire du petit canal. Chris et Milton échangèrent un regard éloquent. Les coups de feu pouvaient avoir alerté les *carabinieri*.

— *Let's go !* fit Chris Jones.

L'Italien se précipita sur la femme évanouie, sans leur prêter attention. Persuadé qu'il venait d'assister à un règlement de compte entre mafiosi.

Doina Udvar sanglotait silencieusement, les mains croisées, répétant comme un disque rayé :

— Je n'ai pas tué Dieter ! Je n'ai pas tué Dieter !

Malko l'observait et la croyait. Il s'était contenté d'aller refermer la porte pour avoir la paix. On frappa et il alla ouvrir. Chris Jones se tenait dans le battant.

— C'est fait, annonça-t-il. On reste dehors.

Malko retourna à Doina et la secoua légèrement.

— Doina, maintenant, il faut me dire la vérité. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

Elle leva sur lui des yeux embués de larmes.

— Mais qui êtes-vous ? Qui sont les deux hommes ? Et celui qui a voulu me tuer ?

— Celui-là, je n'en sais rien, mais je pense qu'il voulait surtout *me* tuer, répliqua Malko. J'appartiens à une agence fédérale américaine. Dieter Weizman travaillait parfois pour nous. Qui l'a tué ?

Doina renifla, se leva, alla se confectionner un Cointreau Caïpirinha, en but la moitié et revint un peu plus calme.

— Je ne sais pas. J'étais dans la salle de bains. Je n'ai rien entendu. Quand je suis sortie, il était étendu mort dans le couloir...

— Vous n'avez pas vu la femme dont la police a parlé ?

— Non.

— Vous n'avez pas vu son signalement ?

— Non, je n'ai pas lu les journaux, je suis partie tout de suite pour ici.

— Vous ne savez pas qui cela pouvait être ?

— Non.

— Vous n'étiez pas au courant des affaires de Dieter Weizman ?

— Non. Il ne me disait pas grand-chose. Parfois, je devinais...

— Par exemple ?

— Le matin même, il avait rendez-vous. Je sais où parce que je l'ai entendu parler au téléphone : 37 Prinz Eugen Strasse. C'est tout à côté du *Schwarzenberg*. Il y a été avec son attaché-case.

— Celui que vous avez emporté ?

— Oui.

— Vous saviez ce qu'il contenait ?

— Je l'ai découvert après sa mort quand je l'ai ouvert. Des billets de cent dollars.

— Que devait-il en faire ?

— Je crois qu'il devait les remettre à quelqu'un qui devait dîner avec nous au *Drei Husaren*.

— Pourquoi lui remettait-il cet argent ?

Elle haussa les épaules.

— Je l'ignore.

— Qui lui a donné cet argent ?

Le visage de la Hongroise s'éclaira un peu.

— Là, je peux vous répondre. Avant d'aller à son rendez-vous du matin, il a téléphoné. Je l'ai entendu demander un nom arabe : Al Mahdi, quelque chose comme cela. Il l'a eu et a demandé s'il pouvait venir. L'autre lui a dit « oui ».

— Vous connaissiez ce Al Mahdi ?

— Non. Est-ce que je peux aller me passer de l'eau sur le visage ? Je me sens horrible.

Malko la laissa faire. Weizman avait touché deux millions de dollars d'un certain Al Mahdi. L'avance sur la livraison d'armes pour les Bosniaques. Il devait remettre cet argent à Sevchenko qui représentait les vendeurs. Jusque-là, c'était limpide.

Mais alors, qui l'avait tué ? Pas Sevchenko qui attendait son argent. Ni Al Mahdi qui venait de le lui donner. Weizman n'avait commis aucune arnaque... Il n'avait pas résolu le mystère lorsque Doina réapparut, un peu plus fraîche.

— Que s'est-il passé entre le moment où Dieter a reçu cet argent et le moment où il a été tué ? demanda-t-il.

— Pas grand-chose, dit-elle. Il s'est enfermé dans la salle de bains avec cet attaché-case. Quand il en est ressorti, il avait l'air perturbé. Il est reparti, me disant qu'il n'en avait pas pour longtemps. Effectivement, il est revenu un quart d'heure après. J'ai supposé qu'il avait été téléphoner d'une cabine ou d'un bar. Il le faisait souvent.

— Il était comment, ensuite ?

Elle hésita.

— Nerveux. Mais ça lui arrivait souvent. Il essuyait sans arrêt ses lunettes. Ensuite...

— Donc, vous n'avez rien à faire dans ce meurtre...

Elle eut un petit sursaut.

— Bien sûr que non ! J'aimais bien Dieter. Bien sûr, ce n'était pas un bel homme, mais il était très gentil avec moi, très gai. Et très amoureux. En plus, il m'offrait une vie que je n'avais jamais connue. Bien sûr, je savais que ses affaires n'étaient pas très claires... Mais il ne me demandait jamais de m'en mêler.

— Pourquoi vous êtes-vous enfuie ?

Elle détourna le regard.

— Pour plusieurs raisons. Je savais que j'allais être questionnée par la police, peut-être arrêtée et cela me faisait peur. Ensuite, quand j'ai vu tout cet argent, j'ai perdu la tête. Je me suis dit que j'allais vivre heureuse le restant de mes jours. J'ai laissé toutes mes affaires et je suis partie. En train jusqu'à Venise.

— Pourquoi Venise ?

Son visage s'éclaira.

— J'avais toujours rêvé d'aller à Venise. Mais c'était impossible, trop cher. Alors, j'ai décidé de me payer mon rêve. Quand je suis arrivée au *Danieli* – j'avais entendu dire que c'était le plus bel hôtel de Venise – j'ai demandé la plus belle suite. J'allais changer des dollars tous les jours chez des changeurs, pour ne pas attirer l'attention.

Le silence retomba.

Sans avoir éclairci le mystère du meurtre de Dieter Weizman, Malko avait trouvé le commanditaire des achats d'armes. C'était au moins aussi important que de connaître qui avait tué Weizman.

— Qu'allez-vous faire maintenant ? demanda-t-il.

— Retourner en Hongrie !

C'était le cri du cœur.

Malko pensa aux centaines de milliers de dollars encore en sa possession et insista :

— Vous pouvez partir plus loin. Faire une nouvelle vie.

Doina Udvar secoua la tête.

— Non, cet argent me fait horreur maintenant. J'aurais peur sans arrêt. Je préfère reprendre ma vie d'avant. J'aurais vécu un beau rêve... Je vais vous le donner, vous en ferez ce que vous voulez.

— À moi ! Pourquoi ?

Pour la première fois, un pâle sourire éclaira le beau visage de Doina.

— Je ne vais pas le laisser dans la chambre ! Vous m'avez sauvé la vie tout à l'heure et vous semblez bien connaître ce milieu. Rendez-le à celui qui l'a donné à Dieter. Ce Al Mahdi...

C'était une hypothèse à laquelle il n'avait pas pensé...

- Comme vous voudrez, dit-il.
- Je partirai demain, dit-elle. Je vais me renseigner pour les avions. Vous voulez bien rester ici cette nuit. J'ai peur.
- Je pense qu'il n'y a plus rien à craindre, dit Malko, mais je reste avec plaisir.

Un soleil éblouissant inondait les vieilles pierres de Venise. Malko était réveillé depuis longtemps, ayant dormi sur le canapé du salon, mais Doina sommeillait encore, écroulée de fatigue. Il descendit voir le concierge afin d'organiser son départ et celui de Doina. Comme la plupart des concierges de palace, celui du *Danieli*, motivé par un système de récompenses, orientait ses clients sur Air France. Dans le cas de Malko, il dut se contenter de lui trouver un vol pour Vienne et un pour Doina, à destination de Budapest, presque à la même heure.

Ensuite, il alla retrouver les « gorilles » pour le breakfast. Ils lui racontèrent la fin du tueur. Pas rassurés.

- On nous a vus, dit Chris Jones. Je préférerais filer.
 - Très bien, fit Malko. Louez une voiture et regagnez Vienne. Par la route, il n'y a pratiquement aucun contrôle.
 - Et vous ?
 - Je ne pense pas qu'il y ait un autre tueur à mes trousses. Celui-là a probablement été envoyé par Nikolas Tolman... De toute façon, je pars ce soir à 7 heures pour Vienne. Une demi-heure après le vol de Doina.
 - Vous ne l'emmenez pas ? demanda Milton Brabeck, goguenard.
- Malko ne daigna pas répondre.

Attablé à la terrasse du Café Quadri, place Saint-Marc, son portable à côté de lui, Nikolas Tolman commençait à paniquer. Après avoir mûrement réfléchi, il avait pris la route de Venise. Si Roberto Bari avait réussi toute sa mission, et récupéré l'attaché-case aux dollars, il y avait une chance minuscule qu'il ne fût pas parvenu à l'ouvrir. Mieux valait ne pas le laisser entre ses mains trop longtemps. Il le lui échangeait contre le solde de son « contrat ». Il était 14 h 30 et Roberto Bari n'avait pas donné signe de vie. Or, il savait le tueur à bout de ressources...

Il acheta l'édition de l'après-midi du Corriere délia Sera à un camelot qui passait et l'ouvrit fébrilement à la page des faits divers. La photo de Roberto Bari lui sauta à la figure. Une vieille photo, mais les faits étaient neufs.

L'Italien avait été trouvé mort dans un canal, après une rixe avec des inconnus lourdement armés. Étant donné son passé, la police ne se posait pas trop de questions sur ses assassins. Le reste de l'article était consacré à son pedigree, aux accusations de crimes de guerre des Croates et au témoignage du couple pris en otage.

Nikolas Tolman replia son journal, posa un billet de dix mille liras sur la table et se leva, la gorge nouée. Si sa « victime » avait identifié le commanditaire, il était très mal. Ce salaud de Roberto avait raté sa cible... Qu'il soit mort était le cadet de ses soucis, mais lui, Nikolas Tolman, allait être obligé de jouer les sous-marins jusqu'à nouvel ordre.

Ce qui posait des problèmes, car Dieter disparu, il était le *go-between* entre les deux parties de la vente d'armes. Heureusement qu'il avait son portable...

En sautant dans un *motoscaffo* pour regagner l'aéroport, il se dit qu'il était plus facile de tuer des enfants à coups de bâton qu'un homme armé sur ses gardes. Il n'aurait pas dû faire confiance à ce salaud de Roberto. Maintenant, la CIA savait qu'il était mêlé à l'affaire d'armes et on le lui ferait payer un jour ou l'autre...

Le *motoscaffo* se balançait dans le petit canal. Le long du Danieli. Doina avait mis des lunettes noires pour cacher ses larmes. Elle n'était pas près de revenir à Venise. Derrière elle, Malko portait la valise aux dollars. Elle en avait gardé dix mille, sur sa demande, pour ses premiers frais à Budapest. Malko se demandait ce qu'il allait faire du reste... Il y avait de quoi refaire Liezen à neuf.

Tentation sulfureuse...

Ils embarquèrent. La nuit tombait. Ils avaient la cabine pour eux deux. Dehors, le pilote, emmitoufflé et protégé par son pare-brise, ne s'occupait pas de ses passagers, absorbé par le contrôle des innombrables balises qui matérialisaient un chenal sur la lagune.

Doina et Malko étaient perdus chacun dans leurs pensées. Ils croisèrent un autre *motoscaffo* dont le sillage secoua violemment le leur. Doina fut projetée vers Malko et la main droite de ce dernier se retrouva pressée contre le sein libre sous la soie du chemisier. Le reste se passa à la vitesse d'un avion à réaction nucléaire. La pointe du sein se dressa sous les doigts de Malko. Doina, au lieu de reprendre sa position initiale, passa un bras autour de son cou et l'embrassa violemment. Une nouvelle secousse la fit basculer en arrière et il se retrouva à demi couché sur elle.

Lorsqu'une femme a envie de se faire prendre, elle sait le montrer : ce que fit Doina, glissant son bassin sous le sien, ondulant sans cesser

d'écraser sa bouche contre la sienne...

Il n'y eut pas un mot échangé. Du coin de l'œil, Malko surveilla le pilote qui ne se retournait jamais. Il aperçut au-dessus de sa tête l'interrupteur coupant l'éclairage de la cabine et le tourna. Ils furent aussitôt plongés dans le noir absolu. Même si le pilote se retournait, il ne verrait rien. Et il était payé pour les transporter, pas pour les observer...

La soudaine obscurité déchaîna Doina qui se débarrassa de son manteau... Malko la sentait en train d'essayer d'ouvrir ses jambes, retenues par l'étroitesse de sa jupe. Ils étaient complètement allongés sur l'étroite banquette de moleskine, ballottés par les mouvements du bateau. Les lèvres de Doina semblaient engluées à celles de Malko, sa langue menait un ballet endiablé contre la sienne, son bassin s'agitait si fort qu'il crut qu'elle avait déjà joui. Soudain, elle le repoussa avec des gestes maladroits et un sourire.

Le temps de se soulever et de tirer sa jupe sur ses hanches, dégageant tout le bas de son corps... Malko aperçut un mince slip de dentelle noire et des bas retenus par de lourdes jarretelles noires. Doina avait vite appris le raffinement... C'est elle qui commença à faire glisser sa culotte le long de ses cuisses. Le petit triangle de dentelle tomba sur le plancher.

La traversée ne durait que vingt-cinq minutes, ils n'avaient pas beaucoup de temps...

Il y eut une mêlée confuse pendant laquelle Malko réussit à se déshabiller partiellement. Doina ne cessait de gémir.

— Oh, j'ai envie de baiser ! J'ai envie de jouir !

Quand elle sentit le sexe raide pénétrer en elle, la jeune femme gémit, s'arc-bouta, jusqu'à ce qu'il soit entièrement en elle. Malko n'avait même pas à bouger : les mouvements du bateau agissaient à sa place. Doina était si excitée, si humide qu'il glissait en elle sans le moindre mal, la prenant à fond. Les jambes relevées, elle allait au-devant de ses coups de reins, sans cesser de l'embrasser comme une folle. Il sentit qu'elle jouissait lorsqu'elle lui mordit la lèvre et que son souffle devint froid.

Puis son corps réagit à son tour, secoué de sursauts qui le désarçonnèrent presque. Ils restèrent emboîtés l'un dans l'autre. Doina voulait profiter de chaque seconde de cette étreinte impromptue et passionnée.

— Je te sens, murmura-t-elle.

Malko était resté abouté en elle, excité par cette situation bizarre. Ils auraient eu largement le temps de faire l'amour au *Danieli*... Ce n'est qu'en sentant le *motoscaffo* ralentir qu'il s'arracha à elle et reprit une tenue plus décente. Pour Doina, ce fut plus difficile...

Elle était à peu près convenable lorsque le *motoscaffo* s'arrêta à

l'embarcadère. Ils pénétrèrent ensemble dans le hall. Une centaine de passagers du Troisième Age s'y pressaient, venant fêter leurs noces d'or à Venise. Tous de Lille, utilisant les nouveaux billets combinés TGV-Avion du système Air France. Elle embrassa Malko et lui souffla :

— Je voulais absolument faire l'amour avec toi. Pour que mon conte de fées soit complet.

CHAPITRE XII

— Nous avons vérifié toutes les listes diplomatiques et demandé à la Grenze Polizei, annonça le chef de station de la CIA : Il y avait un diplomate du nom d'Ali Al Mahdi. Il était diplomate à l'ambassade du Soudan à Vienne. Il a abandonné ses fonctions depuis deux ans, pour passer dans le privé et on a perdu sa trace. À l'ambassade du Soudan, on prétend ne rien savoir de lui.

Malko, revenu la veille au soir de Venise, ne put dissimuler sa surprise.

— Un Soudanais ! Je me serais attendu plutôt à un Saoudien.

Ronald Chapter alluma sa première *Lucky* de la journée et souffla lentement la fumée.

— Nous savons depuis longtemps que les Saoudiens *et* les Iraniens financent les achats d'armes pour les musulmans bosniaques. Or, l'Iran et le Soudan sont très proches au niveau des Services. Cet Ali Mahdi est peut-être utilisé comme « coupe-feu », afin de ne pas impliquer directement l'Iran dans une vente illégale de matériel de guerre.

— C'est possible, reconnut Malko. D'autre part, d'après Doina Udvar, il semble qu'il y ait eu une altercation au téléphone entre Dieter Weizman et cet Al Mahdi le jour de sa mort. C'est peut-être l'explication du meurtre.

— Peut-être, admit de mauvaise grâce l'Américain. Mais le problème n'est plus là. Il faut retrouver Al Mahdi, afin de continuer à « pénétrer » cette opération. Et à pouvoir agir. Je crains que nous ne puissions empêcher les tractations financières, mais il faut trouver le nom du cargo, son itinéraire et la date de livraison, afin de pouvoir l'intercepter. Ils doivent utiliser un bateau chypriote, panaméen ou libérien, pour brouiller les pistes.

Malko approuva.

— Je vais commencer par le 37, Prinz Eugen Strasse.

Son regard tomba sur l'attaché-case aux dollars.

— Vous le gardez...

L'Américain jeta un regard embarrassé au trésor.

— D'accord, pour l'instant, mais administrativement, cela pose un problème. Je verrai si je peux l'intégrer à nos fonds secrets, mais je ne tiens pas à me retrouver devant une commission du Congrès pour malversation... Vous êtes sûr que vous ne voulez pas le conserver ?

Malko se leva, maudissant l'éthique léguée par quelques générations d'aristocrates.

Avec ces dollars, il aurait pu couvrir le château de Liezen de tuiles d'or.

Elko Krisantem attendait au volant de la Rolls, Chris et Milton suivaient modestement dans une Opel Senator.

Le 37, Prinz Eugen Strasse, était un triste immeuble grisâtre, deux corps de bâtiment séparés par une cour.

Quatre escaliers. Malko commença par le fond de la cour à gauche. Ne trouvant que des noms allemands. Il n'eut pas plus de succès dans les autres escaliers.

Il s'arrêta, déçu. Tous les appartements étaient habités par des Autrichiens. Sauf un qui portait le sigle TWRA. Il retourna dans la Rolls, et appela les renseignements, demandant s'il y avait un abonné au nom de TWRA au 37, Prinz Eugen Strasse.

La réponse arriva au bout de quelques secondes.

— *Jawohl*. Third World Relief Association. L'abonnement est au nom du président, M. Ali Al Mahdi.

Comme aurait dit Ronald Chapter : Bingo !

Il fit le point. La TWRA devait être une couverture. C'était fréquent. Un moyen de transférer officiellement de l'argent pour des buts humanitaires, en réalité pour payer les armes. Voilà d'où venaient les deux millions de dollars... La Rolls étant trop voyante, il la renvoya et rejoignit Chris et Milton dans la Senator.

Il n'y avait plus qu'à attendre.

Deux heures. Rien. Il ne voulait surtout pas téléphoner pour ne pas éveiller la méfiance d'Ali Al Mahdi.

Soudain, contrastant avec les ménagères autrichiennes traînant leurs cabas, une femme élégante descendit d'un taxi et pénétra dans l'immeuble. Une grande brune au type oriental. Le front haut, les cheveux aile-de-corbeau rejetés en arrière et retenus par une barrette. Un visage osseux au nez busqué un peu trop long. Pas vraiment belle, mais un charme sulfureux.

Accrochée à l'épaule, elle avait une grande besace de crocodile noir. Tout, chez elle, d'ailleurs, était de noir : le tailleur strict, clouté de cuivre, les bas épais, les escarpins. Sauf les ongles, longs et très rouges.

Une pulsion irraisonnée fit sortir Malko de la voiture et il s'engouffra à la suite de l'inconnue dans l'immeuble.

Il aperçut la brune arrêtée dans l'entrée de l'escalier où se trouvait TWRA.

Elle était justement en train d'ouvrir la boîte aux lettres de

l'organisation humanitaire. Elle se retourna et l'aperçut.

Malko, sans se troubler, appuya sur l'interphone d'un médecin. L'inconnue se dirigeait déjà vers l'ascenseur. Il revint à la voiture. Troublé. Cette brune pouvait être la meurtrière de Dieter Weizman, d'après la description des témoins.

Mais pourquoi Ali Al Mahdi aurait-il fait abattre l'homme avec lequel il était en affaires ?

Une heure s'écoula encore. Puis un second taxi s'arrêta devant le 37 et il en débarqua un homme au teint très mat, africain ou oriental, mince, les cheveux presque ras, enveloppé dans une pelisse. Il s'engouffra dans l'immeuble d'un pas rapide. Vingt minutes plus tard, la porte s'ouvrit sur un couple : la femme en noir et l'homme à la pelisse. Ils avaient dû appeler un taxi par radio car il en arriva un aussitôt.

Malko suivit dans la Senator avec les gorilles. Le taxi les amena jusqu'à l'hôtel *Impérial*. Descendu sur leurs talons, Malko les vit se diriger vers la salle à manger. Il s'installa dans un des fauteuils du hall, derrière un journal. Intrigué. La table où venait de s'installer le couple comportait quatre places. Ils attendaient quelqu'un...

Allait-il voir surgir Vladimir Sevchenko ou Nikolas Tolman ?

Ce fut un homme trapu, aux cheveux gris clairsemés, au nez sémitique, fagoté dans un costume plutôt miteux, qui apparut, en compagnie de ce qui semblait être un « baby-sitter⁽²⁵⁾ ». À sa vue, Ali Al Mahdi se leva, comme poussé par un ressort et les deux hommes s'embrassèrent.

Malko en avait vu assez et il battit en retraite. Une Mercedes avec une plaque diplomatique stationnait dans la contre-allée, juste devant la Senator des « gorilles ». Chris Jones le héla :

— Il y a un singe qui est sorti de là-dedans...

Aux yeux du « gorille », tout ce qui n'était pas WASP⁽²⁶⁾ appartenait à la gent animale.

— Seul ?

— Non, avec un *gros* singe. Façon « baby-sitter ».

— Allez jeter un coup d'œil dans la salle à manger et dites-moi si vous le voyez.

Chris Jones s'engouffra dans le hall et revint quelques instants plus tard.

— Affirmatif, annonça-t-il. Ils sont avec nos deux clients.

Malko était déjà en train de noter le numéro de la Mercedes.

— C'est l'ambassadeur de Bosnie Herzégovine en Autriche, annonça Ronald Chapter. Ce n'est pas la première fois que nous le retrouvons dans un *deal* d'armes. Il est mandaté par le gouvernement bosniaque

pour ce genre de transaction. Les Autrichiens ferment les yeux.

— La boucle est bouclée, conclut Malko. Nous connaissons les vendeurs, les intermédiaires dont l'un est mort et les acheteurs. Reste le point, pourquoi Dieter Weizman a-t-il été tué ?

L'Américain eut un geste signifiant qu'il s'en moquait.

— Ce n'est probablement pas lié à l'affaire. Des types comme ça ont des tas d'ennemis.

— Dont plusieurs femmes brunes de type oriental, ironisa Malko.

Le chef de station de la CIA n'apprécia pas son humour. C'est plutôt sèchement qu'il répliqua ;

— Donc, vous pensez que cette brune est la meurtrière ? Pourquoi ?

— C'est une excellente question, reconnut Malko, à laquelle je suis incapable de répondre pour l'instant. Mais je suis *certain* que c'est elle...

Un ange passa avec une auréole et un manchon et s'enfuit, épouvanté de tant de noirceur.

Malko avait beau se creuser la tête, il ne voyait pas le motif de ce meurtre. Tout en étant sûr qu'il avait une importance capitale...

Soraya Tadjeh possédait depuis longtemps un sixième sens qui lui permettait généralement de flairer le danger. Née dans une grande famille Khadjar⁽²⁷⁾, elle avait vingt ans lors de la révolution Khomeiny, une Mercedes décapotable, assez de parures pour ouvrir une bijouterie et un sens aigu de la survie. Très occidentalisée, détestant tout ce qui ressemblait à un mollah, vivant très librement entre Téhéran et Londres. Sa beauté, alliée à un tempérament de feu, lui faisait écarter les cuisses plus souvent qu'à son tour, et, si le Shah n'était pas mort, elle aurait certainement fait partie de ses favorites...

Tandis que Téhéran était en proie à l'émeute, son fiancé, brillant général de parachutistes, avait été pris par les milices khomeynistes et fusillé. Une partie de sa famille avait choisi l'exil et Soraya Tadjeh s'était retrouvée dans sa grande villa de Shemiran, seule, armée uniquement de son carnet d'adresses. La soubrette analphabète qu'elle maltraitait depuis son adolescence lui avait promis un avenir riant : un séjour à la prison d'Evin, avec tortures et viols à la clef et ensuite la pendaison...

La dénonciation était déjà en route.

Il n'avait pas fallu longtemps à Soraya Tadjeh pour comprendre que l'univers dans lequel elle avait grandi avait à tout jamais disparu.

C'est en feuilletant son carnet d'adresses qu'elle avait trouvé un début de solution. Le nom d'un de ses récents amants. Un jeune homme au regard fiévreux, animé d'une sainte haine contre les

Américains et la dynastie Pahlavi... Ali Babanian. Il n'avait jamais caché sa sympathie pour les mollahs. Elle s'était mise à le rechercher fébrilement, trouvant finalement le numéro de son bureau. Une secrétaire, très étonnée de l'entendre, lui avait dit qu'il était en réunion, lui communiquant l'adresse. Dans le bas de la ville, après le bazar.

En descendant de son taxi, Soraya Tadjeh avait découvert un immeuble jaunâtre entouré de barbelés et gardé par des Pasdarans barbus, dépenaillés et croulant sous les armes.

L'un d'eux tenta de l'empêcher d'entrer, prétextant qu'elle n'avait pas de convocation. Sa méfiance avait fait place à l'incrédulité quand Soraya lui avait dit qu'elle venait voir Ali Babanian volontairement.

Dans un couloir crasseux, une trentaine de personnes attendaient debout, l'air abattu, certains avec des traces de coups, d'autres menottés, tous ayant le regard vide et terrifié...

Soraya Tadjeh était passée fièrement devant eux, guidée par un jeune Pasdaran à l'air farouche, croisant dans l'escalier un mollah en turban noir, Kalachnikov en bandoulière. Elle avait dû ensuite patienter une heure, assise sur un banc... Enfin, Ali Babanian était apparu. Toujours mince, toujours beau, pas rasé, une chemise sans col, un pantalon sans forme, des cernes noirs sous les yeux.

À peine dans son bureau, c'est Soraya qui l'avait embrassé la première. Plus fougueusement que du temps de leur brève aventure car elle trouvait alors qu'il avait mauvaise haleine...

Leur baiser terminé, il lui avait demandé :

— Tu as des ennuis ?

— Non. Pourquoi ?

— Tu sais où tu es ? C'est le QG de la Sécurité. Nous cherchons à identifier tous les ennemis de la révolution islamique.

— Je sais, avait-elle répliqué, tirant un papier de son sac. Voilà une liste de gens qui vous haïssent.

À peu près tous les amis de ses parents. Ali Babanian avait parcouru la liste sans dissimuler son étonnement.

— Pourquoi fais-tu cela ?

— Pour deux raisons, avait-elle dit. D'abord parce que je pense que la révolution islamique est bien pour ce pays. Ensuite, pour toi.

Il avait reçu le choc de son corps parfumé et elle s'était frottée contre lui, jusqu'à ce qu'il la prenne sur le coin du bureau, hâtivement, la longue jupe retroussée sur les hanches, exhibant ses cuisses nues d'un blanc laiteux et un peu grasses. Secrètement, il avait toujours été fou d'elle et c'était un cadeau du ciel. Il mit ce miracle sur le compte de sa très grande piété. Allah le récompensait.

Sa jupe rabattue, Soraya Tadjeh lui avait fait face. Le téléphone ne cessait de sonner et il avait enfin répondu.

— Je suis venue me mettre à ta disposition, avait-elle expliqué. Je

crois que je peux te rendre beaucoup de services.

Ali Babanian en fut vite persuadé. La révolution manquait de gens comme elle, qui n'était pas « marquée » comme islamiste. Cependant, en dépit de son apparente bonne volonté, elle devait passer un certain nombre d'épreuves.

— Tu vas subir un entraînement intensif, avait-il ordonné. Ici, à Téhéran, tu seras tenue à porter le voile. Il ne faudra jamais faire état de nos vraies relations.

Soraya Tadjeh s'était strictement pliée à ses desiderata.

C'était plus de douze ans plus tôt.

Ali Babanian était devenu la cheville ouvrière des services de Renseignements iraniens et Soraya n'avait jamais regretté sa décision. Elle vivait comme avant la révolution, ne manquait de rien, voyageait à l'étranger sans problème. En revanche, elle obéissait au doigt et à l'œil à Ali Babanian. Développant un trait de caractère qu'elle pensait absent chez elle : la cruauté.

On l'avait formée d'abord à l'interrogatoire des prisonnières. À visage découvert, afin de la compromettre définitivement. Puis elle avait dû assister à la pendaison d'une jeune femme membre des Moujahiddins du peuple. Impressionné par son sang-froid, Ali Babanian l'avait alors affectée à la mission qui tenait le plus au cœur de l'ayatollah Khomeiny, l'élimination physique des ennemis de la révolution réfugiés à l'étranger. Elle avait subi un entraînement intensif dans ce sens et lorsqu'on l'avait jugée prête, on lui avait désigné une première cible, un ancien colonel de l'armée du Shah. Sans qu'elle le sache, une deuxième équipe la surveillait, au cas où elle aurait tourné casaque. Mais ses employeurs n'avaient eu qu'à se louer d'elle. Soraya Tadjeh avait été stupéfaite de la facilité avec laquelle elle avait tué sa première victime. Elle l'avait dragué chez Annabel, à Londres, et l'avait laissé la ramener chez lui. Ils avaient fait l'amour. Quand il s'était endormi, elle lui avait tiré deux balles en pleine poitrine, plus une dans l'oreille.

Il y en avait beaucoup d'autres. Une bonne vingtaine. Soraya Tadjeh avait pris un goût pervers à incarner cet ange exterminateur...

Comme les opposants à la révolution islamique se faisaient de plus en plus rares, Ali Babanian lui avait confié des missions moins brutales mais tout aussi indispensables à la République islamique. Comme celle qu'elle accomplissait actuellement...

Tout en écoutant distraitement la conversation des deux hommes, elle luttait contre une inquiétude légère et tenace. L'homme qu'elle avait vu au 37, Prinz Eugen Strasse, près des boîtes aux lettres, dégageait quelque chose évoquant le danger. Ses activités avaient développé chez elle cette faculté de « sentir » les risques, à quelque chose d'impalpable. Elle l'aurait peut-être oublié si elle n'avait pas cru

l'apercevoir à nouveau à *l'Impérial*. Cela faisait une coïncidence de trop...

Un maître d'hôtel apportait une bouteille de cognac sur un plateau d'argent. Du Gaston de Lagrange XO. Pendant qu'il remplissait les verres de l'ambassadeur de Bosnie et d'Ali Al Mahdi, Soraya Tadjeh se leva, s'excusant d'un sourire.

— Je vais téléphoner.

Elle traversa la salle à manger, fila aux toilettes et y demeura quelques instants. Ensuite, elle gagna le bar, le traversa ainsi que le salon de thé et sortit par la porte donnant sur Dumba Strasse. Revenant à pied vers la contre-allée du Kärntner Ring. Il ne lui fallut que quelques secondes pour repérer la Senator grise avec deux hommes à bord. Elle regagna la salle à manger par le même chemin et, retournée à table, elle demanda à l'ambassadeur :

— Avez-vous une protection, à Vienne ?

Il secoua la tête négativement.

— Non, la Stapo prétend qu'ils n'ont pas assez de monde.

Donc, la Senator, ce n'étaient pas des policiers.

Ils terminèrent leur cognac et l'ambassadeur partit le premier. Soraya Tadjeh et Ali Al Mahdi reprirent un taxi. En descendant Kärntner Ring, Soraya Tadjeh se retourna et vit la Senator grise.

— Nous sommes suivis, annonça-t-elle en farsi à son compagnon.

Le Soudanais sursauta.

— Qui ?

— Je n'en sais rien. Je crois qu'ils étaient là ce matin aussi.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Rien, pour le moment. Laisse-moi faire.

— Mais nous avons rendez-vous...

Elle se pencha vers le chauffeur et lui demanda de les arrêter au coin de Walfisch Strasse et de Kärntner Strasse. Juste à l'endroit où celle-ci devenait piétonnière. Ils descendirent, partant à pied dans Kärntner Strasse. Du coin de l'œil, elle vit un des occupants de la Senator descendre et s'engager à son tour dans la rue piétonnière.

Ali Al Mahdi et elle continuèrent sans se presser. Léchant les vitrines. Et puis, à l'entrée de Weihburg Strasse, elle trouva ce qu'elle cherchait. Un taxi vide qui venait de déposer des clients dans la zone piétonnière.

Trente secondes plus tard, ils étaient dedans. Leur suiveur était berné ! Ils se firent conduire à Hammel Strasse, marchèrent un peu et reprirent un second taxi.

C'était l'heure du rendez-vous.

Malko essayait d'oublier sa déception devant un express au *Café Sacher*. Chris et Milton avaient perdu Al Mahdi et la mystérieuse brune. Il faudrait tout reprendre à zéro le lendemain...

Machinalement, il leva la tête en voyant un couple passer dans le petit couloir reliant l'entrée sur Philharmonicstrasse au grand salon de l'hôtel. Et n'en crut pas ses yeux ! Abandonnant son expression atterrée, il se rua dans le couloir, apercevant le couple de dos. Un homme de haute taille en pelisse accompagné d'une femme brune en vison noir... Ali Al Mahdi et sa compagne du matin.

Ils venaient de rejoindre une troisième personne dans le grand salon désert.

Nikolas Tolman.

Ce dernier était en train d'avancer une chaise pour la femme brune lorsqu'elle leva la tête et aperçut Malko. Il en fut tellement bouleversé qu'il s'immobilisa et que la brune faillit s'asseoir par terre.

CHAPITRE XIII

Nikolas Tolman, le poulx battant la chamade, se rassit, en même temps que Soraya Tadjeh. Celle-ci avait aperçu Malko également. Elle demanda au Slovène d'une voix glaciale :

— Vous connaissez cet homme ?

— Il travaille pour la CIA. Du moins, c'est ce qu'il m'a dit.

Soraya Tadjeh s'imposa de ne pas broncher. Ali Al Mahdi devint grisâtre. Ce n'était pas une bonne nouvelle. Comment la CIA était-elle remontée jusqu'à eux ?

— Racontez-moi tout, dit-elle.

Nikolas Tolman en avait les mains moites. Malko Linge l'avait-il lié à Roberto Bari ?

— Il a débarqué chez moi, à Bled, expliqua-t-il, il suivait Sevchenko et se trouvait avec une Autrichienne, une journaliste que je connaissais. Tout aurait pu bien se passer, je l'aurais endormi, mais Sevchenko s'est conduit comme un con. Il a fait agresser la fille par ses Tchétchènes et nous avons eu des problèmes. J'ai essayé ensuite de nous en débarrasser, mais cela a échoué.

Il expliqua le piège tendu sur la route Koper-Ljubljana, puis l'épisode vénitien et la réapparition de Doina Udvar.

Soraya l'écoutait en tournant lentement son café. La présence d'un homme de la CIA à leurs troussees l'inquiétait au plus haut point. Les Américains traitaient avec *benign neglect* les affaires d'armes au profit des musulmans. Ordre supérieur de la Maison-Blanche. Pour qu'ils soient sur cette affaire, il fallait qu'ils aient détecté une présence iranienne. Ce qui les rendait fous furieux.

En plus, la réapparition de Doina Udvar risquait de pousser Nikolas Tolman à se poser certaines questions auxquelles il valait mieux répondre tout de suite.

— Vous savez où habite cet Américain à Vienne ?

— Ce n'est pas un Américain, mais un Autrichien. Il m'a dit son nom : Malko Linge. Je crois qu'il habite un château ou un truc comme ça. Il est souvent au *Sacher*.

— Bien, dit calmement l'Iranienne, je vais m'en occuper. Comme je me suis occupé de Dieter Weizman.

Nikolas Tolman sentit son sang se glacer. Soraya Tadjeh le fixait avec un regard froid de reptile. En la dévisageant, il se dit que toute sa

sensualité s'était réfugiée dans sa lèvre inférieure, épaisse et pulpeuse à souhait, contrastant avec le trait de sa lèvre supérieure.

— C'est vous qui...

— Oui, dit-elle. Weizman était un informateur de la CIA. Je l'ai appris à temps. C'est lui qui a mis les Américains sur cette affaire.

Nikolas Tolman encaissa le choc. Weizman avec qui il avait si souvent travaillé ! Il repensa aux deux millions de dollars disparus.

— Mais l'argent, alors, vous l'avez...

— Non, la Hongroise travaillait aussi pour les Américains. Elle est partie avec.

Nikolas Tolman jura entre ses dents. Ainsi, tout s'éclairait. Voilà pourquoi l'homme blond avait retrouvé Doina Udvar à Venise.

Soraya Tadjeh posa une main chaude aux longs ongles rouges sur la sienne, ce qui envoya une décharge de dix mille volts dans sa colonne vertébrale.

— Nous vous rembourserons vos deux millions de dollars, promit-elle. Si vous ne les aviez pas donnés à Sevchenko, il était capable de tout envoyer promener.

Silencieux, Ali Al Mahdi se contenta d'un hochement de tête approbateur.

Elle fixait Nikolas Tolman avec un sourire éclatant et il se sentit fondre.

— C'est quand même ennuyeux, remarqua-t-il. Il ne va plus nous lâcher.

— Mais non, affirma Soraya de sa voix chaude. Je vais le tuer.

— Vite, passez !

Devant eux, la Mercedes violine de Nikolas Tolman venait de passer au rouge, au croisement de Babenberger Strasse et de Getreidemarkt.

Chris Jones, au volant de la Senator, avait marqué une petite hésitation. Aux États-Unis, on ne grille pas les feux. C'est presque aussi grave que d'assassiner le Président.

Trop tard ! Le flot de voitures venant de Getreidemarkt empêchait toute poursuite. Chris baissa la tête, penaud.

À la sortie du Sacher, ils avaient choisi de suivre le Slovène, ayant déjà un point de chute pour Al Mahdi et sa brune compagne.

— Tant pis, dit Malko, vous allez planquer Prinz Eugen Strasse, en vous relayant. Demain, ils vont sûrement bouger. Retournons au *Sacher*.

La réunion entre Al Mahdi et Nikolas Tolman prouvait que les choses avançaient. Ce n'était pas le moment de lever le pied. De retour

au *Sacher*, on lui remit un message avec sa clef. Crista Shöngau avait téléphoné. Il n'avait plus de ses nouvelles depuis qu'elle n'avait pas répondu au Goulash Muséum, souffrant encore trop de sa jambe. Il l'appela aussitôt. La jeune femme ne cacha pas sa joie.

— Je craignais ne jamais vous revoir ! Je vais beaucoup mieux ! Je me traîne encore avec des béquilles, mais je vais mieux.

— Assez pour que je vous emmène dîner ?

— Comme ça ? s'étonna-t-elle.

— Si cela ne vous dérange pas...

— Je suis ravie ! Je commence à m'ennuyer devant la télé. Passez me prendre vers 9 heures.

Lorsqu'il arriva en face de chez elle, Crista l'attendait sur le trottoir, appuyée sur ses béquilles, enveloppée dans une cape de velours noir. Sa jambe gauche était dans un plâtre, la droite gainée de nylon noir. Il l'aida à s'installer à l'avant de la Rolls. Le regard de la journaliste brillait d'une joie enfantine.

— C'est la première fois que je ressors depuis mon... accident, avoua-t-elle. Et aussi que je monte dans une Rolls. Où m'emmenez-vous ?

— Au *Schwarzenberg*.

— Super ! Je n'y ai jamais été non plus.

Elle s'appuya sur lui pour traverser la cour devant le palais *Schwarzenberg* et descendre les marches menant au bar. On les installa à une table en bordure du parc plongé dans l'obscurité. Le maître d'hôtel apporta immédiatement une bouteille de Taittinger « Comtes de Champagne », rose 1986 et remplit deux coupes.

Ils trinquèrent. Crista semblait flotter sur un petit nuage. Son décolleté carré en velours noir offrait une vue imprenable sur la naissance de deux seins magnifiques, une énorme ceinture étranglait sa taille, retenant une jupe plissée très courte.

Avant même d'avoir commandé, ils avaient terminé le Champagne et Malko demanda une seconde bouteille, du Taittinger « Comtes de Champagne », blanc de blancs 1988, cette fois.

Crista n'arrêtait pas de vider sa coupe. Euphorique.

— Je n'ai jamais bu un aussi bon champagne, soupira-t-elle. Au bureau, on prend les pots avec du *Sekt*⁽²⁸⁾.

Malko lui raconta ses dernières aventures tandis qu'on apportait la bisque de homard.

— Vous croyez vraiment avoir trouvé la meurtrière de Dieter Weizman ? demanda-t-elle. Pourquoi l'a-t-elle tué ?

— Je l'ignore encore, avoua Malko. C'est le...

Il s'interrompit. Le regard de Crista, assise face à la glace les séparant du parc, était posé par-dessus son épaule avec une expression intriguée et inquiète.

Malko se retourna d'un bloc. Le temps que sa vision s'accoutume à la pénombre extérieure, il lui fallut quelques fractions de secondes pour distinguer une silhouette dans l'ombre du parc, debout derrière la cloison vitrée.

Une femme, dont le visage était dissimulé sous une voilette, vêtue d'un manteau sombre.

Malko eut l'impression de recevoir un coup de poing dans l'estomac.

Sans réfléchir, il plongea à terre. Juste au moment où un petit trou apparaissait dans la vitre, à l'endroit exact où sa tête s'était trouvée quelques secondes plus tôt.

Un homme, assis à une table derrière eux, poussa un cri de douleur et porta la main à son cou.

Un jet de sang s'en échappait.

Il y eut quelques secondes de silence dans le restaurant, avant que n'éclatent des cris aigus. La voisine du blessé hurlait comme une folle, inondée du sang de son compagnon qui s'était effondré dans ses bras. Un maître d'hôtel courut vers le téléphone en hurlant *Polizei ! Polizei !* Malko se redressa, arracha son pistolet extra-plat de sa ceinture et fonça vers la porte au fond du restaurant donnant sur le parc.

Il sortit, pistolet au poing. Bien entendu, la femme avait disparu. Ou elle s'était enfuie par le parking ou elle était dans le parc.

Il choisit le parc, empruntant en courant l'allée centrale. Personne en vue, mais il y avait des dizaines d'endroits pour se dissimuler. Si la tueuse était là, elle était coincée, il n'y avait pas d'autre sortie. Il commença à explorer toutes les cachettes possibles.

Il arriva ainsi en plein milieu du parc et s'arrêta, réalisant qu'il constituait une cible magnifique pour quelqu'un embusqué derrière un arbre.

Soraya Tadjeh, tapie derrière une balustrade de pierre, reprenait son souffle. Folle de rage. Après avoir quitté le Sacher avec Ali Mahdi, ils s'étaient séparés. L'Iranienne, pendant deux heures, avait multiplié dans Vienne les ruptures de filature, utilisant taxis, sens uniques, immeubles à plusieurs entrées. Ce n'est qu'une fois certaine de ne pas avoir été suivie, qu'elle avait été chercher une Opel appartenant au TWRA et s'était mise en planque devant le *Sacher*. Décidée à frapper le plus vite possible. Elle avait suivi Malko lorsqu'il avait été chercher Crista, puis jusqu'au *Schwarzenberg*. Ce choix l'avait ravie : elle connaissait les lieux.

Il avait fallu un impondérable pour qu'elle échoue.

Maintenant, elle voyait sa « cible » se rapprocher et sentait sa revanche proche. Avec l'arme dont elle disposait, un Beretta 22 à canon

long et silencieux, elle était sûre de le frapper à vingt mètres... Ses doigts s'étaient refermés autour de la crosse et elle avait appuyé le canon sur la balustrade de pierre pour mieux viser.

Tout à coup, le faisceau d'un projecteur illumina le parc. Une voiture de police venait de se garer devant le restaurant, ses gyrophares allumés et son projecteur orientable commençait à explorer le parc. Soraya Tadjeh laissa échapper une exclamation de dépit : la première chose que feraient les policiers serait de cerner le parc et de le fouiller.

Un risque qu'elle ne pouvait pas prendre.

Doucement, elle se redressa et fila vers le fond, prenant bien soin de rester dans l'ombre des grands arbres.

Jusqu'à une petite porte donnant sur Prinz Eugen Strasse. Peu de gens en connaissaient l'existence. Elle la franchit et s'éloigna vers sa voiture.

Se disant qu'elle n'avait pas intérêt à s'éterniser à Vienne.

— La Kripo a ouvert une information contre X, annonça Ronald Chapter. Ils vont convoquer Ali Al Mahdi, mais celui-ci jouit encore du statut diplomatique. En plus, c'est le président d'un organisme humanitaire international. Soutenu par les pays arabes. Ils avancent sur des œufs.

Malko jura entre ses dents. Il comprenait pourquoi son pays abritait tant de trafiquants d'armes.

— On n'a pas identifié cette femme brune ?

— Non.

— Pas de trace de Nikolas Tolman non plus ?

— Aucune.

— Il ne faut compter que sur nous, conclut Malko. Milton et Chris sont en planque devant le 37, Prinz Eugen Strasse...

— Et Hildegard Feldbach ?

— Elle est à l'hôpital, d'après mon contact Stapo. Nous avons mis le doigt sur une affaire énorme où tout le monde gagne de l'argent. Avec d'importantes implications politiques...

Son téléphone sonna et il répondit.

— C'est Chris Jones, annonça-t-il. Al Mahdi et la brune viennent de partir en taxi avec des bagages.

— Ils filent, dit Malko. Je vais à Schwechat !

De la Rolls, il pouvait rester en contact avec le portable de Chris Jones.

Le petit hall de l'aéroport de Schwechat était quasiment vide. Malko était étonné. Le tableau d'affichage des départs n'indiquait aucun vol en partance avant trois heures ! Le Soudanais et la brune en noir prenaient un petit déjeuner au bar du premier. Très calmes. Ils ne s'étaient présentés à aucun comptoir de départ. Chris et Milton traînaient dans le hall.

Le vol Air France de Paris venait de se poser juste à l'heure et ses passagers débarquaient en rangs serrés. Depuis les nouveaux arrangements de l'Espace Europe, ils étaient de plus en plus nombreux à préférer la compagnie française.

— Il y a un vol pour Chypre, remarqua Malko. Dans trois heures et demie.

— Regardez ! lança Chris Jones.

La femme brune venait de se lever. Elle se dirigea vers une cabine publique équipée pour les cartes de crédit et composa un numéro. Sa conversation dura quatre ou cinq minutes, puis elle retourna s'asseoir près de son compagnon.

Elle avait sûrement repéré Malko, mais semblait ne pas s'en préoccuper. Ce qui indiquait un sacré sang-froid...

Vingt minutes plus tard, Ali Al Mahdi consulta sa montre et se leva, gagnant avec la brune le hall des départs. Encore quelques minutes et un employé de l'aéroport s'approcha d'eux. Après une courte conversation, il les conduisit à l'immigration et ils disparurent aux yeux de Malko ! Aucun vol n'était pourtant annoncé.

— Où vont-ils, bon sang ? s'étonna Malko.

Tout à coup, il aperçut sur le tarmac un gros hélicoptère blanc portant une immatriculation qui n'était ni autrichienne, ni allemande, ni hongroise. Aucun nom de compagnie. L'appareil n'était pas là une demi-heure plus tôt. Il aperçut à travers les glaces Ali Al Mahdi et la femme brune qui se dirigeaient vers l'appareil. Ils y montèrent et le rotor commença à tourner...

Cinq minutes plus tard, il décollait et s'éloignait vers l'est...

— Ils vont sûrement en Ukraine ! ragea Malko, impuissant.

Il avait relevé l'immatriculation de l'hélicoptère et se rua vers le téléphone pour appeler Ronald Chapter. L'hélico n'était plus qu'un petit point noir. La meurtrière probable de Dieter Weizman lui avait échappé et il n'était pas près de la revoir.

— C'est un appareil charté, annonça Ronald Chapter. Par une compagnie privée : ADC Helicopter Service, créé à Monrovia, au Liberia, en 1992. Nous essayons de savoir à qui elle appartient.

— Où allait-il ?

— Son plan de vol indiquait Budapest. La Stapo vérifie.

Ronald Chapter se mit à fumer à la chaîne des *Lucky Strike*. Furieux lui aussi. Une fois de plus, ils se retrouvaient au point mort. Pendant quarante minutes, on n'entendit dans le bureau du chef de station de la CIA que le claquement répétitif du capot de son Zippo sur lequel il passait ses nerfs. Le téléphone sonna enfin. Ronald Chapter sauta dessus et raccrocha très vite. Dépit.

— Ils ne sont pas à Budapest... Ou ils sont tombés en route, ou...

— Ils sont ailleurs, enchaîna Malko.

— Par contre, reprit l'Américain, j'ai obtenu de la *Grenze Polizei* l'identité de la brune : elle s'appelle Soraya Tadjeh, née à Tabriz le 1^{er} octobre 1958, de nationalité iranienne, disposant d'un passeport du Service iranien. Inconnue des services de police.

— Vous aviez raison pour l'Iran, reconnu Malko. J'ai envie d'aller rendre visite à l'ambassadeur de Bosnie. On ne sait jamais.

Ronald Chapter soupira.

— Cela ne débouchera sur rien. Mais je peux vous prendre un rendez-vous tout de suite...

L'ambassadeur de Bosnie-Herzégovine s'avança vers Malko, affable et souriant, et l'invita à prendre place dans un fauteuil en faux Louis XV doré.

— L'ambassadeur des États-Unis m'a demandé de vous recevoir, précisa-t-il. Je sais qui vous représentez et je suis heureux de le faire. Que puis-je pour vous ?

Malko le dévisageait avec attention. C'était bien l'homme qui déjeunait à *l'Impérial* avec Ali Al Mahdi et Soraya Tadjeh.

— C'est une affaire délicate, dit-il. Un homme travaillant avec nous a été assassiné il y a quelque temps à Vienne. Un certain Dieter Weizman.

— En effet, j'en ai entendu parler, confirma l'ambassadeur. Il s'agit probablement d'un crime des *Tchekniks*. Dieter Weizman avait monté plusieurs opérations humanitaires au profit des enfants de Sarajevo. Pourquoi me parlez-vous de ce meurtre ?

— Nous avons des raisons de croire qu'il a été commis par quelqu'un que vous connaissez.

L'ambassadeur se figea, le regard glacé, plein d'une authentique stupéfaction.

— Que je connais ? Mais qui ?

— La femme qui déjeunait avec vous à *l'Impérial* en compagnie de M. Al Mahdi. Mme Soraya Tadjeh.

Le Bosniaque, après quelques instants de silence stupéfait, éclata

d'un rire bruyant, même pas forcé.

— Mme Soraya Tadjeh ! Mais c'est une de nos plus fidèles supporters ! Elle travaille au ministère de l'information iranien et se dépense sans compter pour nous obtenir une aide financière.

— Et M. Al Mahdi ?

L'ambassadeur ne se démonta pas.

— C'est le président d'une organisation humanitaire qui vient en aide aux Bosniaques, la *Third World Relief Association*. Qui réunit des fonds dans plusieurs pays pour la Bosnie et mène plusieurs programmes humanitaires. Lui aussi se dépense sans compter.

— Il ne s'occupe pas d'armes ?

Le visage de l'ambassadeur se ferma.

— Nous sommes sous embargo, monsieur Linge. Un embargo injuste, mais nous le respectons. M. Al Mahdi et Mme Tadjeh s'occupent *exclusivement* de questions humanitaires. Quant à penser qu'ils puissent vouloir du mal à un de nos amis, c'est impensable.

Malko observait le diplomate bosniaque. Sans illusion en ce qui concernait les armes. Il n'allait pas avouer. Mais sur le rôle de Soraya Tadjeh, il était incontestablement sincère. Ce qui épaississait encore le mystère.

L'ambassadeur se leva, signifiant la fin de l'entretien.

Ronald Chapter fit disparaître discrètement la bouteille de whisky Defender qui l'aidait à affronter les discussions orageuses avec l'ambassadeur lorsque Malko pénétra dans son bureau. L'Américain esquissa un sourire.

— Je suppose que ce cher ambassadeur bosniaque ne vous a rien dit.

— Pas grand-chose, avoua Malko.

— Eh bien, moi, j'ai du nouveau, annonça le chef de station de la CIA. On a retrouvé l'hélicoptère. J'avais fait interroger tous les aéroports de la région et il avait été repéré par les radars hongrois. Il a atterri à Maribor, en Slovénie où il a déposé ses passagers.

— Que sont-ils devenus ?

— On n'en sait rien. Mais il y a mieux. Nous avons identifié le propriétaire de la compagnie qui l'a charté : Nikola Tolman. Ce dernier a également disparu.

Un ange passa, des missiles sous les ailes.

— Que fait-on ? demanda Malko.

L'Américain leva un regard découragé, puis alluma la dernière cigarette de son paquet de *Lucky*.

— Ce départ était préparé, dit Malko. S'ils se sont donné tellement

de mal pour brouiller les pistes, cela a une signification.

— Bien sûr, reconnu Ronald Chapter, mais à moins d'avoir une boule de cristal, je ne vois pas ce que vous pouvez faire.

— J'ai une idée, avançâ Malko. Avant de monter dans cet hélico, Soraya Tadjeh a donné un coup de téléphone d'une cabine publique de l'aéroport. En relevant le listing des appels donnés de cette cabine, dans ce créneau horaire, on apprendra peut-être quelque chose. Cela ne doit pas être impossible.

L'Américain lui adressa un regard ébahi.

— Vous y croyez vraiment ?

— Oui.

— Je vais demander à la Stapo, ils ne peuvent pas me refuser. Mais on n'aura que les numéros, pas les conversations.

— Vérifions quand même, insista Malko.

— Cela ne va pas se faire en deux heures...

— Tant pis, fit Malko, je ne vais pas encore regagner Liezen.

Ce n'était pas vraiment une catastrophe. Il avait pris rendez-vous avec Crista Schöngau pour dîner. Cette fois, au *Sacher*, croisant les doigts pour qu'aucun événement fâcheux ne perturbe leur rencontre.

Crista Schöngau haletait comme une noyée, allongée sur le sofa orange de la suite de Malko, sa jambe plâtrée bien calée. Accrochée des deux mains au dossier, elle se cambrait de son mieux pour accueillir au plus profond de son ventre Malko qui nageait dans une mer de miel. Lorsqu'elle sentit qu'il ne pouvait plus se retenir, elle le supplia de la prendre encore plus fort et jouit en même temps que lui.

Depuis quarante-huit heures, Malko rattrapait le temps perdu. Ils ne sortaient pas de sa suite et Crista, en bonne sportive, s'appliquait à extraire de lui jusqu'à ses plus infimes parcelles de plaisir.

Apaisé, il prit le téléphone : il fallait quand même penser au monde extérieur. La CIA ne le payait pas *seulement* pour rendre heureuse Crista Schöngau.

— Je vais finir par croire que vous avez du génie, lança la voix de Ronald Chapter.

— Pourquoi ? demanda Malko, encore sur son petit nuage.

— Je viens d'avoir le listing. Ce n'est pas inintéressant, mais je ne veux pas en parler au téléphone. Venez.

La récréation était terminée. Pas tout à fait pourtant. Pendant qu'il parlait, Crista avait sautillé jusqu'à lui. Espiègle, elle le prit dans sa bouche, bien décidée à jouer les prolongations. Devant autant de persévérance, Malko ne put que s'exécuter afin de ne pas passer pour un goujat... Il prit Crista à genoux contre le lit, maltraitant ses fesses

fermes. En dépit de ses onomatopées et de ses gémissements, il avait l'esprit ailleurs. Qu'avait trouvé la Stapo ?

Ronald Chapter tendit à Malko un listing long de près d'un mètre : tous les numéros appelés de la cabine de l'aéroport dans le créneau horaire recherché. Un seul avait été surligné en vert : 00.90.212 1557605. Malko réfléchit rapidement.

— « 90 », c'est la Turquie, non ?

— *Right*, confirma Ronald Chapter et « 212 », c'est Istanbul.

Istanbul. Ce nom ne laissait jamais Malko indifférent. C'était là qu'il avait accompli sa première mission des années plus tôt. Une ville qu'il avait toujours aimée, à cause de ses contrastes, de son parfum d'Orient, un carrefour et une fourmilière. Une de ses plus récentes missions s'était terminée sur le grand pont au-dessus du Bosphore réunissant l'Europe et l'Asie.

— C'est clair, dit-il, en se mettant devant une carte épinglée au mur.

— Sébastopol est là, montra-t-il. La Yougoslavie ici. Entre les deux, seul point de passage obligé, il y a Istanbul et le Bosphore. Si des armes sont livrées à l'Ukraine, elles ne peuvent que transiter par Istanbul.

— C'est vrai, reconnut l'Américain. Mais à part un numéro de téléphone, vous n'avez rien.

— Si Soraya Tadjeh a appelé Istanbul, c'est qu'elle y allait ! martela Malko. Grâce à ce numéro, il y a une chance de remonter jusqu'à elle.

— C'est quand même léger, maintint l'Américain.

Malko eut soudain une illumination.

— Donnez-moi une heure, dit-il. On décidera ensuite.

Les bureaux de la compagnie *Adria* se trouvaient sur le *Ring*, pas très loin du *Bristol*. Malko s'adressa à une jeune employée Slovène.

— Je voudrais savoir s'il existe des vols entre la Slovénie et la Turquie.

L'employée tapota les touches de son ordinateur.

— Il y a deux vols hebdomadaires à partir de Ljubljana le jeudi et le dimanche pour Istanbul. Vols 1654 et 1656, décollage à 18 heures, arrivée à Istanbul, 21 h 10.

— Deux par semaine ? fit Malko surpris.

L'employée sourit.

— Oui. Nous faisons beaucoup d'affaires avec la Turquie. Vous voulez une place ?

— Non, merci, dit Malko.

Il aurait dansé en sortant de l'agence *Adria* ! Voilà pourquoi Al Mahdi et Soraya Tadjeh avaient pris un hélicoptère à Vienne : pour ne pas rater l'avion d'Istanbul.

Dix minutes plus tard, il était de retour à l'ambassade américaine.

— Pouvez-vous vous procurer la liste des passagers du vol Ljubljana-Istanbul de jeudi dernier ? demanda-t-il à Ronald Chapter après l'avoir mis au courant de sa découverte.

— Je faxe à Ljubljana, fit, cette fois sans hésiter, le chef de station de la CIA.

— Bingo !

Le listing du vol *Adria* 1654 venait d'arriver. Trois noms étaient cochés en rouge : Ali Al Mahdi, Soraya Tadjeh, Nikolas Tolman. Tous en « Club ».

— C'est à Istanbul que cette affaire d'armes va se dénouer, conclut Malko. Il faut y aller si vous voulez qu'on empêche cette affaire.

— *No problem !* lança Ronald Chapter. Mais ça va coûter encore beaucoup d'argent. Il faut que je demande une rallonge à Langley.

Malko pointa le doigt vers le coffre encastré.

— Inutile, il y a là-dedans de quoi me faire dix fois le tour du monde en Concorde.

L'Américain se rembrunit.

— Vous n'y pensez pas ! Ce n'est pas régulier.

— J'y pense beaucoup au contraire, répliqua Malko. Vous n'allez pas le brûler ? Et cet argent-là, on n'a pas livré des armes à un pays ennemi pour l'obtenir.

— OK, se résigna l'Américain. Prenez ce qu'il vous faut. Je ne sais pas ce qu'on racontera ensuite. Je vais vous brancher sur nos gens à Istanbul. C'est dommage que Chris Jones et Milton Brabeck soient repartis.

— Je vais prendre Elko, dit Malko, il sera ravi.

— Regardez où vous mettez les pieds, conseilla l'Américain. On a deux ou trois bons types en Turquie, ils vont vous aider.

— Pouvez-vous recontacter Boris Nicolaïev ? Il a dû avoir des informations. Ce serait précieux, maintenant.

— Je vais essayer, promit l'Américain. Mais là-bas, n'attendez pas d'aide des Turcs, ils ne veulent pas prendre parti contre les Bosniaques.

Ronald Chapter était déjà en train d'ouvrir son coffre. Il en sortit l'attaché-case plein de dollars, compta dix liasses de dix mille dollars et les posa sur le bureau.

— Ça vous suffira ? demanda-t-il avec une pointe d'ironie.

C'était bien la première fois que Malko se faisait financer par ses

adversaires.

Il avait hâte d'être à Istanbul.

CHAPITRE XIV

Un énorme pétrolier, long de près de cent cinquante mètres, remontait majestueusement le Bosphore, un microscopique bateau-pilote accroché à son flanc, comme un petit poisson au flanc d'une baleine. Défilant à quelques mètres de la fenêtre de sa suite. Malko avait l'impression qu'il aurait presque pu toucher la coque noire en allongeant le bras ! L'hôtel *Ciragan*, aménagé dans un ancien palais ottoman, s'allongeait au bord du bras de mer, en face du parc *Yildiz*, quelques centaines de mètres avant le *Bogazisi Korrüsü*, le grand pont enjambant le Bosphore. Reliant l'Europe à l'Asie.

Un coup frappé à la porte l'arracha à sa contemplation. Il alla ouvrir, découvrant deux hommes. L'un massif, grosse moustache, nez busqué important, casquette, des petits yeux rieurs, un blouson de cuir tendu par une honnête bedaine, tout à fait l'allure d'un Turc. L'autre, grand, mince, élégant, des yeux bleus, les cheveux gris très courts, un costume croisé bien coupé, l'air d'un militaire en civil.

Le Turc lui tendit la main.

— Malko ? Je suis John Burke.

Le représentant de la CIA à Istanbul. Malko lui avait parlé au téléphone en arrivant de Vienne, mais il ne l'imaginait pas ainsi... John Burke se tourna vers l'homme qui l'accompagnait et le présenta avec un sourire chaleureux.

— Mon ami Zeynel Sokik. Il travaille au MIT⁽²⁹⁾ et c'est un bon type...

Dès son arrivée en début d'après-midi, Malko avait demandé à la CIA de lui trouver le nom et l'adresse correspondant au numéro de téléphone relevé dans la cabine de l'aéroport de Schwechat appelé par Soraya Tadjeh. John Burke lui avait alors proposé de se retrouver pour dîner. Ce qui lui avait juste laissé le temps de s'installer dans ce palace au luxe sophistiqué. Elko Krisantem, fou de joie de se retrouver dans sa ville natale, s'était déjà éclipsé pour retrouver ceux de ses copains encore en vie et revoir son vieux taxi, qui roulait encore cinq ans plus tôt...⁽³⁰⁾

Il pleuvait sur Istanbul, le ciel était gris et un vent glacial soufflait de l'Anatolie. Depuis le dernier passage de Malko, la ville avait encore grandi, comptant onze millions d'habitants.

Certes, cela sentait toujours autant l'Orient dans les vieilles ruelles

étroites de Stamboul, au sud du bras de mer surnommé « La Corne d'Or ». Là battait encore le cœur de la Turquie traditionnelle, où se mêlaient maisons de bois de guingois, mosquées ottomanes grisâtres, petits commerces, hôtels louches pour voyageurs sans bagages, innombrables boutiques essaimées autour du *Kapali Carçi*, le Grand Bazar couvert, La Mecque de l'argenterie, des bijoux, des tapis, offerts par des négociants polyglottes. Des bijoux de ce quartier de *Beyazit* – Sainte-Sophie, la Mosquée bleue, Topkapi – descendaient vers le port d'innombrables rues, toutes semblables avec leurs enchevêtrements de fils électriques pendant de toutes les façades, les trottoirs défoncés, les nids de poule, les portefaix croulant sous des charges deux fois grosses comme eux.

Tout cela se perdait dans le port de *Kumpaki*, juste avant le pont *Galata*, d'où d'énormes vapeurs se succédaient, à destination des autres parties de la ville.

Maintenant des hordes de clapiers grisâtres couvraient les collines jadis nues, sur les deux rives du Bosphore. Les autoroutes, jadis en pleine campagne, étaient devenues des voies urbaines et la circulation était de plus en plus effroyable.

Ici, au *Ciragan*, on avait du mal à imaginer cette fourmilière bigarrée, odorante, où se mêlaient les minijupes et les voiles noirs des exilées iraniennes.

John Burke tira de sa poche quelque chose ressemblant à un minipot de confiture et le tendit à Malko, avec un sourire égrillard.

— Tenez, voici un cadeau de bienvenue. Je connais votre réputation. *Padishah Macunu*. Le baume du Sultan. Une cuillère à café le soir et vous pouvez tenir tête toute une nuit aux créatures les plus lubriques...

Décidément, il était plus turc que les Turcs ! Malko, poliment, rangea le pot. Il aurait préféré l'information qu'il était venu chercher à Istanbul.

— Allons-y, proposa John Burke. J'ai faim.

Sa voiture, une vieille Tempura rouge vif, puait le tabac et était dans un tel état qu'on se demandait si elle était très, très vieille ou, simplement, jamais entretenue.

L'Américain se lança à l'assaut de la colline de *Nisantasi*, un des quartiers chic pour les sorties nocturnes.

— Nous allons au *Somdan Park*, annonça-t-il, le restaurant préféré de Zeynel.

Ce dernier sourit silencieusement : il n'avait pas encore ouvert la bouche.

On se serait cru à Vienne ! Le *Somdan Park* respirait le luxe de bon

aloi avec son éclairage tamisé, sa porcelaine délicate et surtout la qualité des clients. Hommes d'affaires, politiciens, journalistes, accompagnés de jolies femmes. Dédaignant le *Raki*, Zeynel Sokik en était à son second Defender Success. Tandis qu'ils attaquaient leurs beignets de poissons, il se pencha vers Malko et parla enfin.

— J'ai identifié l'abonné correspondant à ce numéro de téléphone, annonça-t-il.

Malko s'arrêta de manger.

— Bravo. Qui est-ce ?

Le Turc sortit un bristol de sa poche et le tendit à Malko qui lut « Nami Okdu. Atakoy 9. Kisim B 20. Blok 1248 ».

Devant l'incompréhension manifeste de Malko, le représentant du MIT sourit.

— C'est une adresse un peu compliquée, dans un quartier nouveau, *Atakoy*. Près de l'aéroport. *Kisim* correspondait à un lotissement. Ce sont des immeubles très laids, tous semblables, édifiés pour lutter contre la surpopulation. Pour un étranger, c'est très difficile de se repérer. Il faudra que quelqu'un vous emmène.

— Je suis avec un Turc, précisa aussitôt Malko.

— Dans ce cas, pas de problème.

— Que savez-vous de plus sur ce Nami Okdu ?

— Rien ! avoua Zeynel Sokik. J'ai fait demander le nom de l'abonné, ce qui est une démarche banale, ensuite j'ai regardé dans les fichiers informatiques : il n'y a rien sur ce Nami Okdu. C'est un Turc sans histoire, installé là depuis deux ans, d'après l'abonnement au téléphone. Pour en savoir plus, il faudrait que je fasse une enquête. Je voulais vous en parler avant...

— Il y a une implantation iranienne à Istanbul ?

L'agent du MIT sourit.

— Près d'un million d'iraniens vivent ici, mais ils sont dispersés dans la ville. Il n'y a pas de quartier spécifiquement iranien. Leur consulat, dans *Ankara Caddesi*, au cœur du quartier de *Beyazit*, est très actif et nous les surveillons. Mais Nami Okdu n'est pas sur les listes des gens que nous soupçonnons d'appartenir aux services iraniens. Ici, ceux-ci font surtout de la propagande islamiste intense. Toutes les femmes en voile noir, les *corbeaux*, que vous croisez dans les rues, ce sont des Iraniennes et elles donnent une mauvaise image de la Turquie.

Malko empocha l'adresse. Ce n'était pas très encourageant, mais il avait au moins un fil à tirer. Ce n'était pas une coïncidence si Soraya Tadjeh avait appelé ce numéro juste avant de s'envoler pour la Turquie. A son tour, il écrivit sur un bristol les noms d'Ali Al Mahdi, de Soraya Tadjeh et de Nikolas Tolman et le donna à Zeynel Sokik.

— Pouvez-vous localiser ces gens arrivés de Ljubljana par le vol

Adria d'il y a trois jours ?

— Difficile, avoua Zeynel Sokik. Nous ne demandons pas aux gens qui ne sont pas particulièrement surveillés de donner leur adresse. Je peux essayer par les fiches d'hôtel. Mais cela prendra quelque temps...

On apporta les langoustes grillées et la conversation dévia sur des sujets plus légers. L'homme du MIT avait fait tout ce qu'il pouvait. John Burke donna soudain un coup de coude à Malko.

— Regardez le groupe qui arrive !

Malko leva la tête et aperçut trois hommes, visiblement turcs, escortant deux somptueuses blondes aux immenses yeux et à l'allure hautaine. Même coiffure avec une raie au milieu, les cheveux sur les épaules. Maquillage identique dessinant la grande bouche rouge.

Des jumelles.

Elles étaient sanglées dans des tailleurs d'allure presque militaire – un noir, un rouge. Leurs pommettes hautes, leurs yeux étirés, quelque chose d'indéfinissable fit penser à Malko qu'elles étaient russes.

Pas vraiment les porteuses de plaques d'égouts...

— Ce sont les plus belles putes d'Istanbul et les plus chères, commenta John Burke. Swetlana et Mariana. Elles opéraient à *l'Hôtel d'Angleterre* d'Odessa. Un client turc de la mafia de Crimée les a ramenées à Istanbul, il y a un an. Depuis, elles sont la coqueluche de la ville. Ceux qui les accompagnent ce soir sont des politiciens et un ancien ministre. Elles prennent cinq mille dollars la soirée et ne se séparent jamais...

— Comment recrutent-elles leurs clients ? demanda Malko.

— Elles écument les casinos et tout le monde les connaît, expliqua l'Américain. Quand je veux récompenser un ami, c'est un beau cadeau. Hein, Zeynel ?

Zeynel Sokik baissa modestement les yeux.

Probablement pour fêter l'arrivée de ces somptueuses et sulfureuses créatures, John Burke commanda une bouteille de Taittinger « Comtes de Champagne », rosé 1986. Lorsque le bouchon sauta, Swetlana et Mariana levèrent les yeux en direction de leur table. Celle au tailleur noir prit une *Lucky Strike*, la marque préférée des Russes, dans un paquet posé sur la table, la mit dans un fume-cigarette et l'alluma d'un geste très romantique avec un superbe Zippo dont le décor en émail vert était assorti à ses yeux. Son seul bijou.

Son regard auscultant les yeux dorés de Malko. Cherchant qui dévorer.

— Si vous avez envie d'essayer votre pommade miracle, c'est facile, proposa John Burke.

Malko déclina et le repas continua. Sans autre fait notable. Au café, Zeynel Sokik proposa :

— Allons prendre un verre chez moi. On n'est pas très loin.

Ils mirent quand même quarante minutes ! D'abord pour remonter le long du Bosphore au milieu de la nuée habituelle de taxis jaunes, ensuite pour grimper presque jusqu'à l'autoroute menant au pont *Fateh Sultan Mehmet*.

Zeynel Sokik habitait une maison moderne, dans une voie tranquille du quartier d'*Etiler*. Au milieu d'un jardin où rôdaient trois *Coban*, des chiens énormes à poils blancs, d'une férocité sans borne, sauf à l'égard de leur maître. Le Turc, pour bien montrer qu'il n'était plus un paysan anatolien, leur apporta une bouteille de cognac français, du Gaston de Lagrange VSOP et confectionna des long drinks avec du soda. Il leva ensuite son verre pour un toast à Malko.

— *Serefinize !*⁽³¹⁾

Ensuite, il entraîna Malko dans son bureau et ouvrit une armoire blindée. Celle-ci contenait un véritable arsenal d'armes de poing ainsi que plusieurs fusils d'assaut M.16.

— Prenez quelque chose pour vous, proposa Zeynel Sokik. Les gens que vous poursuivez sont dangereux. Je ne voudrais pas qu'il vous arrive quelque chose à Istanbul.

Comme toujours, dès qu'il prenait l'avion, Malko avait dû laisser derrière lui son pistolet extra-plat. D'un coup d'œil, il choisit un *Sig* à quatorze coups, très léger et qu'il avait bien en main. Plus deux boîtes de cartouches. Le Turc voulait lui en donner deux de plus, mais il les refusa. Ce n'était quand même pas la bataille de Grozny.

Quand ils revinrent dans le living, John Burke commenta ironiquement :

— Istanbul est une ville extrêmement sûre. Mais peut-être pas pour vous.

Zeynel Sokik griffonna quelques mots sur une carte de visite et ajouta à sa signature un cachet violet.

— Si vous avez un problème avec un policier, montrez-lui ceci, conseilla-t-il.

Malko s'aperçut qu'il avait le titre de *docteur*. Inattendu. John Burke était hilare.

— En Turquie, il faut toujours avoir un papier... Et, ici, les flics sont nerveux.

La ville était quadrillée d'innombrables policiers en uniforme bleu et casquette blanche. Des portails magnétiques défendaient tous les grands hôtels et une demi-douzaine de gardes en civil stationnaient dans le hall du *Ciragan*. Le PKK et le DEVSOL⁽³²⁾ n'avaient jamais arrêté leurs meurtres, cherchant à déstabiliser le régime.

Après une seconde tournée de Gaston de Lagrange XO, ils prirent congé de Zeynel Sokik.

John Burke, en descendant les lacets menant à la rive du Bosphore, remarqua :

— C'est un bon type, Zeynel. Il connaît beaucoup de gens et c'est un homme de terrain... Il dirigeait un commando secret antigauchiste dans les années 80 qui a envoyé pas mal de types au tapis. Le PKK a mis sa tête à prix.

Arrivés à *Bebek*, au bord du Bosphore, au lieu d'aller vers le sud, il prit vers le nord.

— On va boire un verre au casino de *Tarabya*, annonça-t-il. C'est à dix minutes d'ici.

Le casino qui faisait partie de l'hôtel *Tarabya*, en bordure de la route longeant le Bosphore, ne comptait qu'une seule grande salle, enfumée et plutôt minable. Des machines à sous, quelques tables de *Black Jack* et de roulette. À l'une d'entre elles, Malko repéra immédiatement les jumelles d'Odessa. Le tailleur noir, assis, jouait. Le rouge, debout, regardait.

— Elles bouffent tous leurs gains comme ça, dit John Burke.

Ils s'installèrent au bar, Malko prit une vodka, John Burke un *Defender on the rocks*.

À peine y étaient-ils depuis quelques minutes que la jumelle en tailleur rouge quitta la table de roulette et les rejoignit.

— Hello ! dit-elle à John Burke. Vous m'offrez un verre ?

— Volontiers, fit l'Américain. C'est Swetlana ou Mariana ?

— Mariana.

De près, Malko se dit qu'elle était encore plus belle avec ses immenses yeux à l'expression pleine de nostalgie, sa peau très blanche tranchant sur le rouge profond de la bouche. Sa veste, boutonnée jusqu'au cou, était bombée par une poitrine sûrement opulente. Elle commanda un Cointreau Caïpirinha et, dès qu'elle eut mélangé soigneusement le Cointreau au citron vert, elle le but d'un trait. Son regard investiga Malko.

— Je ne vous ai jamais vu, dit-elle.

Son anglais était chaotique, mais compréhensible.

— Je n'habite pas Istanbul, fit Malko.

Sa jumelle qui se joignit à eux commanda la même boisson. Ses traits étaient tirés et elle fumait nerveusement. Elles échangèrent quelques mots en ukrainien, puis Mariana demanda à Malko avec un sourire éblouissant.

— Nous allons au casino du *Swiss Hotel*. Vous venez ?

Ils déclinèrent poliment et elles filèrent sans un mot.

— Vous les connaissez bien ? demanda Malko.

— Je n'ai jamais eu les moyens de me les offrir, mais j'en ai parfois fait cadeau, pour services rendus...

Domage qu'elles ne puissent pas l'aider à retrouver Ali Al Mahdi, se dit Malko.

Il n'était guère plus de 6 heures du matin et déjà, le long de Kennedy Caddesi, la route longeant la mer de Marmara jusqu'à l'aéroport, les voitures avançaient au pas. À quelques centaines de mètres du rivage se trouvaient des dizaines de vieux cargos, de pétroliers, de barques rouillées, à l'ancre. Un vrai cimetière de navires. La mer de Marmara étant considérée comme une voie d'eau internationale, il n'existait pas d'eaux territoriales turques dans cette zone. Les eaux internationales allaient jusqu'au rivage. Les navires à l'ancre ne subissaient donc aucun contrôle des autorités turques, ne payaient pas de taxes portuaires et restaient là aussi longtemps qu'ils le voulaient...

Certains attendaient un affrètement, d'autres, abandonnés par leurs armateurs, pourrissaient sur place. De temps en temps, l'un d'eux, rongé par la rouille, s'enfonçait sans bruit dans l'eau et son équipage s'évanouissait par une des frontières gruyères de la Turquie. Entre la Bulgarie, la Grèce, l'Iran, l'Irak, la Syrie ou la Russie, on n'avait que l'embarras du choix...

Penché sur une carte, à côté de Malko qui conduisait la Ford de location, Elko Krisantem jouait les guides.

— Prenez à droite, dit-il. *Strasbourg Caddesi*.

Quittant le bord de mer, ils s'enfoncèrent en direction d'une véritable forêt de HLM d'une quinzaine d'étages, gais comme des furoncles qui s'étendaient sur plusieurs kilomètres carrés, de part et d'autre d'une voie de chemin de fer. Pas une boutique, pas un espace vert... Des alignements de clapiers en béton brut, à l'infini : le quartier de *Atakoi*. Chaque immeuble était identifié par une lettre et un chiffre peints en noir sur sa façade.

Un véritable univers concentrationnaire. Plus à l'ouest, commençait l'aéroport de *Yesilkoy*. Une mosquée moderne à deux minarets apparut au détour d'un bloc.

— Arrêtez-vous là, demanda Elko.

Il courut jusqu'à la mosquée en réparation et s'adressa à un marchand de fleurs ambulante accroupi devant un minibus.

— C'est là-bas. À gauche, deux fois, puis à droite, annonça-t-il en revenant.

Ils s'enfoncèrent encore plus dans la forêt de tours de béton... Enfin, Malko aperçut un immeuble de quinze étages portant une inscription en lettres noires : B.20. Il était semblable à tous les autres, avec un petit parking devant et un kiosque fermé. Ils s'arrêtèrent un peu plus loin, près d'un marchand de légumes installé à une intersection. La pluie commençait à tomber. L'Airbus d'Air France à destination de Paris décolla dans un grondement sourd et passa au-dessus de leur

tête.

— Elko, allez voir, demanda Malko.

Le Turc se glissa hors de la voiture. Blouson de cuir et jean, il se fondait parfaitement dans le paysage.

Il revint quelques minutes plus tard.

— Nami Okdu habite au rez-de-chaussée au fond à droite, annonçait-il. Il y avait de la musique. Qu'est-ce qu'on fait ?

Il grillait d'y aller au lance-flammes, mais Malko refroidit ses ardeurs.

— On attend, fit-il.

Ils s'installèrent dans le parking, de l'autre côté de la rue, surveillant l'entrée de l'immeuble B.20.

Il était presque 8 heures et tous les clapiers semblaient s'être vidés. Des flots de gens en étaient sortis pour aller travailler.

Malko se demanda s'il allait voir surgir Soraya Tadjeh. Qui était ce mystérieux Nami Okdu ? Ce pouvait n'être qu'un relais téléphonique et, dans ce cas, ils attendaient pour rien.

Malko sentit le découragement l'envahir. Ils ne savaient même pas à quoi ressemblait Nami Okdu.

Une femme sortit de l'immeuble, traînant une voiture d'enfant. Suivie de deux hommes. L'un, assez jeune, avait un collier de barbe noire, des cheveux en broussaille, un gros nez, une chemise sans cravate. L'autre était beaucoup plus grand, plutôt élégant. Malko sentit son poulx grimper vertigineusement.

C'était Ali Al Mahdi, le Soudanais de Vienne.

CHAPITRE XV

Les deux hommes gagnèrent le parking du B.20. Le barbu se mit au volant d'une vieille Renault qui ne tenait que par la rouille et manœuvra avec une lenteur d'escargot pour sortir du parking, ce qui permit à Malko de prendre de l'avance.

L'une suivant l'autre, les deux voitures rejoignirent *Kennedy Caddesi*, la route côtière, cette fois en direction de l'est. Il y avait assez de circulation pour que Malko ne se fasse pas repérer. Puis la Renault ralentit et entra dans une station d'essence. Malko fut obligé de continuer, ralentissant au maximum. L'œil englué au rétroviseur... Lorsqu'il fut trop loin pour voir la station-service, il s'arrêta. Les minutes s'écoulèrent. Rien.

Il réalisa soudain qu'entre la station-service et l'endroit où il se trouvait, il y avait un embranchement à gauche, partant vers le centre du quartier Stamboul. La Renault avait dû s'y engager.

Il repartit, parcourut plusieurs centaines de mètres pour faire demi-tour et s'engagea dans *Mustapha Kemal Atatürk Caddesi*, traversant le quartier de part en part jusqu'au pont *Ataturk*. Si la Renault allait au nord de la Corne d'Or, *Karakoy* ou *Taksim*, c'était le chemin le plus court. Et il l'avait définitivement perdue. À sa gauche s'ouvrait un labyrinthe de rues en pente, étroites, parfois coupées par un escalier, bordées de vieilles maisons de bois à moitié écroulées : le début de *Beyasit*. Ce qui donna une idée à Malko.

Il tourna à droite dans *Ordu Caddesi*, relativement dégagée. Selon la carte, elle rejoignait *Ankara Caddesi*, là où se trouvait le consulat d'Iran. Dix minutes plus tard, il roulait dans *Ankara Caddesi* qui descendait en pente assez raide vers le port. Heureusement, bonne dans les deux sens. Le consulat d'Iran apparut un peu plus bas, sur la gauche, facile à identifier grâce au drapeau iranien flottant sur sa façade. Un immeuble gris de trois étages, dont la façade latérale était ornée de majestueuses colonnes, avec une énorme antenne satellite sur le toit. En franchissant le carrefour d'*Ankara Caddesi* et de la petite rue qui longeait la face latérale du consulat d'Iran, il ralentit et jeta un coup d'œil dans la rue. Son pouls monta instantanément à 150 : la Renault était là, à moitié sur le trottoir, son conducteur au volant, sous l'œil débonnaire d'un policier turc gardant l'entrée du consulat.

Malko passa devant l'entrée des piétons, sur *Ankara Caddesi* et

stoppa au carrefour suivant. De nouveau, Elko descendit de la voiture et remonta la rue à pied. Le quartier était extraordinairement animé, baignant dans un concert permanent de klaxons... Avec des dizaines de cafés aux terrasses bondées de Turcs en train de siroter leur thé, goûtant pleinement le *Keyif*⁽³³⁾. Pas une femme, même les plus évoluées des Turques n'auraient pas osé s'attarder à ces terrasses populaires réservées tacitement aux hommes.

Malko s'attela à la difficile manœuvre de se positionner pour être à même de suivre la Renault lorsqu'elle repartirait. La plupart des ruelles étaient condamnées, transformées en parkings sauvages. Il parvint enfin à se garer avant la pharmacie, juste en face du consulat. Elko le rejoignit. Enfin, une demi-heure plus tard, Al Mahdi sortit du consulat et remonta dans la Renault.

Nouvelles manœuvres acrobatiques. Malko ne lâcha pas la Renault et ils franchirent ensemble le pont tout neuf de *Galata*. Remontant ensuite vers *Taksim*. Après être passée devant l'hôtel *Marmara*, la Renault redescendit l'avenue à deux voies, *Inonu*. Elle s'arrêta plus bas. Al Mahdi en descendit et s'engouffra dans un immeuble tandis que la Renault repartait.

Malko attendit un peu avant d'avancer. C'était un hôtel d'apparence modeste : *l'Opéra*. Dominant le Bosphore, à côté d'une ruelle descendant presque à la verticale vers *Ineboly Sotark* au niveau du Bosphore ! Au moment où ils passaient devant *l'Opéra*, deux hommes en sortaient : Al Mahdi et Nikolas Tolman.

Le regard de celui-ci croisa celui de Malko une fraction de seconde. Il continua à descendre *Inonu Caddesi*. À la fois satisfait et inquiet : Al Mahdi et le Slovène l'avaient-ils reconnu ?

Nikolas Tolman était resté figé comme une statue de sel, regardant la voiture descendre l'avenue *Inonu*.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Ali Al Mahdi.

— Dans la voiture, fit le Slovène d'une voix étranglée, il y avait le type de la CIA.

Le Soudanais changea de visage.

— Ce n'est pas possible ! Comment nous aurait-il retrouvés ?

— Je n'en sais rien, grommela le Slovène, mais je parierais que c'était lui. Il faut faire quelque chose.

Ali Al Mahdi réfléchit quelques secondes. C'était tellement grave qu'il décida de transgresser une de leurs règles de sécurité.

— Va à ton rendez-vous, conseilla-t-il. Je vais vérifier que tu n'es pas suivi. Descends la ruelle à gauche et prends un taxi en bas.

Il observa le Slovène descendre la rue en pente raide, posté au coin

de l'*Opéra* et fut certain que personne ne l'avait suivi. Ensuite, il prit le même chemin, sauta dans un taxi jaune, se fit conduire à la gare de *Sirkeci* où arrivaient les trains venant de l'Europe, y reprit un taxi et donna, cette fois, sa véritable destination.

— *Divan Oteli*, lança-t-il au chauffeur, *Cumhuriyet Caddesi*.

Le Soudanais n'avait pas encore retrouvé son calme lorsqu'il pénétra dans le hall du *Divan*. D'un téléphone intérieur, il composa le numéro d'une chambre.

— C'est moi, annonça-t-il. Je peux monter ?

Il y eut un bref silence rompu par une voix glaciale :

— Tu devais m'appeler d'abord...

— Il y a quelque chose de grave, dit à voix basse le Soudanais. Je monte.

Soraya Tadjeh l'attendait à la porte de sa chambre, vêtue d'un tailleur strict noir avec des clous dorés, à peine maquillée, le regard sombre. Le Soudanais se glissa à l'intérieur et annonça tout de go :

— Le type de la CIA est là. Il planquait à l'*Opéra* !

L'Iranienne ne se départit pas de son calme.

— Tu es sûr qu'il ne t'a pas suivi ?

— Certain, mentit le Soudanais terrifié. Il était là quand je suis arrivé. Il a dû retrouver Tolman par la fiche d'hôtel. Les Turcs sont en très bons termes avec la CIA. Qu'est-ce qu'on fait ?

— On va voir, fit l'Iranienne.

Elle s'assit sur le lit et alluma une cigarette. Quel danger représentait l'agent de la CIA ? À Istanbul, pas grand-chose. Pour les Turcs, même à la demande des Américains, pas question de prendre position contre les Bosniaques, musulmans comme eux. Du côté des vendeurs, ceux-ci n'avaient pas froid aux yeux, mais si elle demeurerait inerte, ils lui reprocheraient de ne pas avoir utilisé leur méthode habituelle pour éliminer les gêneurs. Le mieux était donc de liquider cet agent américain. À condition de le trouver. Pour cela, il n'y avait qu'une méthode : celle de la Chèvre et du Tigre.

— Tu vas retourner à l'*Opera*, ordonna-t-elle à Ali Al Mahdi. Fais-toi déposer en taxi *devant*. Restes-y une heure environ. Ensuite, pars à pied jusqu'à la place *Taksim*. D'abord le long de *Inonu*, ensuite *Mete* et *Asker Ocagi*, de façon à déboucher au nord de la place. Tu suivras alors le trottoir devant le *Marmara* et tu te dirigeras vers *Istiklal Caddesi* que tu descendras à pied, jusqu'à l'église Saint-Antoine. Et tu reviens.

— Et après ?

— Tu effectues plusieurs ruptures de filature et tu rentres à *Atakoy* par les transports en commun. Si cet homme ne se manifeste pas aujourd'hui, on recommencera demain, à partir de l'*Opéra*.

Restée seule, Soraya Tadjeh fit le point. Ils avaient commis une erreur en voyageant sous leurs vrais noms, de Ljubljana à Istanbul.

C'est sûrement ainsi que la CIA les avait retrouvés.

Avait-elle été repérée aussi ? Elle ne pouvait pas courir le risque. Le mieux était de déménager elle aussi à *Atakoy*, une planque sûre. Le locataire de l'appartement était un Turc d'origine iranienne, recruté depuis longtemps par la *Savama*. Un homme sûr, car toute sa famille était en Iran. Cette base clandestine ne servait que pour les grosses opérations, à abriter les agents en cavale ou accomplissant une mission délicate. La CIA ne pouvait pas l'avoir trouvée, car les Services turcs ne la connaissaient même pas.

Elle prit dans sa besace noire le Walther PPK 7,65 muni d'un silencieux, récupéré dans la planque d'*Atakoy*, en vérifia le chargeur, fit monter une balle dans le canon et le remit en place.

Elle sortit de sa valise un tchador noir et choisit parmi une dizaine de paires de chaussures, des escarpins vernis à hauts talons. Les chaussures, c'était sa folie : elle en possédait des dizaines de paires et en achetait sans arrêt. Plus vite qu'elle ne pouvait les user... Rapidement elle fit sa valise et appela la réception.

— Préparez ma note, annonça-t-elle et appelez-moi un taxi, je vais à la gare de *Sirkeci*.

Dix minutes plus tard, elle était dans le taxi. À la gare, elle mit sa valise à la consigne, puis gagna les toilettes. Elle prit alors son tchador, s'en enveloppa et attendit que deux autres femmes en tchador y pénétrèrent à leur tour.

Elle ressortit avec elles, dissimulant son visage derrière un pan du tchador, prit encore la précaution de monter dans un train en partance, redescendant aussitôt sur l'autre quai. Enfin, elle reprit un taxi et se fit conduire à l'hôtel *Marmara*, place *Taksim*. Elle n'y entra pas, à cause du portail magnétique, se contentant de flâner parmi les boutiques du rez-de-chaussée. La réception étant au premier.

Vingt minutes s'écoulèrent.

Elle surveillait attentivement le trottoir devant l'hôtel. Enfin, elle vit apparaître Ali Al Mahdi.

Le Soudanais passa devant elle, de l'autre côté de la paroi vitrée. Soraya Tadjeh n'était plus qu'une boule de nerfs. Son poulx monta encore lorsque la silhouette d'un homme blond, de haute taille, apparut dans son champ de vision : l'agent de la CIA qu'elle avait déjà raté à Vienne ! Son piège avait fonctionné !

Elle attendit un peu et ressortit de la galerie marchande, longeant le *Marmara*, puis continuant vers le sud de la place où commençait l'interminable rue *Istiklal*, la plus commerçante du quartier *Beyoglu*. De loin, Soraya Tadjeh aperçut la haute stature de l'agent de la CIA dont les cheveux blonds tranchaient sur la foule turque. Elle ne hâta pas le pas : elle avait tout son temps.

Trente mètres après le début d'*Istiklal Caddesi*, son attention fut

attirée par les vociférations amplifiées par un haut-parleur d'un vendeur de coupons de tissu en solde.

Un groupe compact de plusieurs dizaines de femmes jouaient des coudes pour atteindre le comptoir. Certaines vêtues à l'européenne, d'autres enveloppées dans des *Tchartcharfs*⁽³⁴⁾ noirs. Soraya Tadjeh se mêla à elles, après avoir repéré deux petites ruelles se perdant dans le dédale du vieux quartier de *Beyoglu*, par lesquelles elle pourrait s'enfuir facilement.

En Turquie, les gens réagissaient peu et la rue *Istiklal* était un des rares endroits sans trop de policiers.

Il n'y avait plus qu'à attendre.

Malko n'avait aucun mal à suivre Ali Al Mahdi en raison de sa haute taille. Après l'avoir aperçu devant *l'Opéra* en compagnie de Nikolas Tolman, il avait été se garer beaucoup plus loin, renvoyant Elko Krisantem en éclaireur. Très excité par sa découverte. Si le Soudanais et Nikolas Tolman étaient là, leur vendeur, Vladimir Sevchenko, n'était pas loin... Lorsqu'il l'aurait repéré à son tour, Malko pourrait envisager l'avenir avec plus d'optimisme...

Al Mahdi était revenu à *l'Opéra*, en ressortant une heure plus tard. Plus aucune trace du Slovène. Lorsque le Soudanais était parti à pied, Malko avait pris le relais d'Elko Krisantem : ce dernier n'ayant jamais vu Sevchenko.

Le calme dont faisait preuve le Soudanais laissait supposer que lui et Nikolas Tolman n'avaient pas reconnu Malko. En le voyant descendre sans se presser *Istiklal Caddesi*, sans même regarder les vitrines, il se dit que le Soudanais avait un rendez-vous. Peut-être avec Vladimir Sevchenko. C'était plus discret dans cette foule que dans un hôtel. Malko se retourna sans voir Elko Krisantem à qui il avait confié le soin de parquer la voiture. Sur ses gardes, il ne se sentait cependant pas en danger, le Sig de Zeynel Sokik glissé dans sa ceinture... Devant lui, Ali Al Mahdi arriva à la hauteur de l'église Saint-Antoine, s'arrêta puis revint sur ses pas, de la même allure nonchalante.

Ali Al Mahdi avait l'estomac tordu d'angoisse. Il avait oublié de dire à Soraya Tadjeh que l'agent des Américains n'était pas seul dans la voiture. Qu'elle pouvait avoir affaire à deux hommes... Or, maintenant, c'était trop tard : il ne l'avait même pas aperçue. Et, même s'il l'avait vue, il n'oserait jamais aller l'aborder au grand jour, la « grillant », puisqu'il se supposait suivi. Elle ne le lui pardonnerait jamais.

Comme un automate, il continuait à marcher, bousculé par les gens, jetant des regards distraits aux vitrines, assourdi par les appels des innombrables camelots. Il mourait de soif et s'arrêta quelques secondes pour boire un Coca. Il aurait tellement voulu être plus vieux d'une heure !

Trois policiers en bleu bavardaient près d'une voilure de police. Il pria le ciel pour qu'il n'y en ait pas d'autres plus loin.

Soraya Tadjeh se dégagea légèrement, sa place prise aussitôt par une des ménagères se disputant les soldes. Comme chaque fois qu'elle se préparait à tuer, elle avait la bouche sèche et l'entrejambe humide. Ça lui procurait toujours la même réaction : une sensation analogue à l'orgasme.

Al Mahdi revenait du fond d'*Istiklal Caddesi*, marchant lentement sur le trottoir où elle se trouvait. À une trentaine de mètres derrière lui, elle aperçut l'agent de la CIA, le regard dissimulé derrière des lunettes noires. Comme elle, son attention était forcément concentrée sur le Soudanais. L'astuce de Soraya Tadjeh était là. Il se méfiait probablement de quelqu'un arrivant *par-derrière*, pas d'une femme voilée surgissant *devant* lui... Même si, alors, il la reconnaissait, il serait trop tard.

D'un geste naturel, Soraya plongeait la main dans son sac et ses doigts se refermèrent autour de la crosse du PPK. Le cran de sûreté relevé, il n'y avait qu'à appuyer sur la détente. À cette distance, une balle de 7,65 suffirait largement. Comme toujours elle viserait la tête...

Ali Al Mahdi passa devant elle, sans un regard. Son poulx s'accéléra. Sa « cible » ne pouvait l'apercevoir car elle se dissimulait derrière deux grosses femmes en fichu en train de discuter de leurs achats. Mais, elle, elle surveillait facilement sa progression. Dix mètres. Six mètres, trois mètres.

Soraya Tadjeh fit un pas de côté et sa main jaillit de son sac. Une fraction de seconde pour allonger le bras. Une autre pour avoir la racine du nez dans le cran de mire. Soraya était aussi calme qu'au stand de tir de la prison d'Evin à Téhéran. Personne n'avait remarqué son geste. Les femmes étaient trop occupées.

L'homme blond s'arrêta net. Elle ne pouvait distinguer son regard, mais elle vit sa main disparaître sous sa veste.

— Trop tard ! se dit-elle avec une joie mauvaise.

Sa main ne tremblait pas et le cran de mire était juste entre les deux yeux de l'homme blond. Un peu au-dessus de la branche des Ray-Ban. Les poumons vidés de leur air, elle pressa avec douceur la détente du pistolet, comme son instructeur le lui avait appris.

CHAPITRE XVI

Au moment où elle appuyait sur la détente du PPK, Soraya Tadjeh vit quelque chose passer devant ses yeux puis eut l'impression qu'une lame invisible lui tranchait brutalement la gorge. Elle ouvrit la bouche pour ne pas suffoquer, reçut un coup violent dans les reins et, le larynx écrasé, les carotides comprimées, elle vit un voile noir passer devant ses yeux. D'un mouvement réflexe, elle avait écrasé la détente, mais, déséquilibrée, elle ne put maintenir le pistolet horizontal et le projectile partit vers le ciel.

L'Iranienne porta instinctivement la main gauche à sa gorge et sentit un mince lacet, enfoncé dans sa chair, qui l'étranglait. Le corps tiré en arrière, elle perdit l'équilibre, trébucha, tomba à genoux, puis à plat ventre, écrasée par un poids qui lui parut énorme. Ses lunettes noires se brisèrent sur l'asphalte, ses ongles griffèrent le sol tandis qu'elle se battait désespérément.

Elle ne se rendit même pas compte qu'elle perdait connaissance.

Puis le lacet qui l'étranglait se desserra et, le sang revenant à son cerveau, elle rouvrit les yeux. Pour ne voir d'abord que des chaussures : celles des badauds qui l'entouraient, puis son pistolet tombé sur le sol, hors de sa portée. Elle fut prise d'une violente crise de toux et réalisa que sa besace était toujours accrochée à son épaule, sous son tchador. Son cerveau se remettait à fonctionner et elle se sentit glacée d'horreur.

Les Turcs ne plaisantaient pas et n'aimaient pas les gens comme elle. On allait la torturer affreusement et ensuite l'envoyer en prison. Si elle parlait pour éviter la torture, les mollahs ne le lui pardonneraient pas. Ils étaient impitoyables. Surtout envers les femmes. Au mieux, elle serait expulsée vers l'Iran et ne pourrait plus jamais sortir du pays.

— Elko, relevez-la !

Elko Krisantem remit discrètement son lacet dans sa poche et saisit Soraya Tadjeh sous les aisselles, par-derrière. Elle se laissa faire, comme un pantin. Le Turc avait du mal à contenir sa fierté. Sans son flair, Malko serait mort.

Après avoir garé leur voiture dans le parking de la rue Tak-I-Zafer, à côté du *Marmara*, Elko avait rejoint *Istiklal Caddesi*. Comme toujours, aux aguets.

Son attention avait été attirée par le groupe de femmes agglutinées autour de la boutique de soldes et il les avait regardées machinalement. Un détail avait attiré son attention. Elles étaient toutes chaussées de chaussures plates, plus ou moins éculées. Sauf une. Deux escarpins vernis noirs à hauts talons dépassaient d'un tchador noir ! Pas le genre de chaussures portées par les femmes turques de condition moyenne... Du coup, il avait commencé à observer le groupe à bonne distance. Se concentrant sur la femme aux escarpins. Son voile avait glissé à un moment, révélant un beau visage osseux, celui d'une femme élégante. Qui ressemblait à la description faite par Malko de la tueuse de Vienne.

La première idée d'Elko avait été d'alerter son maître, mais il s'était ravisé. La femme ne l'avait pas vu, ne le connaissait pas. Lui se fondait parfaitement dans le paysage. En la surveillant, il pouvait être tout à fait efficace.

Il se dit pourtant qu'il ne pouvait pas rester là, sans bouger. Une professionnelle finirait par le repérer. Il regarda autour de lui. En face, sur le côté d'*Istiklal Caddesi*, plusieurs cireurs de chaussures étaient accroupis contre un mur, rameutant mollement le client. L'un d'eux, un vieux en guenilles, somnolait carrément devant sa boîte de cuivre... Elko Krisantem traversa et vint s'accroupir en face de lui. L'autre ouvrit les yeux et sursauta. Elko, même souriant, n'était pas follement rassurant.

— *Mehrab*⁽³⁵⁾. J'ai besoin de ton attirail pour un petit moment, expliqua-t-il.

Le vieux se recroquevilla, pensant à un racket, et baissa les yeux sur les mains de son interlocuteur, s'attendant à y voir un couteau bien aiguisé. C'est ainsi que se réglaient les petits différends de la rue. Lorsqu'il aperçut le billet de cent dollars, sa vue se brouilla. Il avança la main pour le toucher... Il était vrai.

— Pourquoi tu veux...

Elko n'était pas d'humeur à discuter.

— C'est juste pour un moment, précisa-t-il. Je vais en face.

Les doigts arthritiques du vieux se refermèrent sur le billet. Il ne comprenait pas, mais avec cent dollars, il pouvait se racheter dix boîtes comme la sienne. Avec l'inflation galopante, il fallait environ 40 000 livres turques pour un dollar.

Elko se releva, la boîte contenant les brosses et les cirages, surmontée d'un appui en forme de chaussure, à bout de bras et remonta vers la place *Taksim*. Le vieux le suivit des yeux quelques instants, glissa le billet dans ses hardes et remercia Allah de lui avoir

envoyé un tel bienfaiteur.

Elko, après avoir parcouru cent mètres, revint sur ses pas et vint s'installer à une dizaine de mètres de la boutique de soldes, étalant ses brosse et ses cirages devant lui. Le regard rivé sur la femme aux escarpins.

Lorsque Ali Al Mahdi était apparu, il s'était levé sans hâte. Personne ne prêtait attention à lui. Et quoi de plus normal qu'un lacet dans la main d'un cireur de chaussures ?

Soraya Tadjeh, non plus, ne l'avait pas remarqué.

D'un coup, Elko avait retrouvé sa vieille technique. Les badauds ne s'étaient inquiétés qu'en voyant la femme à terre, croyant à un malaise.

Malko laissa les battements de son cœur se calmer : une fois de plus, il avait vu la mort en face. Peu à peu, les gens reprenaient leur chemin, ne voyant qu'une femme prise d'un malaise secourue par un passant. Soraya Tadjeh semblait encore inanimée. Malko hésitait. Il ne pouvait ni laisser partir l'Iranienne, ni la kidnapper : la police turque devait intervenir.

L'exclamation d'Elko Krisantem le fit se retourner. Il photographia la scène d'un regard impuissant : Soraya Tadjeh avait laissé tomber sa besace par terre. Dans sa main droite, elle serrait un petit revolver nickelé au canon de deux pouces, dont l'extrémité était enfoncée sous sa mâchoire. Son visage était tourné vers le ciel, comme si elle priait, elle avait les yeux fermés.

La détonation se perdit dans les vociférations du camelot. Un flot de sang et de matières cervicales jaillit vers le ciel, éclaboussant Elko qui la lâcha instinctivement. Soraya tomba lourdement sur l'asphalte où elle resta étendue, foudroyée, le sommet du crâne arraché.

Pétrifié quelques secondes, Malko réagit à la vitesse de l'éclair.

— Venez ! lança-t-il à Elko.

Ils s'éloignèrent dans *Istiklal*, tournant dans la première rue à gauche, se perdant ensuite dans un dédale de ruelles.

Ali Al Mahdi traversa comme un automate la place *Taksim* et s'arrêta à un arrêt de bus. Il ignorait ce qui s'était passé, étant trop loin pour voir. Il monta dans le premier bus qui passait, descendant trois stations plus loin. Il chercha une cabine téléphonique et appela l'hôtel *Opéra*. Nikola Tolman n'était pas revenu. Ensuite, il appela le *Divan*, découvrant que Soraya Tadjeh n'y était plus. Il n'avait plus qu'à regagner la planque d'*Atakoy*.

Vladimir Sevchenko et Nikolas Tolman parlaient à voix basse, à l'unique table occupée du *Russian restaurant*, juste en face de l'*Opéra*. Une salle toute en longueur, à demi en sous-sol, avec un menu qui n'avait de russe que le nom. D'ailleurs, les deux hommes n'avaient pas touché à leurs *Keftas* tout juste bonnes à nourrir des porcs.

L'Ukrainien avait les yeux injectés de sang. Il s'était couché à 6 heures du matin, après avoir fait le tour de tous les casinos de la ville.

— C'est ce qu'il te fallait ? demanda-t-il de sa voix de basse éraillée.

Nikolas Tolman était plongé dans le manifeste du cargo transportant la première livraison d'armes. Il en avait les mains moites.

4 hélicoptères lourds MI 24 avec leurs pièces de rechange, 4 millions de dollars pièce, plus 1 million de dollars pour les pièces.

8 chars T.72, surclassant largement les vieux T.55 des Serbes, au prix très raisonnable de 2 millions de dollars pièce.

8 chars T.34-85, au prix unitaire de 1,5 million de dollars.

12 canons de 130 pour 3,6 millions de dollars.

1 000 obus de 130 pour 800 000 dollars.

Plus différentes pièces de rechange pour tous les matériels.

— Quand sera-t-il ici ? demanda-t-il.

— Dans quatre jours, annonça l'Ukrainien. Tu pourras tout inspecter dès que tu m'auras remis l'argent.

Cela ne représentait que 20 % de la livraison globale. Celle-ci triplerait la capacité en blindés des musulmans bosniaques, le nombre de leurs pièces d'artillerie, et, grâce aux T.72, leur donnerait une supériorité qualitative sur le matériel déjà ancien des Serbes.

Les redoutables MI 24 – hélicoptères lourdement blindés « tueurs de chars » – pourraient décimer blindés et positions d'artillerie ennemies. Tous ces matériels étaient déjà familiers aux Bosniaques qui n'auraient pas à perdre un temps précieux en formation.

À la fin de la dernière livraison, Nikolas Tolman serait un homme très riche.

— Il n'y a pas de problème, affirma le Slovène. Tu auras tout en cash, dès que j'aurai vu la cargaison...

Vladimir Sevchenko posa sa main énorme sur la sienne.

— Tu viendras sur le bateau *avec* l'argent. Ensuite, quand il sera reparti, nous aurons le temps de faire la fête. Ici, à Istanbul, il y a les plus belles putes du monde.

Tolman pensa soudain à sa rencontre inopinée et son visage se ferma.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda l'Ukrainien soupçonneux.

Tolman hésitait à lui dire la vérité : ce n'était pas un partenaire facile...

— On a un problème, finit-il par lâcher. Le type de la CIA. On l'a aperçu ici. Et...

Il eut l'impression que les doigts de Vladimir Sevchenko lui broyaient les os de l'avant-bras... Le rictus de l'Ukrainien lui envoya de l'acide dans les veines.

— Ce n'est pas mon problème, *goloubtchik*... Tes enfoirés de la CIA, ils ne peuvent *rien* contre moi. Ils peuvent seulement te piquer tes beaux dollars. Mais pas de dollars, pas d'armes, *niet* !

Il s'arrêta pour avaler d'un trait une énorme rasade de Defender, sans eau et sans glace, fit claquer sa langue avec satisfaction et laissa tomber :

— Moi aussi, j'ai un problème... Ces salauds amerikanski ont espions chez nous. Mais je règle problème, gronda-t-il. Je n'emmerde pas personne...

Quand il était énervé, son anglais devenait carrément chaotique.

Nikolas Tolman rentra dans sa coquille. Se disant qu'il n'aurait pas voulu être le *problème* de Vladimir Sevchenko. Ce dernier se leva. La bosse de son énorme pistolet était parfaitement visible sous sa veste. À une table voisine, il y avait ses deux Tchétchènes, Abbi et Djokar, massifs comme des dolmens, muets, redoutables. Ceux-là, on ne pouvait les attaquer qu'au lance-flammes...

Ils se levèrent en même temps que Sevchenko. Les trois hommes hélèrent un taxi dans *Inanu Caddesi* et l'Ukrainien montra un papier au chauffeur. Une rue perdue dans un quartier populaire d'Istanbul. Il devait y rencontrer un membre clandestin du PKK, avec une recommandation d'un de ses associés, le colonel Ivan Demakine, ancien du KGB, et mentor du PKK. Même si le KGB n'était plus ce qu'il était, les liens demeuraient et les amitiés aussi. Un bon paquet de dollars ravivait les amitiés comme la lessive le vieux linge.

Bien calé dans son taxi, Vladimir Sevchenko se mit à rêver à ce qu'il allait faire avec la part de dollars lui revenant. Le « Cartel de Sébastopol » était une jeune organisation, mais l'avenir semblait prometteur, les Serbes et les Bosniaques n'étant pas prêts de se réconcilier. Bien sûr, son cœur penchait du côté des Serbes. Hélas, ceux-ci avaient trop d'armes et pas assez de dollars.

Des fenêtres du bureau de John Burke au dernier étage du consulat américain, un grand bâtiment de pierre carré, en face du *Pera Palace*, dans le quartier de *Beyoglu*, on avait une vue superbe sur le Bosphore et la noria incessante des innombrables ferries reliant la rive

européenne à l'asiatique. Qui coupaient sans vergogne la trajectoire des navires remontant ou descendant le Bosphore. Miracle : il n'y avait qu'une douzaine d'accidents par an...

John Burke, le responsable de la CIA, tirait sa moustache en écoutant Malko, tirant sur son étemelle *Lucky Strike*.

— Ils sont tous à Istanbul, conclut Malko.

John Burke l'interrompt.

— Les copains du MIT m'ont renseigné. Soraya Tadjeh avait un passeport iranien de service, habitait au *Divan* et a quitté l'hôtel ce matin. Aucune trace de ses bagages. Au consulat iranien, ils prétendent ne rien savoir de son séjour, mais ils ont réclamé son corps immédiatement.

— Et la planque d'*Atakoy* ?

— On n'en a pas parlé. Les Turcs ne donnent pas dans la douceur... Ils sont capables d'arrêter *tous* les habitants de l'immeuble. Il faut que Tolman et Al Mahdi ignorent que nous connaissons cette planque. Maintenant, que pouvez-vous faire ?

— C'est-à-dire ?

— Pour l'instant, vous soupçonnez des Iraniens et ce Slovène de préparer une livraison d'armes aux Bosniaques, résuma-t-il. Mais ces armes ne transiteront pas par le territoire turc. Il est probable qu'un cargo va passer par le Bosphore, stopper en mer de Marmara où sa cargaison sera inspectée et, ensuite, il continuera sa route. Comment voulez-vous intervenir ? Un hold-up pour les empêcher de payer ? C'est délicat...

— Quand ils vont inspecter cette cargaison, n'y a-t-il rien à tenter ? insista Malko.

— Rien, confirma l'Américain. Les Turcs n'ont aucun droit de regard sur les navires qui transitent par le Bosphore. Même pas celui de leur imposer un pilote... Même si ce cargo est bourré d'armes *visibles* jusqu'à la gueule. Convention de Montreux.

— Et en mer de Marmara ?

— *No way*, soupira John Burke. Les eaux internationales commencent au rivage. Autrement dit, c'est comme s'ils étaient en pleine mer. Personne ne peut légalement les inspecter. Votre cargo va jeter l'ancre et les acheteurs viendront avec une vedette inspecter leurs trésors. Sans aucun risque. Si la douane turque voulait s'en mêler, ils sont en droit de leur tirer dessus. Ce serait un acte de piraterie...

C'était le monde à l'envers.

— En plus, continua imperturbablement John Burke, vous ne connaissez même pas le nom de ce cargo ! Il doit y en avoir près de deux cents en permanence à l'ancre.

— En surveillant l'équipe iranienne, releva Malko, ils pourraient nous mener à ce cargo.

— Et ensuite ?

— Ensuite, avec le nom du bateau et la date de départ d'ici, on le signalera aux navires du dispositif *Sharp Guard* qui surveillent l'embargo dans l'Adriatique. Ils pourraient l'arraisonner. C'est le but de l'opération : que ces armes ne parviennent pas en Bosnie.

— Cela peut fonctionner, reconnut John Burke. À vous de jouer.

Malko entendit soudain la voix de la secrétaire dans l'interphone.

— J'ai un message de la station de Vienne pour M. Linge. Je vous l'apporte tout de suite.

Elle entra dans la pièce, un câble tout juste décrypté à la main, qu'elle tendit à Malko. Cela venait de Ronald Chapter.

« Boris Nicolaïev arrivera d'Odessa jeudi matin à Istanbul. Il a des informations très importantes sur notre affaire et vous retrouvera à votre hôtel vers 8 heures. »

Malko tendit le câble à l'Américain. Ils étaient mercredi.

— Qui est Nicolaïev ? demanda ce dernier.

— Un « asset »⁽³⁶⁾ de la *Company*. Un ancien du KGB qui a repris du service. C'est par lui qu'on a été au courant de cette affaire d'armes. Vienne l'a chargé d'enquêter sur la partie ukrainienne de ce trafic.

Malko plia le câble et le mit dans sa poche. Maintenant, c'était bien le diable s'il ne mettait pas un grain de sable dans la livraison d'armes. Il releva la tête.

— Vladimir Sevchenko, l'intermédiaire du « Cartel de Sébastopol », doit aussi se trouver à Istanbul, dit-il.

John Burke eut un geste désabusé.

— Attendez ce Nicolaïev. Il vous donnera les informations nécessaires. Je ne veux pas trop remuer les Turcs avec cette affaire. Les Bosniaques sont leurs copains, les Ukrainiens aussi. Ils seraient capables de les prévenir. Nous devons nous débrouiller seuls. On va bouffer un poisson grillé chez *Urcan* ?

Malko accepta du bout des lèvres. Il avait hâte d'être au lendemain matin. Si Boris Nicolaïev se déplaçait jusqu'à Istanbul, c'est qu'il avait des informations vitales...

CHAPITRE XVII

Même en dégustant cette délicieuse dorade grillée chez *Urcan*, le meilleur restaurant de poissons d'Istanbul, tout au nord du Bosphore, Malko n'avait pas oublié ses soucis. Boris Nicolaïev pouvait lui apporter tous les éléments qui lui manquaient, le soulageant d'une surveillance délicate et dangereuse. À double titre : si Ali Al Mahdi ou Nikolas Tolman réalisaient que Malko avait localisé la planque d'*Atakoy*, ils pouvaient « démonter » en catastrophe et remettre l'opération. Dans ce cas, il faudrait tout reprendre à zéro.

Revenu dans sa chambre du *Ciragan*, il n'arrivait pas à se coucher, regardant quelques cargos glisser silencieusement sur l'eau sombre du Bosphore. Il appela la réception.

— À quelle heure y a-t-il un vol en provenance d'Odessa demain matin ? demanda-t-il.

Le concierge promet de vérifier et le rappela quelques minutes plus tard.

— Aucun vol n'arrive demain matin, annonça-t-il. Il y a un Aéroflot vers 12 heures et un Turkish Airlines vers 16 heures.

— J'attends un ami qui m'a prévenu qu'il arrivait demain matin vers 7 heures, expliqua Malko. C'est bizarre.

— Il vient peut-être par bateau, suggéra le concierge. Il y en a tous les jours. Certains de la *Deniz Simit Koromu*, d'autres des compagnies ukrainiennes. Tous débarquent leurs passagers au débarcadère de Karakoy, dans *Kemankes Caddesi*, juste avant le pont Galata. Voulez-vous que je me renseigne s'il y a une arrivée demain matin ?

— S'il vous plaît, demanda Malko.

Le concierge le rappela vingt minutes plus tard, triomphant.

— Il y a un bateau qui arrive demain matin à 7 heures d'Odessa, un ukrainien, l'*Izurmorovo*. Il a du fret et des passagers.

Malko remercia et raccrocha. C'était certainement de cette façon que Boris Nicolaïev allait voyager. Il réfléchit quelques instants : le plus sage était évidemment de l'attendre à l'hôtel, mais il se méfiait des imprévus. Il appela Ronald Chapter chez lui, à Vienne, le réveilla et lui demanda.

— À quoi ressemble, *physiquement*, l'ami qui doit me retrouver demain ?

— *Well*, fit l'Américain. Vous ne pouvez pas vous tromper : il est très

grand, mince, des cheveux blancs ébouriffés.

— Merci, dit Malko, qui n'avait pas envie de donner trop de précisions.

Il appela le standard pour se faire réveiller à 5 heures et demie et se coucha, l'âme en paix.

Un marchand ambulant de *simit*⁽³⁷⁾ proposait sa marchandise toute chaude aux passagers émergeant du triste bâtiment gris du port de Karakoy. Ceux-ci, gris de fatigue, chargés comme des baudets, ne le regardaient même pas, se hâtant vers les taxis et les *Dolmus*⁽³⁸⁾ de l'autre côté de la rue. Malko, au volant de sa Ford, s'était arrêté derrière ces derniers. Personne n'avait le droit de pénétrer dans le bâtiment, sauf les passagers. Les bureaux de location étaient encore fermés et une nuée de voyageurs se pressaient dans l'étroit passage marqué « Polis ». Il faisait froid, avec un crachin glacial.

L'IZURRNOROVO venait de s'amarrer au quai, et le vieux drapeau ukrainien bleu et jaune en lambeaux qui flottait à sa poupe donnait une idée de l'intérieur. Au milieu des coups de sifflets et des vociférations habituelles, quelques marins achevaient de mettre en place l'échelle de coupée. Les passagers qui sortaient en ce moment venaient d'un autre bateau, un turc, arrivé une demi-heure plus tôt.

Malko sortit de sa voiture, cherchant un meilleur poste d'observation. Il aperçut le renforcement d'un parking, à gauche du débarcadère, et s'y dirigea. Se faufilant entre les voitures, il parvint à un grillage qui donnait directement sur le quai. Les premiers passagers de *L'IZURRNOROVO* descendaient la passerelle. Comme il ne pouvait s'assurer qu'elle était la seule, il décida de retourner surveiller la sortie de sa voiture. Tous les passagers devaient passer par là.

Bientôt, ceux de *L'IZURRNOROVO* commencèrent à sortir. Pauvrement vêtus, chargés de valises sans forme, des petits trafiquants pour la plupart venant acheter en Turquie des produits introuvables en Ukraine et apportant un peu de drogue pour les payer. Ou des familles venues voir des parents déjà installés en Turquie.

Les policiers turcs, plutôt débonnaires, n'étaient pas trop regardants. À peine la porte franchie, la plupart des trafiquants se ruaient sur les boutiques « free-shop » s'alignant dans la rue. Revenu au volant de sa voiture, Malko guettait les nouveaux arrivants. Son poulx grimpa brusquement en apercevant un homme de haute taille, sanglé dans une canadienne, avec une chevelure d'un blanc éblouissant. Lui ne portait qu'un sac de cuir. Il franchit l'immigration.

Au moment où Malko allait descendre de sa voiture pour l'accueillir car il était persuadé que cela ne pouvait être que Boris Nicolaïev, ce

dernier se retourna, parlant à un homme plus petit, massif, les traits en lame de couteau. Ils s'immobilisèrent quelques secondes, puis traversèrent en direction d'un parking de trois étages en béton noirci par la pollution, en face du débarcadère.

Qui était cet inconnu ? Faute de mieux, Malko se dit qu'il s'agissait d'un compagnon de voyage qui devait posséder une voiture garée dans ce parking et avait proposé de l'emmener. Après tout, Nicolaïev ignorait que Malko serait là. L'Ukrainien se tenait maintenant à l'entrée du parking, discutant avec son compagnon. Évidemment, Malko, trop loin, ne pouvait entendre ce qu'ils se disaient... L'inconnu trapu partit en courant dans l'escalier, tandis que Boris Nicolaïev l'attendait, son sac posé à terre. Il avait dû aller chercher sa voiture.

Quelques minutes s'écoulèrent. La cohue était indescriptible devant les taxis. Soudain, Malko entendit les crissements de pneus d'une voiture descendant à vive allure la rampe du parking. Boris Nicolaïev leva la tête avec une expression de surprise.

D'où il se trouvait, Malko ne pouvait apercevoir l'intérieur du parking. Par contre, il vit Boris Nicolaïev partir soudain en courant vers le petit parking. Au même moment, une grosse Volvo jaillit de la rampe et vira à gauche, dans *Kemankes Caddesi*. S'arrêtant brutalement au milieu de la chaussée, Boris Nicolaïev se retourna. La peur se lisait sur son visage. Un homme venait de sauter de la Volvo, une Kalachnikov à crosse pliante à la main, et ajustait Boris Nicolaïev.

Plusieurs choses arrivèrent en même temps.

Boris Nicolaïev, voyant qu'il ne parviendrait pas au bâtiment, bifurqua vers le parking, comptant probablement se cacher derrière les voitures en stationnement.

Malko bondit de sa voiture, son Sig au poing.

Juste comme une courte rafale claquait.

Touché dans le dos, Boris Nicolaïev tituba, mais parvint à atteindre le petit parking joutant le quai où il disparut derrière les voitures en stationnement. Le tueur l'y poursuivit. Il n'était plus visible lorsque deux policiers turcs jaillirent du bâtiment, pistolet au poing.

Un second homme, sans même sortir de la Volvo, les ajusta froidement et les coucha sur l'asphalte d'une longue rafale de Kalachnikov. Les gens s'enfuyaient dans tous les sens, abandonnant leurs bagages, se réfugiant dans les boutiques. Malko passa derrière la Volvo, traversa la rue en courant, et plongea dans le parking en plein air où se trouvaient déjà Boris Nicolaïev et le premier tueur.

Zigzaguant entre les voitures, il aperçut Boris Nicolaïev accroché au grillage le séparant du quai. Il avait sûrement pensé trouver une issue de ce côté. Le tueur à la Kalachnikov arrivait dans son dos. Il s'arrêta, et, tranquillement, les jambes écartées, l'ajusta pour l'achever.

Il n'en eut pas le temps : d'une seule balle du Sig, Malko venait de

lui faire exploser les vertèbres cervicales.

Il entendit des vociférations derrière lui, des coups de feu, des cris et le bruit d'une voiture qui démarrait. Il remit en toute hâte son Sig dans sa ceinture, courut vers Boris Nicolaïev et s'accroupit à côté de lui. L'Ukrainien avait déjà le regard vitreux. Une mousse sanglante perlait aux commissures de ses lèvres, il était livide, les narines pincées, du sang plein la chemise. Mourant. Malko le redressa et son regard reçut un peu de vie. Il balbutia quelques mots, incompréhensibles.

— Boris Nicolaïev ? Vous êtes le colonel Boris Nicolaïev ? demanda Malko en russe.

Le mourant le fixa, essayant encore de parler. Malko insista :

— Je suis Malko Linge, nous avons rendez-vous au *Ciragan*.

Des policiers turs déchaînés envahissaient le parking, armes au poing, cherchant les tueurs. Ils se mirent à vociférer en découvrant le cadavre de l'homme à la Kalachnikov. Trois d'entre eux entourèrent Malko penché sur le blessé.

— Le *Glaskow*, murmura le blessé. Le *Glaskow*...

— C'est le bateau qui transporte les armes ? demanda Malko.

Boris Nicolaïev hocha affirmativement la tête, fermant les paupières pour dire « oui ».

— Quand sera-t-il à Istanbul ?

Le colonel Nicolaïev ne répondit pas. Il ne rouvrit pas les yeux, et Malko, à une soudaine lourdeur, sentit qu'il venait de cesser de vivre. Méfiants, les policiers en bleu l'entouraient et l'apostrophèrent en turc. Il reposa doucement le corps de l'agent double. De l'autre côté du grillage, les gens continuaient à débarquer. Les coups de feu étaient passés inaperçus dans l'animation du port.

Malko se releva, aussitôt fouillé par un des policiers qui sauta en arrière lorsqu'il aperçut la crosse du Sig dépassant de sa ceinture... Avec des gestes très prudents, Malko sortit de sa poche la carte remise par Zeynel Sokik et la leur tendit. Ce qui les calma un peu...

Il se retrouva néanmoins sous la garde de deux moustachus, pendant que d'autres bourraient de coups de pied le cadavre de l'assassin du colonel Nicolaïev en le couvrant d'injures : Pezevenk ! Essagen Essek ! Bok soyon !⁽³⁹⁾

Zeynel Sokik arriva une heure plus tard, toujours aussi élégant, déclenchant une vague de garde-à-vous. Avant tout, il serra la main de Malko.

— Excusez-moi, je n'ai pas pu venir plus tôt, j'étais en réunion avec le ministre de l'intérieur. Que s'est-il passé ?

Malko le lui expliqua.

S'ensuivit une longue explication avec les policiers. Ceux-ci apportèrent les papiers saisis sur le mort et Zeynel Sokik expliqua :

— C'est un membre du PKK déjà recherché par la police. Un assassin professionnel. Les autres ont pu s'enfuir après avoir abattu deux policiers. Ils ne comprennent pas pourquoi ils ont abattu ce Russe. C'était un membre de la mafia ?

— Pas vraiment, dit Malko.

Lorsque Zeynel Sokik sut la vérité, il hocha la tête d'un air entendu.

— Ce n'est pas étonnant. Les gens de la mafia de Crimée ont des liens étroits avec le PKK. C'était une exécution commandée.

— Il voyageait avec un homme qui l'a désigné aux tueurs, expliqua Malko. Je l'ai vu. Il s'est enfui avec eux.

— Le PKK dispose de nombreuses planques en ville. Vous avez eu de la chance, ils sont très dangereux.

— Ils ne me visaient pas, rétorqua Malko. Ils l'attendaient, pour qu'il ne puisse pas me parler.

— Ils ont réussi ?

— Presque, dit Malko, il n'a pu dire que quelques mots.

Le Turc hocha la tête et gratta ses cheveux gris.

— Je crois qu'il n'y a plus rien à faire ici...

Il signa quelques papiers et un des policiers lui remit avec déférence le pistolet de Malko, dans un sachet en plastique. À peine furent-ils dans la rue qu'il le lui tendit.

— Voilà, ce n'était pas la peine de les vexer. Ce sont de braves gens. Heureusement que l'homme que vous avez abattu appartenait au PKK.

Ils se séparèrent et Malko retrouva sa voiture. Cinq minutes plus tard, il fonçait vers le consulat américain.

— Avec simplement le nom d'un bateau, interrogea Malko, que pouvez-vous savoir de lui ?

John Burke arbora un large sourire :

— Tout. Son tonnage, son armateur, son port d'attache, ses propriétaires successifs, s'il a été modifié, son âge, sa description. Et encore, je dois en oublier. Il suffit d'appeler la Lloyd's à Londres. Ils possèdent toutes les informations sur tout ce qui flotte.

» Je pense que d'ici une demi-heure, nous saurons tout sur le *Glaskow*. Si vous aviez attendu à votre hôtel ce colonel Nicolaïev, nous n'aurions même pas cette information, qui est vitale.

Il appela sa secrétaire par l'interphone, lui demandant de se mettre en contact avec la Lloyd's immédiatement.

— Ils savent que nous sommes sur leur dos, conclut Malko. Des deux côtés. Ce meurtre a été organisé à partir de Crimée. Avec des complicités ici. Donc, c'est, à mon avis, la preuve que Vladimir Sevchenko se trouve bien à Istanbul. C'est lui qui a dû prendre contact avec les tueurs. Le colonel Nicolaïev a dû commettre une imprudence

et ils ont décidé de le liquider ici plutôt qu'à Odessa. Pour une raison que nous ignorons.

— Les mafieux russes tuent comme ils respirent, dit John Burke. Vous devez redoubler de prudence. Rien ne les arrête.

Il fit claquer le capot de son Zippo – offert par le pacha de l'*U.S.S. Enterprise*, lors d'une escale à Istanbul – comme pour renforcer le sens de ses paroles, et conclut :

— Ces types sont capables de n'importe quoi. Ici, à Istanbul, ils disposent des tueurs du PKK qui sont des professionnels et n'ont pas froid aux yeux. Vous l'avez vu ce matin. Ils n'hésiteraient pas à débarquer au *Ciragan* et à rafaler tout le monde pour se débarrasser de vous. C'est pire qu'à Chicago pendant la prohibition. Vous devez être sans cesse sur vos gardes.

— Je veux faire mieux, dit Malko. Retrouver Vladimir Sevchenko. D'ailleurs, c'est indispensable. C'est bien de connaître le nom du *Glaskow*. Seulement, une bonne trentaine de bateaux franchissent le Bosphore toutes les vingt-quatre heures. C'est impossible de les repérer tous. En surveillant Sevchenko, nous devrions arriver à savoir quand il franchira le Bosphore. Ensuite, il sera facile de surveiller son départ et de calculer à quel moment il entrera dans l'Adriatique. L'arraisonnement sera le travail de *Sharp Guard*.

— De toute façon, il y a la planque d'*Atakoy*, releva le responsable de la CIA. En surveillant Al Mahdi, vous arriverez sur Sevchenko.

— Deux précautions valent mieux qu'une, insista Malko. Nous ne sommes pas certains qu'ils utilisent toujours cette planque. Mais j'ai une idée pour trouver Vladimir Sevchenko. S'il se trouve déjà à Istanbul, ce n'est pas le genre à courir les musées.

John Burke éclata d'un rire épais.

— Il court plutôt les putes et les casinos.

— Justement, conclut Malko. Par ces deux jumelles, Swetlana et Mariana, on devrait pouvoir le retrouver. C'est tout à fait le genre de filles qu'un mafieux bourré de dollars a envie de croquer.

— *Right !* approuva John Burke. Il n'y a qu'un problème : il faut déjà les trouver, *elles*. J'ignore où elles demeurent, et même leur nom de famille. Mais en traînant dans les casinos, on devrait pouvoir mettre la main dessus. Hélas, je ne vais pas pouvoir vous aider. J'ai un rendez-vous très tôt à Ankara demain matin, et je dois partir ce soir. Le responsable du desk « Europe du Sud » est de passage et il inspecte toute notre organisation en Turquie. Mais je vais vous brancher sur un de mes « stringers » : Inur Demir. Il passe sa vie à draguer des bonnes femmes et il sera ravi. Je l'appelle.

Il composa un numéro et, lorsqu'il eut son interlocuteur en ligne, expliqua en turc ce qu'il attendait de lui. Ponctuant sa conversation de rires entendus. Après avoir raccroché, il adressa un sourire ravi à

Malko.

— Ilnur est à votre disposition. Il m'a dit que c'était rare que je le paie pour faire la fête. Il est sûr de vous trouver ces filles et vous attend dans un bar, le *Biber*, rue *Abdi Ipecki*, dans le quartier de *Nisantasi*, à 9 heures. Vous le demanderez au bar. Il est connu comme le loup blanc...

— Merci, dit Malko. Depuis ce matin, Elko surveille la planque *d'Atakoy*. Il a eu une idée de génie. Grâce à ses copains, il a trouvé une charrette des quatre-saisons et s'est installé pas loin de l'immeuble en question. Comme les marchands ambulants sont courants dans ce quartier, c'est une couverture parfaite. Il dispose d'une voiture garée sur le parking d'un immeuble.

— Bravo, approuva John Burke. Il n'y a plus qu'à croiser les doigts.

On frappa à la porte du bureau et la secrétaire passa la tête, agitant un télex.

— La réponse de Londres, sir.

John Burke jeta un coup d'œil au télex et le tendit à Malko. Il y en avait quarante lignes : toute la « vie » du *Glaskow*. Lancé en 1972, aux chantiers d'Odessa. Un « Vracquier » de 15 000 tonnes, filant 12 nœuds. Quatre propriétaires successifs, le dernier était une obscure compagnie de fret dont le siège se trouvait à Odessa, Ukraynia Shipping.

Il ne manquait que sa date de départ d'Odessa...

— On aura ce soir ou demain sa silhouette, annonça John Burke. Si je ne suis pas là, ma secrétaire s'arrangera pour vous la faire parvenir. Vous n'avez plus qu'à attendre ce soir.

Une pluie fine et tenace tombait sur Istanbul et Malko se dit que le mieux était encore de rester dans sa chambre. Ceux qu'il recherchait vivaient comme les fauves, la nuit.

Ilnur Demir entra au *Biber* vers 8 h 30, avec son habituel air conquérant. Le ventre en feu. Chaque fois qu'il passait la soirée seul à Istanbul, il avalait deux cuillères à café de *Padishah Macunu*, cet aphrodisiaque puissant permettait à Ilnur de satisfaire à la fois ses caprices et sa femme restée à la maison sur la rive asiatique. Chaque fois qu'il rentrait tard, elle exigeait de lui des prouesses sexuelles lui prouvant sa fidélité, qu'il aurait été bien incapable d'accomplir sans l'aide de la « confiture infernale ».

La recherche de Mariana et Swetlana lui mettait l'eau à la bouche. Sa vie tournait autour de deux pôles : les femmes et le dollar. Sa petite affaire de fourniture de matériel pour les aéroports et les émoluments de la CIA lui permettaient de satisfaire ses envies.

Il traversa le long couloir menant au bar proprement dit, encore vide, aussitôt salué par le barman moustachu.

— Une bière ?

Ilnur adorait la bière, il en buvait une douzaine dans la soirée. Il répondit « oui », en arrêt devant la nouvelle barmaid. Une brune aux cheveux courts, piquante, le nez retroussé, moulée dans un pull collant et un pantalon en stretch. Elle lui adressa un sourire aguicheur et continua à nettoyer le comptoir. Ilnur se pencha vers le barman.

— Qui c'est, celle-là ?

— Mevlana. Elle est arrivée d'Anatolie depuis trois jours. Bandante, hein ?

Une Anatolienne ! Il en saliva aussitôt. On murmurait à Istanbul que si tant de gens employaient des Anatoliennes, ce n'était pas seulement pour leur dureté au travail, mais aussi pour la qualité de leurs fellations...

Hnur se mit sur-le-champ à fantasmer. Mevlana ne semblait pas farouche ; d'ailleurs pour travailler au *Biber*, il ne fallait pas l'être. C'était un « pick-up bar », un endroit où les filles venaient se faire draguer. Les serveuses n'hésitaient pas à payer de leur personne quand il le fallait. Le jeune Turc caressa la barbe qu'il avait été obligé de se laisser pousser à cause des vilains boutons qui envahissaient son menton. Il avait une demi-heure devant lui et son érection était si douloureuse qu'elle l'empêchait de penser. Il prit sa bière et gagna un box au fond du bar, réservé aux bons clients. De là, il héla le barman.

— Mustapha, dis à ta copine de venir me tenir compagnie, au lieu d'astiquer le comptoir.

Trente secondes plus tard, Mevlana arrivait, les yeux baissés, et s'asseyait à côté de lui. Il lui adressa un sourire entendu et tira le rideau les isolant aussi de la salle.

— Mevlana, je voudrais te montrer quelque chose.

Elle roucoula.

— Ah bon. Quoi ?

D'un geste rapide, il descendit la fermeture de son jean, faisant jaillir un membre flamboyant comme un phare. Presque vingt centimètres de corps caverneux fortement congestionné.

— C'est depuis que je t'ai vue que je suis comme ça, expliqua Ilnur à voix basse. J'ai jamais rencontré une petite aussi bandante...

Prise de court, Mevlana se tortilla avec un rire gêné. On ne l'avait jamais attaquée aussi directement. Elle se dit que c'était probablement une sorte de rite initiatique de la grande ville.

— Après le travail, proposa-t-elle, bonne fille. Si tu...

— Je pourrai jamais tenir jusque-là, supplia Ilnur. Fais un petit effort.

Pour l'aider, il la saisit à la nuque, courbant son visage vers le mâ

rougeoyant.

— Juste un peu, le bout ! murmura-t-il en lui enfonçant impitoyablement son membre jusqu'à la lulette.

Mevlana eut un sursaut de surprise, puis, motivée par la vague crainte de se faire virer si elle refusait, fit ce qu'on lui demandait. Ilnur poussa un soupir de bien-être. La langue et la bouche de cette petite salope anatolienne lui faisaient oublier la jalousie corrosive de sa jeune épouse qu'il avait beau baiser à fond tous les jours, sans arriver à l'arracher à sa mauvaise humeur.

— M. Ilnur Demir est arrivé ? demanda Malko en anglais.

Il avait eu du mal à trouver le *Biber* et encore plus à se garer. Trois ou quatre filles étaient assises au bar, dont une fausse blonde, outrageusement décolletée, balançant la tête au rythme de la musique de jazz. Ambiance lourde. Une barmaid aux yeux charbonneux promenait ses seins sous le nez des rares clients. On se serait cru au Texas, pas en Turquie.

Le barman désigna le rideau au fond de la salle.

— Il est là-bas.

Malko traversa le bar et tira le rideau.

D'abord, il crut voir Jésus-Christ sur sa croix. Un barbu aux cheveux très longs tombant sur les épaules. Les yeux fermés, la tête rejetée en arrière, avec une expression qui pouvait passer pour de la douleur. Un râle continu s'échappait de sa bouche. Puis son regard s'abaissa et il découvrit que la crispation du visage était due à une extase qui n'avait rien de mystique. Au même moment, le faux Jésus-Christ émit un cri rauque, appuya brutalement sur la tête de sa Marie-Madeleine et fut secoué d'un énorme spasme...

Pudique, Malko laissa retomber le rideau. Il retourna au bar et commanda un « raki », le poison local. Quelques instants plus tard, Mevlana, légèrement hagarde, regagna son bar, puis le jeune barbu émergea à son tour. Il n'avait même pas vu Malko. Le barman le présenta à ce dernier.

— Je me reposais, expliqua Ilnur, j'ai eu une journée fatigante. On va se mettre au travail. M. Burke m'a expliqué. On va faire le tour des casinos.

CHAPITRE XVIII

Malko avançait à une allure d'escargot, coincé derrière un vieux bus qui remontait vers le nord, sous une pluie torrentielle. On y voyait à peine et l'asphalte de la route longeant le Bosphore était glissante comme une patinoire.

— C'est encore loin ? demanda-t-il.

Ilnur Demir eut un geste rassurant.

— Non, non, juste après Bebek. Il y a beaucoup de Russes qui fréquentent ce casino.

Ils se trouvaient à quarante-cinq minutes du centre, loin au nord du deuxième pont enjambant le Bosphore, presque à la mer Noire. Après avoir « peigné » tous les casinos d'Istanbul, du *Swiss Hotel* au plus minable, le *Ramada*, enfoui dans les ruelles de *Beyazit*, fréquenté surtout par de minables trafiquants ukrainiens aux yeux luisants de lucre. Quelques putes faméliques traînaient autour des machines à sous. Rien à voir avec les somptueuses jumelles.

Ilnur connaissait tout le monde partout... Après les casinos, ils avaient inspecté quelques restaurants de luxe, deux boîtes tristes à mourir et un bar à côté duquel le *Biber* ressemblait à l'antichambre du paradis... Un portier chamarré apparut dans le faisceau des phares. Stoïque sous la pluie.

— C'est là, annonça Ilnur.

Malko reconnut l'hôtel-casino *Tarabya*, où il avait déjà rencontré les jumelles en compagnie de John Burke, et reprit espoir. Hélas, arrivés à la salle du premier, d'un coup d'œil rapide, ils purent vérifier que les jumelles n'étaient pas là. En sortant, Ilnur eut son conciliabule habituel avec le cerbère de l'entrée et quelques centaines de milliers de livres turques changèrent de main. Malko regarda discrètement sa montre. Minuit et demi.

— On va retourner au *Biber*, proposa le Turc, j'ai laissé des messages partout. Si elles apparaissent quelque part, on m'appelle aussitôt.

Quand ils pénétrèrent dans le *Biber*, quarante-cinq minutes plus tard, l'ambiance était encore plus glauque. Des couples se tripotaient dans tous les coins au son d'un jazz en sourdine et quelques créatures, au bar, étaient visiblement prêtes à se solder, vue l'heure tardive. La barmaid qui avait soulagé Ilnur lui adressa un sourire salace qui

s'étendit à Malko. Il n'y avait plus qu'à attendre.

2 heures moins le quart. Malko, somnolent, n'arrivait pas à s'intéresser à un fabuleux décolleté offert à ses yeux, en dépit de la bonne volonté évidente de sa propriétaire. Ilnur, qui en était à sa huitième bière, lutinait la serveuse chaque fois qu'elle passait à sa portée, repris par son prurit... Le barman lui tendit soudain le téléphone posé sur le comptoir.

— On te demande.

La conversation fut extrêmement brève. Ilnur Demir glissa de son tabouret avec le regard avide d'un loup qui vient de repérer une brebis bien grasse.

— Elles sont au *Swiss Hotel*. Seules !

Jusqu'au *Swiss Hotel*, dans *Bayioudim Caddesi*, isolé au milieu d'un grand jardin non loin du Bosphore, cela descendait ! Ils ne mirent guère plus de cinq minutes. L'entrée du casino se trouvait à gauche de l'entrée principale dans le parc. La pluie tombait toujours à verse.

C'était nettement plus luxueux que le *Tarabya* : une épaisse moquette rouge, du marbre, des lustres, des glaces. Presque Las Vegas...

Malko repéra immédiatement les deux jumelles, à une table de roulette, assises l'une à côté de l'autre. Ça jouait ferme et on n'entendait que les cliquetis des jetons, la voix monotone du croupier et quelques exclamations à voix basse. Une des jumelles portait un sage chemisier de soie grège, gonflé par son opulente poitrine. Ses traits étaient tirés, son maquillage brouillé, son regard vide. Tout éclat disparu. L'autre portait le même chemisier mais en noir. Elle jouait avec une pile de jetons, sans miser, les yeux rivés au tapis vert.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Ilnur qui sentait ses démangeaisons le reprendre.

— Attendons qu'elles aient fini de jouer, suggéra Malko.

Ils n'eurent pas longtemps à attendre. La jumelle en soie grège poussa tous ses jetons sur le 7. Le croupier annonça la fin des enchères, lança la boule qui cliqueta dans un silence troublé seulement par le bruit des machines à sous.

— *Twenty-one* !

Implacable, le râteau ratissa tous les jetons du tapis. Les coins de la bouche de la jumelle en grège s'abaissèrent. Les deux arboraient un masque d'une dureté incroyable et pitoyable à la fois : celui des joueurs qui perdent. Sa sœur lui adressa quelques mots à l'oreille et poussa sa pile de jetons sur le 7. Avec un sourire crispé. Les jeux faits, le croupier lança la boule dans un silence de mort.

— *Eleven !*

Les deux jumelles se levèrent ensemble, l'air absent. Elles portaient toutes les deux des jupes plissées rouges jusqu'aux chevilles. Comme des automates, elles se dirigèrent vers la sortie. Trouvant sur leur chemin Malko et son compagnon.

Leurs visages s'illuminèrent en une fraction de seconde, comme si on avait tourné un bouton ! Les lèvres semblèrent gonfler, le regard se fit provocant et il sembla à Malko que même leurs seins se tendaient sous la soie !

Celle en grèze s'approcha de Malko.

— On en a assez de jouer pour ce soir ! Vous nous offrez une coupe de Champagne ?

Elle passa son bras sous celui de Malko, s'appuyant de sa hanche contre lui. Grand seigneur, il commanda au bar une bouteille de Taittinger « Comtes de Champagne », blanc de blancs 1988. Ce qui réveilla instantanément le barman. À huit millions de livres turques la bouteille, cela méritait le respect. Les jumelles se mirent à fondre devant tant de munificence... Pendant quelques minutes ce fut l'euphorie. Ce qu'on lisait dans le regard de Svetlana et Mariana aurait donné une érection instantanée à l'ayatollah le plus fanatique.

Une deuxième bouteille de Taittinger fut liquidée presque aussi vite. La jumelle en grèze – Svetlana -, qui semblait la « chef », se pencha à l'oreille de Malko, après avoir glissé une *Lucky Strike* dans son long fume-cigarette.

— J'aimerais bien vous montrer tout ce qu'on sait faire... On a un petit appartement très sympa, avec des films et un *ttrrrrs* grand lit.

Les pointes de ses seins effleuraient l'alpaga de son costume. Devant son silence, elle précisa :

— C'est cinq mille dollars et on met un *condom*.

Avant que Malko n'ait pu répondre, une exclamation furieuse éclata derrière eux. Il se retourna. Le visage crispé de fureur, Mariana essayait d'ôter de sous sa jupe le bras d'Ilnur Demir, enfoncé jusqu'au coude entre ses cuisses. Malko préféra se dire qu'il voulait garder une jarrettière en souvenir.

— Qu'est-ce que c'est que ce verrat en chaleur ! lança Mariana en russe. Je ne suis pas une radasse... Viens. J'en ai marre de ce loquedu !

— Tu as perdu sept mille dollars ce soir, répliqua Svetlana.

Mariana se leva.

— Demain on en gagne dix mille, tu sais bien. Alors !

Svetlana abandonna son tabouret à son tour. Il fallait réagir.

— Svetlana, dit-il en russe, j'ai une proposition à vous faire.

L'Ukrainienne le foudroya d'un regard bleu cobalt.

— On ne discute pas *nos* prix.

L'effet bénéfique du Taittinger semblait déjà s'être envolé. Ilnur,

l'air d'un chien battu, contemplait tristement son érection inutile.

— Ce n'est pas ça, précisa Malko. Je cherche un ami que vous avez peut-être croisé. Un Ukrainien. Vladimir Sevchenko. Si vous m'aidez à le retrouver, je vous donne cinq mille dollars. Cash.

Les prunelles de Swetlana semblèrent soudain prises par les glaces ! Sans même regarder sa sœur, elle répliqua d'une voix contenue :

— Je ne sais pas qui tu es. Mais tu t'es trompé d'adresse. On vend notre cul. Pas des informations. On n'a pas envie de se retrouver dans le Bosphore, avec des chaussures en ciment. *Losvidanya*.

Avant qu'elle ne s'éloigne, Malko eut le temps de lancer :

— Si vous changez d'avis, je suis au *Ciragan*, chambre 132.

İlnur Demir regarda les deux onduler sur la sortie, au bord des larmes.

— On aurait pu baiser avec elles. Après, la discussion aurait été plus facile.

Malko essaya de ne pas extérioriser sa déception. La piste sur laquelle il comptait tant s'effondrait.

Sans un mot ils regagnèrent leur voiture. Il pleuvait toujours. Après avoir déposé Malko, İlnur prit la direction du pont sur le Bosphore, emprunté tous les jours par 500 000 Turcs, mais désert à cette heure. Son érection ne s'était pas affaiblie et il se dit qu'il allait se défouler sur son épouse légitime, en pensant aux sublimes jumelles. Faute de mieux.

Malko regardait un cargo descendre le Bosphore, lorsque le téléphone sonna. C'était Elko Krisantem.

— Il y a du nouveau, annonça-t-il.

Il appelait d'une cabine publique, par sécurité, à la poste à côté de la mosquée d'Atakoy.

— Rendez-vous dans une heure, proposa Malko.

Il mit moins de temps que prévu et dut attendre dans sa voiture. Elko Krisantem arriva, poussant sa voiture des quatre-saisons. Sous les légumes, se trouvait une Uzi fournie par Zeynel Sokik. Elko était parfait : pas rasé, mal habillé.

— Nami Okdu est venu m'acheter des légumes ! annonça-t-il triomphalement. Une quantité importante. Donc, ils sont plusieurs dans son appartement.

Ce qui expliquerait que Nikola Tolman se soit volatilisé ! Après le suicide de Soraya Tadjeh, Malko avait appelé l'hôtel *Opéra*, découvrant que le Slovène avait rendu sa chambre une demi-heure plus tôt. Il avait dû rejoindre Ali Al Mahdi dans leur planque.

— Retournez là-bas, dit Malko. Ils vont bien finir par sortir.

Il repartit vers le centre d'Istanbul. Désormais tous ses espoirs reposaient sur la surveillance de cette planque.

Vladimir Sevchenko balaya d'un regard distrait la pièce délicatement meublée du Yali donnant sur le Bosphore. Les jumelles avaient loué un appartement dans une des quelques vieilles maisons de bois traditionnelles construites en bordure du Bosphore. Ravissantes mais décimées par les promoteurs immobiliers qui les achetaient et les rasaient pour les remplacer par plusieurs étages de béton. Il en restait encore quelques-unes à Bebek, dominant le Bosphore. L'Ukrainien fixa son attention sur les cuisses de Svetlana, découvertes par sa minijupe. Sa sœur était en train de compter patiemment les billets de cent dollars. Lorsqu'elle eut terminé, elle alla les enfermer dans un coffre à verrouillage électronique et vint rejoindre sa sœur.

Toutes les deux portaient leur tenue de travail. Slip et soutien-gorge de dentelle noire, chemisier transparent, mini et escarpins lacés. Arrosées de parfum. Vladimir Sevchenko sentait la pression monter dans ses artères. Ils avaient dîné chez *Urkan* et ils avaient vidé à trois une bouteille de cognac français, du Gaston de Lagrange XO. Il fit un pas et emprisonna dans sa main le sein gauche de Svetlana, soufflant comme un phoque.

— Je vais vous défoncer toutes les deux, promit-il. Allez, à poil !

Sa conception de l'érotisme était plus proche de celle du cosaque que de l'amour courtois... Ce que Svetlana vit dans les yeux injectés de sang lui fit peur. Elle se dégagea et proposa :

— Attends, tu as droit à un petit show. Après on s'occupera de toi.

En un clin d'œil, elles furent déshabillées. Allongées l'une sur l'autre, entièrement nues, elles commencèrent à se caresser mutuellement, se prenant peu à peu au jeu. C'était la partie qu'elles préféraient. Là, elles prenaient *vraiment* du plaisir et les mots qu'elles échangeaient sonnaient vrais.

Vladimir Sevchenko en profita pour se débarrasser de tous ses vêtements. Assis dans un fauteuil, il contempla le spectacle en se masturbant machinalement, le regard luisant et le souffle court.

Vladimir Sevchenko s'arracha soudain de son fauteuil, avec un grognement, la massue en avant.

Svetlana abandonna sa sœur et lança :

— Attends ! On va le calmer un peu.

Elles cherchaient à retarder le plus possible l'assaut de l'Ukrainien. Depuis qu'elles l'avaient vu nu, elles lui auraient bien rendu ses dix mille dollars...

Svetlana se glissa jusqu'à lui, empoigna le membre de la main

droite et se laissa tomber à genoux sur le tapis, engoulant le gland violacé.

Vladimir Sevchenko s'arrêta net, comme frappé par la foudre. Ça, il appréciait.

Swetlana voulut raffiner. Retirant le membre congestionné de sa bouche, elle pencha son visage dessus, agaçant le méat de ses longs cils...

L'Ukrainien poussa un barrissement. De plaisir et de surprise ! Seulement, cette caresse eut l'effet exactement inverse à celui qu'avait prévu Swetlana. Au lieu de donner envie à Sevchenko de continuer à « flirter », elle le déchaîna ! Saisissant la jeune femme par ses longs cheveux blonds, il la mit d'abord debout. Puis il la saisit par le sexe, enfonçant ses gros doigts en elle et la projeta sur le lit, à côté de sa sœur.

Il était déjà allongé sur elle, l'aplatissant de ses cent kilos. Il tâtonna, en grognant comme un ver rat, sentit l'humidité du sexe ouvert et donna aussitôt un formidable coup de reins.

Swetlana crut que sa dernière heure était arrivée. Distendue, terrifiée, elle hurla.

— Arrête ! Tu n'as rien mis.

Vladimir Sevchenko se contenta de pousser de toutes ses forces, achevant de se ficher en elle jusqu'à la garde.

Ensuite, il se mit à la pilonner avec la régularité implacable d'un piston de locomotive.

— Salaud ! Tu n'as pas mis de condom ! glapit Swetlana.

Vladimir Sevchenko s'en moquait comme de sa première chapka, s'en donnant à cœur joie, ses grosses jattes pétrissaient les seins magnifiques de Swetlana. Écartelée, écrasée sous son poids, celle-ci entrecoupait ses gémissements d'insultes effroyables. Mariana, affolée, n'hésita pas. Attrapant une lampe en terre cuite, elle l'écrasa de toutes ses forces sur la nuque de Vladimir Sevchenko.

L'Ukrainien s'ébroua, comme piqué par un moustique, et continua de plus belle. En dépit des coups de pied et de poing de la sœur jumelle, hystérique. Quand il se retira, Swetlana crut son supplice terminé. Mais l'Ukrainien était toujours triomphant... Brutalement, il retourna la jeune femme sur le ventre et se vautra à nouveau sur elle, tâtonna entre leurs deux corps. Lorsque Swetlana sentit le gland monstrueux se poser sur l'ouverture de ses reins, elle poussa un cri atroce. Depuis qu'elle exerçait son métier à Istanbul, elle n'avait jamais eu affaire à une telle brute. Elle et sa sœur choisissaient leurs clients avec soin, la plupart des Turcs. Elles n'avaient accepté la proposition de Vladimir Sevchenko que pour deux raisons : d'abord, ayant beaucoup perdu au jeu, elles avaient besoin d'argent. Ensuite, il avait doublé le tarif habituel.

— *Niet ! Niet !*

Pour toute réponse Vladimir Sevchenko se souleva légèrement, maintenant son membre dans la bonne position et se laissa retomber verticalement de tout son poids. Une fraction de seconde, le sphincter de Swetlana résista puis le sexe s'engouffra d'un trait au fond de ses reins. Sous le coup de la douleur, la jeune femme perdit connaissance. Du sang commença à suinter, n'empêchant pas l'Ukrainien de la violer, en grognant de satisfaction.

Mariana, en larmes, regarda autour d'elle, affolée. Jamais les jumelles n'avaient été confrontées à ce genre de situation ! Elle pensa à appeler la police, puis renonça. Ils viendraient trop tard et prendraient la suite de Sevchenko... Regardant autour d'elle, elle avisa une bouteille vide de « raki ». Vladimir Sevchenko ahanait toujours sur sa sœur, la défonçant de plus en plus. Il lui jeta un coup d'œil méchant.

— Bientôt, ça va être ton tour, ma petite pigeonne. Prépare ton cul...

De toute ses forces Mariana abattit la bouteille sur sa tempe. Le verre se brisa avec fracas. Vladimir Sevchenko poussa un mugissement et bascula sur le côté, la tempe éclatée, s'arrachant du même coup de sa victime. Swetlana trouva la force de ramper sur la moquette, jusqu'à la salle de bains où elle s'effondra sur le carrelage.

L'Ukrainien s'ébrouait. Il se redressa, d'abord à moitié, puis complètement. Ses traits épais convulsés de rage.

— Je vais t'étrangler, petite conne ! siffla-t-il.

Il fit un pas en avant et se souvint brutalement de la raison qui l'avait amené à Istanbul. Il ne pouvait pas se permettre certaines choses... Sans se rhabiller, il traversa la pièce, fonçant vers la porte qu'il ouvrit. Mariana crut qu'il se sauvait dans cette tenue. Mais arrêté sur le seuil, il hurla :

— Djokar ! Abbi !

Les deux Tchétchènes qui lui servaient de gardes du corps jaillirent de leur voiture garée devant le *Yali*. Vladimir Sevchenko les fit entrer, aveuglé par le sang, et leur désigna Mariana, debout, nue au milieu de la pièce.

— Amusez-vous avec cette salope ! Il y a la même à côté.

Titubant, il gagna la salle de bains, en chassant à coups de pied Swetlana, avant de se jeter sous une douche.

Djokar et Abbi riaient comme des gosses. Nus du ventre aux pieds, ils étaient fous de désir devant ces deux femelles splendides. Tout de suite, Djokar, un gros rouquin velu comme un singe, avait cloué par terre Mariana. Plongeant son sexe jusqu'à la garde dans son ventre et jouissant presque immédiatement. Ensuite, Abbi lui avait succédé. Puis

de nouveau, Djokar. Des forcenés qui ne pensaient qu'à violer ces femelles offertes par leur maître. Mariana avait l'impression qu'ils allaient lui arracher les seins ou la désarticuler tant ils la maniaient avec brutalité. Puis, comme deux fauves, ils se ruèrent sur Swetlana, immobile, les yeux révoltés. Ils l'explorèrent, enfonçant leurs gros doigts dans son anus ensanglanté, dans son sexe, lui tirant les poils.

Djokar avait un sexe énorme : une branche de chêne noueuse, dure et fripée. De force, il jeta Swetlana sur un pouf et tandis qu'Abbi tentait de lui enfoncer son sexe dans la bouche, il la sodomisa d'un coup, la faisant s'évanouir de douleur... À ce moment, Vladimir Sevchenko sortit de la salle de bains, encore en érection, tamponnant sa tempe ensanglantée avec une serviette. Il s'approcha de Mariana et la prit par les cheveux.

— Toi, petite salope, fit-il, tu vas payer.

Muette de terreur, elle ne répondit pas. D'une gifle, il la jeta à terre et se laissa tomber dessus. Ce fut la même chose qu'avec Swetlana. Elle hurla en sentant le sexe monstrueux la perforer jusqu'aux entrailles. Comme il était très excité, cela dura moins longtemps... Les deux autres tournaient autour de leur patron, la queue à la main, le front bas, l'air mauvais, cherchant leur pitance.

Tout à coup, Vladimir Sevchenko dégorgea un flot de sperme avec un cri de bête et se redressa.

— Finissez-la ! lança-t-il.

Les deux Tchétchènes ne s'en privèrent pas. Mariana dut subir leur double viol. Le dernier, surtout, la laissa exsangue, sanglante, déchirée, comme sa sœur.

Vladimir Sevchenko avait déjà fini de se rhabiller. Aussitôt, les Tchétchènes, qui avaient gardé chemise et cravate, se hâtèrent d'en faire autant. L'Ukrainien se planta devant Mariana.

— Je m'appelle Vladimir Sevchenko, lança-t-il d'une voix râpeuse et basse. Aucune salope ne m'a jamais frappé. Tu as de la chance, j'aurais dû t'arracher les seins et te sortir les tripes. Je reviendrai ici chaque fois que j'en aurai envie. Et je ne te paierai pas même un kopeck. Et si tu dis un mot à la police, je dirai à Djokar et à Abbi de venir s'occuper de toi. Ils te retrouveront.

D'un signe de tête, il montra la porte aux deux Tchétchènes et sortit le dernier. La pluie lui brûla la plaie à sa tempe. Il était quand même content de sa soirée. Il y avait longtemps qu'il ne s'était autant amusé.

Gospodine Linge ?

La voix était incontestablement russe et féminine.

— *Da*, répondit Malko.

— C'est Swetlana, je veux te voir. Prends l'adresse. Tu sonnes à « 1^{er} étage ». Dans une heure. Avec vingt mille dollars.

CHAPITRE XIX

Swetlana donna l'adresse : 26, *Sahil Yolu Sokak*, à *Bebek*. Puis, sans laisser à Malko le temps de demander des explications, raccrocha. Malko consulta la carte : *Bebek* se trouvait plus haut sur le Bosphore, à trois ou quatre kilomètres. Que signifiait cette étrange proposition ? Était-ce une tentative d'arnaque ? Un piège tendu par Vladimir Sevchenko ?

Deux jours plus tôt, Swetlana l'avait envoyé promener. Pourquoi aurait-elle changé d'avis ?

John Burke se trouvait toujours à Ankara, jusqu'au soir. Malko ne voulait pas mêler Zeynel Sokik à cette affaire. Elko Krisantem ne pouvait pas lâcher sa planque, seul fil conducteur pour le moment. Il n'avait plus qu'à y aller seul. Il prit dans le coffre de la chambre deux cents billets de cent dollars, les glissa dans une enveloppe brune et la mit dans sa poche intérieure. Cela ne faisait pas un paquet très épais. Ensuite, il vérifia son *Sig*, prit une dizaine de cartouches en prime et glissa l'arme dans sa ceinture.

Quand même, avant de partir, il appela Zeynel Sokik et eut la chance de le joindre.

— Je vais à un rendez-vous bizarre, prévint-il. Si dans une heure, je ne vous ai pas téléphoné, pouvez-vous aller voir si je suis toujours en bon état ?

Il communiqua l'adresse au Turc qui ne posa aucune question et lui assura que même Robocop ne résisterait pas à ses hommes.

Rassuré, Malko se mit en route sous la même pluie fine. Le 26, *Sahil Yolu* était un *yali*, une petite maison de bois donnant directement sur le Bosphore. L'entrée se trouvait en contrebas de la route. Malko descendit un escalier de bois et sonna à « 1 ». Une voix de femme demanda en anglais à l'interphone :

— Qui est-ce ?

— Malko Linge.

La porte s'ouvrit automatiquement. Il parcourut quelques mètres de couloir et se trouva face à Mariana, le visage défait, le regard farouche. Drapée dans une sorte de caftan vert, juchée sur des mules. Elle installa Malko sur un petit sofa, face au Bosphore, qui coulait dix mètres plus bas. Et ne perdit pas de temps.

— Tu cherches un certain Vladimir Sevchenko ? lança-t-elle en

russe.

— *Da.*

— Je sais où il est. Si tu me donnes vingt mille dollars, je te le dis.

— Ça ne vaut pas cela, objecta Malko.

Il se demanda ce qui avait fait changer d'avis les jumelles. Flairant un piège.

Mariana lui jeta un regard froid.

— Avant-hier, tu étais déjà prêt à donner cinq mille dollars. Demain, je te demanderai trente mille...

Les yeux bleus avaient l'expression dure et lointaine qu'elle arborait quand elle jouait.

— Je croyais que tu ne vendais que ton cul ? remarqua Malko. Pourquoi as-tu changé d'avis ?

— C'est mon problème, fit sèchement la jeune femme. Si tu es d'accord, tu me donnes l'argent. Sinon, tu t'en vas.

Elle était déjà debout. Malko se dit qu'après tout, ce n'étaient même pas les dollars amoureusement comptabilisés par les fonctionnaires de la CIA.

— D'accord, dit-il.

Elle tendit sa longue main, paume en l'air.

— L'argent.

Il sortit sa liasse de billets de cent dollars et la posa sur la table basse.

Mariana se hâta de les compter. Puis elle se leva, disparut et revint les mains vides. Son regard brillait de haine.

— Vladimir Sevchenko habite la suite 246 du *Ciragan*, annonça-t-elle.

— Je ne l'ai jamais vu, pourtant ! s'étonna Malko.

— Il ne sort jamais par le hall, précisa-t-elle. Il utilise toujours le couloir qui relie le *Ciragan* où tu te trouves au vieux palais qui abrite le casino. Et il ne sort pas beaucoup. Juste le soir.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

Elle haussa les épaules.

— Je m'en fous. Je sais qu'il repart dans quatre jours...

— Tu vas le revoir ? demanda-t-il.

Il crut qu'elle allait lui cracher au visage.

— Si tu m'apportes les couilles de ce porc, dit-elle posément, tu pourras baiser avec moi gratuitement jusqu'à la fin de tes jours.

John Burke, le visage grave, écoutait le récit de Malko, tout en tirant sur sa *Lucky Strike*. L'Américain semblait préoccupé. Il avait appelé Malko vers 5 heures, lui demandant de passer le voir. Lorsque Malko

eut terminé, il écrasa sa cigarette dans le cendrier, presque rageusement, et dit d'une voix sans conviction :

— Vous avez fait un travail formidable ! Seulement j'ai de mauvaises nouvelles...

— Lesquelles ?

— À Ankara, nous avons évoqué cette histoire avec le responsable du secteur. Nous avons communiqué avec Washington à plusieurs reprises. Là-bas, ils ont un système de communications *protégées* plus performant que le nôtre.

— Et alors ? demanda Malko, sur des charbons ardents.

— On ne peut pas intercepter le *Glaskow*...

Malko crut avoir mal entendu. Tassé dans son fauteuil, le regard baissé, le responsable de la CIA avait l'air vraiment mal.

— Et pourquoi ?

— *Sharp Guard* est, théoriquement, sous la juridiction NATO, expliqua John Burke. En fait, c'est la Maison-Blanche qui décide de tout. La zone est politiquement trop *sensible*. Alors, par des instructions confidentielles aux responsables de l'opération, Washington a émis des restrictions permanentes à l'arraisonnement des navires suspects.

— Lesquelles ? demanda Malko qui commençait à bouillir de fureur.

— Aucun navire battant pavillon d'un État mettant les troupes à la disposition de la FORPRONU ne peut être arraisonné. On peut tout juste lui demander poliment par radio la nature de sa cargaison. Vous pouvez parier que le capitaine du *Glaskow* fera une réponse rassurante, style matériel agricole ou blé.

— C'est insensé ! fit Malko, assommé.

— La Maison-Blanche ne veut pas de complications diplomatiques, soupira le responsable de la CIA.

Abasourdi, Malko voulut insister.

— Vous voulez dire que ce navire chargé d'armes *lourdes*, de chars T.72, d'hélicoptères, de mortiers, d'artillerie, de missiles sol-air et j'en oublie, va pouvoir remonter tranquillement l'Adriatique ?

— J'en ai peur ! avoua John Burke. Clandestinement, nous pouvons faire ce que nous voulons. Officiellement, rien, pour ne pas déplaire à nos alliés, nouveaux et anciens.

Malko ne l'écoutait plus. De Slovénie à Istanbul, plusieurs personnes avaient donné leur vie pour empêcher cette cargaison d'arriver à bon port. Lui-même avait échappé de justesse à la mort. Tout cela pour rien.

Sentant son écœurement, John Burke précisa :

— Nous devons ménager l'Ukraine. Ils ont encore beaucoup de têtes nucléaires. Il ne faudrait pas qu'elles se retrouvent dans de mauvaises mains. S'attaquer au drapeau ukrainien, c'est de la folie. Politiquement

tout à fait incorrect.

Malko avait eu souvent envie de lâcher la CIA, mais jamais comme ce jour-là.

Des milliers de gens allaient trouver la mort à cause de ce cargo d'armes. Des civils. Et la guerre ne serait pas pour autant gagnée par les Bosniaques.

John Burke se leva.

— Allez, je vous invite à dîner. Un bon poisson grillé dans un *Lokenta*⁽⁴⁰⁾ vous changera les idées. Une fois de plus, vous avez fait votre boulot. Superbement. Pour rien, hélas. En plus, on a perdu Boris Nicolaïev... Quinze ans d'investissements... Allez, on y va.

Dans l'ascenseur, Malko insista :

— Montons une *coveri* opération. Ce ne doit pas être très difficile de placer une charge explosive contre la coque de ce rafiot. Qu'il explose en mer avec sa cargaison.

John Burke lui adressa un regard ironique.

— On retrouve le cas de figure précédent. Il s'agit d'un navire *ukrainien*. Jamais Langley ne donnera son feu vert.

— Mais ce Sevchenko est un mafioso, le gouvernement ukrainien ne peut pas le protéger, s'entêta Malko.

John Burke se glissa au volant de sa voiture.

— Vous croyez que des usines d'armement de Crimée exportent ce matériel sans le feu vert du gouvernement de Kiev ? Vous êtes naïf ! En Russie, comme en Ukraine, il n'y a plus *que* des mafiosi. Même s'ils ne sont pas officiellement au pouvoir, ils tirent les ficelles. Une partie des dollars de cette vente doit aboutir dans les poches des membres du gouvernement ukrainien. Ça m'écœure autant que vous ! Finalement, les Turcs sont plus propres. J'ai acheté une maison dans le sud, près d'Antalya, et je vais y prendre ma retraite.

Malko avait la tête qui tournait. La veille, en compagnie de John Burke, ils avaient fait tristement la fête. Buvant comme des trous. Commenant par une rafale de Cointreau Caïpirinha, passant ensuite au Taittinger « Comtes de Champagne », rosé 1986. Deux bouteilles. Cela ne lui avait pas fait oublier la frustration qui le rongait.

Il regarda le Bosphore sous la pluie. Dans moins de trois jours, le *Glaskow* passerait devant ces fenêtres, irait ensuite s'ancrer dans la mer de Marmara, les Bosniaques paieraient, après avoir vérifié sa cargaison, et il prendrait paisiblement le chemin de l'Adriatique... Protégé par les accords secrets de la Maison-Blanche.

Ce n'était, hélas, pas la première fois que la Main droite du Seigneur ignorait ce que faisait la gauche...

Il n'avait plus qu'à regagner Liezen pour y cuver sa déception. Même le solde des cent mille dollars qu'il pourrait consacrer à son château ne le consolait pas. Le monde était devenu fou. Vladimir Sevchenko devait bien rire.

Le timbre cristallin de la porte de la chambre arracha Malko à ses sombres pensées. Il abandonna ses bagages pour aller ouvrir, croyant que c'était la femme de chambre.

Il vit deux silhouettes dans la pénombre du couloir.

— On peut entrer ? demanda la voix mélodieuse d'une des jumelles.

Surpris, Malko s'effaça. Les deux jeunes femmes ôtèrent leurs imperméables, apparaissant en pull ras du cou noir et en jean. Les deux arboraient des lunettes noires. Svetlana s'approcha de Malko. Maintenant, il la reconnaissait à sa voix.

— Comme tu as été gentil avec nous, on est venues te faire une surprise, annonça-t-elle.

D'un geste sec, elle défit la cordelière du peignoir de bains de Malko. Mariana, par-derrière, le fit glisser de ses épaules, le laissant nu comme un ver. Puis Svetlana le prit par la main, l'amena au grand lit et l'y fit s'y allonger. C'était assez surréaliste : on aurait dit des infirmières... Il se dit qu'il aurait une ultime compensation avant de quitter Istanbul : il n'avait jamais fait l'amour à des jumelles...

Svetlana se pencha sur lui, sa bouche effleura la sienne.

— Maintenant, ne bouge plus, salaud ! dit-elle d'une voix douce.

Il sursauta sous la brûlure d'une lame posée sur sa gorge. Elle lui avait appliqué un rasoir sur le larynx, tenu d'une main ferme ! Au même moment, il sentit les longs doigts de sa sœur s'emparer de sa virilité et le même horrible contact métallique à la base de sa verge.

Vladimir Sevchenko avait *retourné* les jumelles ! C'était, hélas, trop tard pour se lamenter. Au moindre mouvement, il était égorgé et châtré.

Il n'eut pas le temps de se poser des questions. Svetlana murmurait à son oreille.

— Sois *très* gentil. Tu ne sais pas à quel point j'ai envie de voir ton sang jaillir. Comme un porc.

— Mais qu'est-ce que...

— Les dollars ! jeta Mariana. Tu ne savais pas qu'ils sont faux ? Tous ! On a failli se faire coffrer.

— Faux ?

Malko était tellement surpris qu'il esquissa le geste de se relever et que le rasoir mordit dans sa chair. Un filet de sang commença à s'écouler de son cou. Son cerveau tournait à cent mille tours, essayant

de comprendre. C'est à peine s'il entendit Swetlana menacer :

— On est venues ici pour que tu nous paies avec de *vrais* dollars. Ou alors, on te coupe les couilles.

De faux dollars !

Voilà pourquoi Dieter Weizman avait été assassiné ! Ancien faux-monnayeur, il s'était rendu compte que l'argent remis par Ali Al Mahdi était contrefait ! Il s'était plaint à ce dernier qui lui avait envoyé Soraya Tadjeh pour que cela ne s'ébruite pas. Comme cette dernière travaillait pour le gouvernement iranien, c'était bien la preuve que les faux billets venaient d'Iran.

— Tu as entendu ? lança Swetlana. On est pressées.

— Je peux téléphoner ? demanda Malko.

— On fait le numéro. Et si tu dis un mot de trop...

Il donna la ligne directe de John Burke.

Trois sonneries, quatre... cinq. Il pria de toutes ses forces. Enfin, on décrocha.

— John ?

— Je partais. Qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai besoin de vingt mille dollars en billets, *tout de suite*. Vous me les apportez à l'hôtel. Je vous expliquerai.

Il y eut un silence pesant, insupportable.

— OK, je serai là dans une heure, dit l'Américain.

Swetlana lança :

— Tu lui dis de t'appeler d'en bas. Qu'il ne monte pas. Moi, je descendrai.

Le téléphone fit sursauter Malko. Cinquante-sept minutes s'étaient écoulées sans le moindre changement.

— Je suis en bas, annonça John Burke. J'ai l'argent.

— Tout va bien, affirma Malko, menacé par les deux rasoirs. Une jeune femme va descendre. Blonde. Pull noir, pantalon. Vous le lui donnez.

— OK.

Swetlana appuya un peu plus le rasoir.

— Mariana va changer l'argent à la banque. S'il y a un problème...

— Il n'y en aura pas, affirma Malko.

L'attente recommença. Jusqu'à ce que l'Ukrainienne revienne. Elle avait pris la clé pour ne pas avoir à déranger sa sœur. Ses yeux brillaient et elle brandit une épaisse liasse de billets de cinq cent mille livres turques.

— C'est bon ! *Karacho* !

Le rasoir s'éloigna enfin de la gorge de Malko. Sans plus s'occuper

de lui, les deux Ukrainiennes raflèrent leurs imperméables et sortirent en claquant la porte. Ignorant le service qu'elles venaient de rendre à Malko. À peine étaient-elles parties qu'on frappa à la porte : John Burke, visiblement soucieux.

Malko lui raconta sa mésaventure.

— Avez-vous ici quelqu'un du FBI qui s'y connaisse en fausse monnaie ?

— Non, il est à Ankara.

— Qu'il saute dans le premier avion. Ensuite, on appelle Vienne.

Ce fut Vienne qui réagit le plus rapidement. Malko en était à son cinquième café, installé dans le bureau de John Burke, lorsque le chef de station appela :

— Tous les billets de l'attaché-case sont faux ! annonça-t-il. Des faux d'une qualité parfaite. Ils sont indiscernables. Sauf pour un spécialiste, ou des gens sur leurs gardes.

— Comment fait-on la différence ? demanda Malko.

— Prenez un billet, je vais vous expliquer, répondit Ronald Chapter.

Malko obéit, déployant l'effigie de Benjamin Franklin. Le billet qu'il tenait en main semblait parfaitement normal...

— Regardez le liseré qui entoure le portrait de Benjamin Franklin, expliqua le chef de station de la CIA. Il est entouré par un texte en lettres microscopiques. Depuis 1992. Justement pour tenter de gêner les faux-monnayeurs.

— Je le vois, acquiesça Malko. Donc ce billet est bon ?

— Non, il est faux, comme tous les autres. Regardez à gauche le numéro de série : 4673987 C. Et la lettre G dans le rond au-dessus. Ces deux éléments donnent la date de fabrication. Ce billet est censé avoir été fabriqué en 1989, au moment où le texte n'existait pas encore ! Mais tout le reste est parfait : papier, couleurs, impression.

» Nous pensions depuis longtemps que les services iraniens fabriquaient près de Téhéran de faux dollars. Nous en avons maintenant la preuve. Comme en Russie le billet de cent dollars est devenu la monnaie de référence des mafiosi et que ces derniers n'ont que peu de connaissances techniques, ils sont les *pigeons* rêvés. Les Iraniens font d'une pierre deux coups : ils rendent service à leurs amis bosniaques, sans bourse délier et ils écoulent leurs stocks.

— Quelque chose m'intrigue, remarqua Malko. Pourquoi Doina Udvar n'a-t-elle eu aucun problème pour changer ces faux dollars à Venise ?

— Je pense qu'à Venise, les changeurs italiens, habitués aux

touristes, sont moins méfiants, fit l'Américain. Ici, les banques turques considèrent *tous* les Russes ou Ukrainiens comme des voyous. Ils inspectent les devises qu'on leur propose avec beaucoup plus de soin. Il y a eu déjà des faux dollars découverts à Istanbul.

— Gardez le secret total sur cette affaire pour l'instant, recommanda Malko.

Après avoir raccroché, il se tourna vers John Burke.

— Cela change la donne, non ?

— Certainement, reconnut l'Américain, mais je doute quand même d'obtenir le feu vert pour couler ce cargo... C'est le FBI qui va se lancer à la recherche de cette fausse monnaie. Je peux faire venir notre spécialiste d'Ankara aujourd'hui même. Avec l'aide de la police turque nous intercepterons les Iraniens quand ils viendront payer. Là-dessus, les Turcs se feront un plaisir de nous rendre service.

— Dans la mesure où vous ne voulez toujours pas vous attaquer au *Glaskow*, dit Malko, et compte tenu que je n'ai pas une confiance *totale* dans les Turcs, étant donné leur sympathie pour les musulmans bosniaques, je me demande s'il n'y a pas mieux à faire.

— Quoi donc ?

— Une petite « manip » qui dégoûtera les Iraniens de se livrer à la contrefaçon des dollars.

CHAPITRE XX

— C'est lui !

Malko abaissa ses jumelles. Un cargo d'allure modeste était en train de passer sous le pont *Bogastzi*, enjambant le Bosphore, un kilomètre plus au nord. Deux mâts de charge, une cheminée avec trois bandes rouges, un « château » très à l'arrière, comme un pétrolier : le *Glaskow* en provenance d'Odessa.

Le bateau affrété par le Cartel de Sébastopol.

Malko jubilait. Cette fois, la CIA s'était remuée. Depuis la découverte des faux dollars, John Burke avait mis les bouchées doubles, faisant descendre d'Ankara du renfort. Une équipe de guetteurs surveillaient jour et nuit l'entrée du Bosphore, postés à Sariyer, à l'entrée de la mer Noire. Relayés toutes les six heures, équipés la nuit de puissantes jumelles infrarouges. Grâce à un téléphone portable, ils étaient en liaison avec John Burke et Malko. C'est eux qui venaient de signaler le *Glaskow* une demi-heure plus tôt.

Malko reprit ses jumelles. Le *Glaskow* arriva à la hauteur du *Ciragan*, continuant à la même vitesse, vers la mer de Marmara. Rien ne le distinguait des autres cargos. À sa poupe flottait un drapeau bicolore jaune et bleu plutôt effiloché : celui de l'Ukraine. John Burke émit un sifflement de soulagement.

— *Jésus-Christ !* Je n'en crois pas mes yeux.

Sans se concerter, les deux hommes abandonnèrent leur poste d'observation et se ruèrent sur l'ascenseur. Même si la circulation n'était pas fameuse dans l'avenue longeant le Bosphore, ils ne risquaient guère de perdre de vue le cargo. Au pire, ils le retrouveraient ancré dans la mer de Marmara. La chose essentielle à vérifier : voir s'il ne continuait pas sa route, auquel cas l'hypothèse de Malko se fût révélée fausse...

Il leur fallut moins de vingt minutes pour atteindre le pont *Galata* et monter ensuite au sommet de la colline *Topkapi*. À côté du musée se trouvait un terre-plein d'où on observait parfaitement la sortie du Bosphore et le début de la mer de Marmara.

Ils repérèrent facilement le *Glaskow* glissant lentement entre les innombrables ferries se croisant à l'entrée du Bosphore, entre Karakoy, Eminônu, Silkesi d'une part et Uskudar ou Harem sur la rive asiatique. Puis le *Glaskow* mit le cap au sud, ensuite à l'ouest et s'enfonça dans la

mer de Marmara, longeant la côte à un kilomètre, là où se trouvaient tous les autres navires à l'ancre dans les « eaux internationales »... Il avait ralenti et ne dépassait pas trois nœuds.

— Suivez-le, suggéra Malko.

Ils reprirent la voiture, descendant sur *Kennedy Caddesi*, roulant au pas pour ne pas prendre trop d'avance. Environ quarante minutes plus tard, le *Glaskow* stoppa. A environ un kilomètre du rivage, en face de la Marina de Levizuk, juste avant l'aéroport international. Malko et John Burke ne se détendirent qu'après avoir vu l'ancre du *Glaskow* s'enfoncer dans la mer de Marmara. La cheminée cessa de cracher sa fumée noire. Le compte à rebours était commencé. Le *Glaskow* chargé d'armes n'allait sûrement pas s'éterniser en face d'Istanbul. Tout devait normalement se passer dans la journée. Il était déjà 9 heures du matin. Malko eut une pensée émue pour le colonel Boris Nikolaïev. Sans lui, il n'aurait jamais trouvé le nom du cargo.

John Burke se tourna vers lui.

— Vous êtes certain de ne pas vouloir repasser l'affaire aux Turcs... ?

— Certain, affirma Malko. Attendons, cela devrait bouger très vite.

Elko Krisantem achevait de servir deux kilos de tomates lorsqu'il aperçut deux hommes sortir du bloc 20. Le barbu, locataire des lieux, et Ali Al Mahdi. Ils se dirigèrent vers la vieille Renault 21. Elko rendit en toute hâte la monnaie et sortit de sous ses légumes le téléphone portable remis par Malko. Accroupi pour ne pas trop se faire remarquer, il l'appela.

— Ils viennent de prendre la voiture, annonça-t-il. Ils se dirigent vers le bord de mer.

— Parfait, dit Malko.

Celui-ci était embusqué à l'embranchement de *Strasbourg Caddesi* desservant Atakoy 9. Le seul itinéraire pour en sortir...

Quelques minutes plus tard, la Renault 21 déboucha sur la voie rapide et il la prit en chasse. Elle roulait lentement. Quand il la vit tourner à gauche dans *Mustapha Kemal Caddesi*, il fut certain de leur destination.

Effectivement, dix minutes plus tard, la vieille Renault s'arrêta devant le portail du consulat d'Iran.

Ali Al Mahdi descendit, parla dans l'interphone et le portail s'ouvrit lentement, avalant la voiture.

Ils durent patienter plus d'une heure avant de la voir réapparaître. Pour faire le trajet en sens inverse. Avant de pénétrer dans Atakoy 9, Malko interrompit sa filature.

Le portable bourdonna un peu plus tard.

— Ils sont revenus, annonça Elko Krisantem. Ils portaient six gros sacs de cuir qui paraissaient très lourds...

— Ne bougez surtout pas, ordonna Malko.

Sans Elko, ils n'auraient jamais pu exercer ce genre de surveillance : il ne se voyait pas déguisé en marchand de légumes anatolien... Chris ou Milton encore moins.

— L'argent est arrivé, annonça-t-il à John Burke. Ils ne vont pas tarder à contacter Sevchenko. Si ce n'est pas déjà fait...

Nouvelle sonnerie. Elko, très excité.

— Nikolas Tolman vient de sortir. Il va à pied à la mosquée.

— Suivez-le, ordonna Malko.

Elko prit sa charrette et se lança dans la rue conduisant à la mosquée aux deux minarets. Il arriva juste à temps pour voir le Slovène se glisser dans une des cabines téléphoniques en face de la poste, jouxtant la mosquée. La conversation ne dura pas longtemps et il repartit à pied. Elko attendit qu'il se soit éloigné pour rappeler Malko sur le portable.

— Cette fois-ci, ça y est, annonça Malko. Il n'y a pas de temps à perdre.

Afin de parer à toute éventualité, Ilnur Demir, garé dans le parking, surveillait la sortie du *Ciragan*. Ce n'était pas le moment de perdre Vladimir Sevchenko.

Malko trépidait intérieurement durant le parcours de retour dans les embouteillages habituels, le long du Bosphore. Ce n'est qu'à la hauteur du *Swiss Hotel* que la voie se dégagait un peu. Ilnur Demir, au volant de sa voiture, leur fit un signe.

— Il est toujours là, annonça-t-il.

— On y va, dit Malko, accompagnez-moi. Vous resterez dans le couloir.

Ils se garèrent à côté de la Mercedes 600 de location de Vladimir Sevchenko et pénétrèrent dans le vieux palais, gagnant l'hôtel par le couloir orné de colonnades en pierre dignes de l'Acropole. Arrivés devant le 236, Malko avertit Ilnur Demir.

— J'y vais seul. Si vous entendez des coups de feu, essayez de me venir en aide.

Il appuya longuement sur le bouton de la sonnette et dut s'y reprendre à trois fois avant que le battant ne s'entrouvre.

Un des Tchétchènes, en bras de chemise, le contemplait d'un air méfiant.

— Je dois voir Vladimir Sevchenko, annonça Malko en russe... Tout de suite.

Le « gorille » ne bougea pas. Malko répéta sa demande. Le Tchétchène obstruait toujours le passage. Masse impressionnante de chair. Même sans arme à feu, il était redoutable. Sans cesser de sourire, Malko plongeait la main dans sa ceinture pour y prendre le *Sig* dont il appuya le canon sur le front du Tchétchène.

Chien relevé.

Sous la pression de l'arme, le Tchétchène recula à l'intérieur du couloir et Malko referma la porte d'un coup de pied.

Le « gorille » s'arrêta, louchant sur le canon de l'arme. Plus étonné que terrifié. Malko comprit que cet état de grâce ne durerait pas. Ces Tchétchènes étaient dressés comme des pitt-bulls. Même la peur de la mort ne les arrêtait pas.

Il appela de toute la force de ses poumons :

— Vladimir !

Vladimir Sevchenko était en train de se raser, torse nu, dans sa salle de bains. Le visage plein de mousse, il ouvrit la porte et se trouva nez à nez avec Malko menaçant son « gorille ». Malko lui adressa un sourire froid.

— *Gospodine* Sevchenko, je ne suis pas venu vous tuer, mais vous avertir de quelque chose de grave. Quand vous m'aurez écouté, vous me remercirez...

Les petits yeux rusés de l'Ukrainien exprimèrent tour à tour la stupéfaction la plus totale, puis la fureur, enfin une vague inquiétude. Soudain, il reconnut Malko et grogna.

— C'est toi, petite merderie amerikanski ! Je vais briser tous tes os.

Malko ne se troubla pas.

— Je suis venu parler, répéta-t-il. Si vous faites un pas en avant, je lui fais sauter la tête et la prochaine sera pour vous. Dites-lui simplement de reculer. Nous allons nous asseoir et je vais vous dire pourquoi je suis ici.

Il vit les muscles du trafiquant se bander et ajouta vivement :

— Le *Glaskow* vient de jeter l'ancre. Ils ont été chercher l'argent. Vous n'avez pas de temps à perdre.

Cette fois, l'Ukrainien réagit. D'une brève interjection, il calma le Tchétchène qui recula comme un fauve devant un dompteur. Sans même s'habiller, il gagna un canapé où il se laissa tomber.

— Si tu es venu pour des conneries, gronda-t-il, tu sortiras d'ici en plusieurs morceaux, par la fenêtre. Vas-y !

Tranquillement, Malko posa son *Sig* sur la table. Il sortit ensuite de sa poche une liasse de billets de cent dollars – une trentaine – puis un Zippo. Il alluma le briquet et promena les billets au-dessus de la longue

flamme claire. Ils s'enflammèrent aussitôt et, rapidement, ne furent plus qu'un petit tas de cendres. Malko referma le Zippo et affronta le regard stupéfait de Vladimir Sevchenko. Le front plissé, l'Ukrainien regardait le petit tas de cendres.

— Qu'est-ce que...

— Tu connais beaucoup de gens qui brûlent des billets de cent dollars ? demanda Malko.

— *Niet !*

— Tu sais pourquoi je les ai brûlés ? Parce qu'ils ne valent rien ! Ils sont faux. Comme tous ceux que tu vas recevoir de tes amis Nikolas Tolman et Ali Al Mahdi ! Fabrication du gouvernement iranien...

Vladimir Sevchenko regardait alternativement les cendres et Malko. À la fois ébranlé et incrédule. Il haussa les épaules.

— Tout ça, c'est connerie ! Je vais te tuer.

— Dieter Weizman avait découvert que les billets remis par Al Mahdi étaient faux, continua Malko. Al Mahdi l'a fait exécuter pour qu'il ne parle pas. Weizman s'y connaissait, il avait écoulé de la fausse monnaie. Al Mahdi se prépare à vous escroquer.

Le silence retomba dans la pièce, troublé par la sirène d'un navire sur le Bosphore. La tête dans les épaules, Vladimir Sevchenko cherchait à mettre ses neurones en route... Il eut un sursaut.

— *Pizdi !*⁽⁴¹⁾

Malko lui adressa un sourire à geler une banquise.

— Vladimir Illitch, que diront tes commanditaires du cartel si tu reviens avec de la fausse monnaie ? Ils te tueront. J'ai entendu dire qu'on brûlait au chalumeau ceux qui volaient... C'est exact ?

Le regard usé de l'Ukrainien s'assombrit. Malko avait marqué un point. Il se hâta de conclure :

— Si tu ne me crois pas, c'est bien simple. Je reste ici pendant que tu vas chercher l'argent. Tu vérifies ce que je t'ai dit et tu reviens. Ensuite, nous parlerons sérieusement.

Il y eut un silence insupportable. Vladimir Sevchenko respirait lourdement, le regard dans le vide. Finalement, il releva la tête.

— *Karacho !* Si tu as menti, je t'arracherai la tête moi-même.

La Mercedes 600 était là depuis un quart d'heure lorsqu'une Fiat Tempra bleue pénétra dans le parking du *Holiday Inn*, en bordure de l'avenue Kennedy, à Atakoy, juste en bord de mer. La marina de *Levizuk* abritant des bateaux de pêche et quelques vedettes de plaisance se trouvait à un jet de pierre.

La Tempra vint s'arrêter à côté de la Mercedes 600 et Nikolas Tolman, qui se trouvait seul à bord, en sortit pour rejoindre l'Ukrainien

dans la Mercedes.

Ils se serrèrent la main et aussitôt Vladimir Sevchenko demanda :

— Tu as l'argent ?

— Il est dans la voiture. Et le *Glaskow* ?

Vladimir Sevchenko tendit le bras en direction de la mer de Marmara.

— Là, à gauche du gros pétrolier. Toute la quincaillerie est à bord. Quand j'ai l'argent, on va vérifier. Pourquoi tes amis ne sont-ils pas là ?

— Ils ne voulaient pas prendre le risque d'assister au transfert de l'argent, expliqua Nikolas Tolman.

La vraie raison était que Tolman ne voulait pas qu'ils connaissent le montant de la commission qu'il prélevait. Il alla ouvrir le coffre de la Tempra et commença à transférer les sacs de cuir. Chacun contenait douze millions de dollars. Nikolas Tolman en porta cinq dans la Mercedes, laissant le dernier dans le coffre de la Tempra. Il en avait les mains moites ! Avant la fin de la journée, il les aurait déposés dans une banque amie qui ne poserait pas de questions. Sur un compte lui appartenant.

Assis sur la banquette arrière de la Mercedes, Vladimir Sevchenko avait ouvert un des sacs de cuir et jouait avec les liasses de billets de cent dollars tout neufs.

Il referma le sac et leva les yeux sur Nikolas Tolman.

— *Karacho*. Je mets tout ça à l'abri. On se retrouve ici dans trois heures. Tes amis et toi pourrez venir inspecter la cargaison. Tu as prévu une vedette ?

— Ils s'en sont occupés. Tu ne déconnes pas... Dans trois heures. Ça fait 2 heures ? OK ?

— OK. *Nie Problem*.

Il dit à Djokar qui conduisait de démarrer et sortit du parking, direction Beyazit. Nikolas Tolman attendit quelques minutes puis prit le même chemin, les mains moites d'excitation. Dans toute sa carrière de marchand de *mort subite*, c'était la première fois qu'il se trouvait à la tête d'une telle fortune !

Les sacs de cuir étaient étalés sur le plancher. Ouverts. Farfouillant dedans, Vladimir Sevchenko arrachait un billet à différentes liasses, au hasard. Lorsqu'il en eut une centaine, il se redressa et lança à Malko :

— Tu es sûr de ce que tu dis ?

— Certain.

— *Karacho*. On va voir.

Il appela la réception. Demandant à ce qu'on lui envoie un employé. Lorsque ce dernier fut là, il lui tendit les billets dans une enveloppe.

— Je voudrais faire vérifier à la banque si ces billets sont bons, dit-il. La personne qui me les a remis n'est pas sûre.

Gros client au casino, occupant une suite à vingt millions de livres par jour, Vladimir Sevchenko jouissait de l'estime de la direction.

— Je m'en occupe tout de suite, Vladimir Bey, assura l'employé.

La porte refermée, l'Ukrainien alluma un cigare et s'enfonça dans un fauteuil sans dire un mot. Malko fut traversé par une pensée affreuse : et si les Iraniens, échaudés par la perspicacité de Dieter Weizman, avaient utilisé, *cette fois*, de vrais billets ?

S'il se trompait, Vladimir Sevchenko ne lui ferait pas de cadeau, les Tchétchènes ne le quittaient pas des yeux, prêts à le massacrer sur un claquement de doigts de leur maître.

Rien qu'à l'expression de l'employé de la réception, Malko sut qu'il avait eu peur pour rien. L'autre avait l'air d'avoir enterré toute sa famille.

— Vladimir Bey, commença-t-il, je...

— Ils sont faux, hein ? coupa Vladimir Sevchenko.

L'autre avala sa salive difficilement.

— C'est-à-dire que la banque croit que... Oui. Ils n'ont même pas voulu me les rendre.

Vladimir Sevchenko éclata d'un rire énorme, un peu grinçant et, se levant, frappa sur l'épaule du Turc. Jovial.

— *Karacho ! Karacho !* N'aie pas peur, j'en ai beaucoup d'autres *vrais* pour vous payer.

Il le poussa dehors et se retourna vers Malko, le regard flamboyant de haine. Celui-ci lui expliqua :

— Depuis longtemps, nous soupçonnions les Iraniens de faire des faux dollars, mais nous n'avions jamais pu les prendre en flagrant délit.

L'Ukrainien, l'esprit ailleurs, ne paraissait pas entendre ce qu'il disait. Il s'ébroua, esquissa un sourire crispé et lança :

— Si tu veux un jour des armes pour tes amis, tu m'appelles à Odessa. Tiens.

Il fourra dans la main de Malko une carte de visite et le poussa vers la porte.

Malko flottait sur un petit nuage. Il avait rempli sa mission ! Il y avait peu de chance pour que le Cartel de Sébastopol fasse cadeau des armes aux Bosniaques. Le FBI allait pouvoir lui tresser des couronnes... Il se demanda ce que Sevchenko ferait de ses millions de faux dollars iraniens. Maintenant, il lui restait à surveiller le dernier stade de l'opération.

Vladimir Sevchenko jouait distraitement avec une liasse de faux billets de cent dollars. Il avait projeté, avant de repartir en Ukraine, de faire un saut à Paris, commander un container de meubles chez Claude Dalle, afin de les revendre au triple de leur prix à ses amis d'Odessa. Commenant tout de suite à faire travailler son argent. Maintenant, c'était foutu. Il se versa une sérieuse rasade de vodka et attira le téléphone à lui. Ce qu'il allait faire n'avait rien de drôle. Annoncer à des gens qui brûlaient un voleur au chalumeau pour dix mille roubles qu'ils avaient failli se faire escroquer de soixante millions de dollars. En principe, il était responsable... Or, dans cette organisation, la seule forme de licenciement, c'était la balle dans la tête.

Il composa lentement un numéro à Odessa, priant pour qu'il ne réponde pas. On répondit. Justement l'intéressé qui s'attendait à une bonne nouvelle.

Vladimir Sevchenko raconta tout, sans omettre aucun détail. Depuis le début. Y compris l'implication de la CIA. Son interlocuteur, un ancien général du KGB reconverti dans le business, l'écouta sans l'interrompre. Ce qui ne voulait rien dire. Ensuite, sans élever la voix, il lui donna ses instructions. Sevchenko se contentait, lui, de monosyllabes.

— *Da, da. Karacho. Niet. Karacho.*

Lorsqu'il raccrocha, il eut l'impression d'avoir vieilli de dix ans.

— Djokar, remets les sacs dans la voiture. On retourne là-bas.

La Renault 21 était arrêtée juste en face de l'entrée de *l'Holiday Inn*, Nami Okdu au volant, Ali Al Mahdi à côté de lui. Nikolas Tolman se trouvait à l'arrière. La Mercedes 600 s'arrêta silencieusement à côté d'eux, une vitre se baissa et la voix joviale de Vladimir Sevchenko lança :

— Vous êtes prêts pour la balade ?

En voyant l'Ukrainien, Nikolas Tolman se sentit quand même soulagé d'un grand poids. Al Mahdi ne lui faisait pas trop peur, mais Okdu, oui. Il le savait mêlé à plusieurs opérations sanglantes de la Savama. Joyeusement, il répondit :

— Vous nous suivez jusqu'à la Marina. La vedette attend.

Cinq minutes plus tard, ils embarquaient tous les six à bord d'un bateau de trente pieds, en piteux état, conduit par un Turc maussade. Il ne leur fallut que dix minutes pour rallier le *Glaskow*. L'échelle de coupée était mise et ils montèrent tous à bord, emportant les sacs de cuir. Le bateau ne bougeait pas plus que s'il s'était trouvé à sec.

— Où est le matériel ? demanda Ali Al Mahdi, voyant les panneaux de soute fermés.

— Ne t'énerve pas ! lança Vladimir Sevchenko, plutôt grinçant. On a le temps.

Ali Al Mahdi le prit de haut et se tourna vers Nikolas Tolman.

— Pourquoi lui avez-vous remis l'argent *d'abord* ? Je n'aime pas cela.

C'en fut trop pour Vladimir Sevchenko. Il fit un pas vers le Soudanais et écrasa son énorme poing sur son nez dont le cartilage vola en éclats. Le relevant de la main gauche, il se mit à taper dessus jusqu'à ce qu'il n'eût plus forme humaine. La nacre des dents tranchait sur un magma sanguinolent.

Avec un ensemble touchant, Djokar et Abbi s'étaient jetés sur Nikolas Tolman et Nami Okdu, les immobilisant sans peine.

Sa punition achevée, Vladimir Sevchenko laissa tomber Ali Al Mahdi, comme on abandonne un vieux sac et se tourna vers Nikolas Tolman, médusé et terrifié.

— Vladimir, qu'est-ce qui te prend ? cria le Slovène.

L'Ukrainien fonça sur lui comme un bison qui charge et l'empoigna par le collet, l'arrachant à la poigne de Djokar.

— Il me prend que tes amis iraniens et toi avez voulu me baiser. Ces dollars sont des *faux* dollars.

Nikolas Tolman s'en étrangla.

— Des faux ! Non, c'est impossible, je te jure.

— Tu le savais, martela Sevchenko. Et je vais te faire cracher la vérité.

Nikolas Tolman paniqua. Sous la flamme d'un chalumeau, on avouerait qu'on a cassé le vase de Soissons. Profitant de ce qu'il était libre, il fonça sur la passerelle, la dégringola comme un fou et sauta dans la vedette, hurlant au pilote :

— Vite ! Foutons le camp.

Le temps de larguer une amarre, la vedette commença à s'éloigner du *Glaskow*.

Vladimir Sevchenko la regarda partir. Au fond, ce n'était pas plus mal : Nikolas Tolman pourrait raconter l'histoire.

— On dirait qu'il lève l'ancre !

— C'est bizarre, remarqua John Burke, ils ont mis un canot à la mer.

— Peut-être que Sevchenko va regagner le rivage, suggéra Malko.

La Mercedes 600 se trouvait toujours dans le parking de *l'Holiday Inn*.

La nuit était tombée depuis une heure, mais, de la Marina, grâce aux jumelles infrarouges, on distinguait tous les détails du cargo ukrainien. Malko, Krisantem et John Burke n'en perdaient pas une miette. L'agent du FBI, qui espérait récupérer ses faux dollars, attendait dans une autre voiture.

— Qu'est-ce qu'ils foutent ? grommela l'Américain. On dirait qu'ils laissent leur canot sur place ! Ça y est, ils remontent l'ancre.

Le *Glaskow* était toujours sur son mouillage, le canot à sa poupe, retenu par un cordage accroché au bastingage. Du rivage, il était impossible de voir s'il était vide ou pas. Soudain, un homme apparut sur l'arrière du cargo tenant une grosse torche de résine allumée. Il avait la carrure de Vladimir Sevchenko. Il se pencha sur la poupe et, avec précision, lança la torche dans le canot encore accroché au bateau. Une gigantesque flamme orange en jaillit aussitôt, grimpant à plusieurs mètres de hauteur, léchant les tôles du cargo qui commença à s'éloigner. L'homme qui avait jeté la torche défit le cordage qui le retenait au *Glaskow* et le jeta par-dessus bord, laissant le canot dériver librement.

De la Marina, on entendit des hurlements horribles jaillir du canot ! Des cris de suppliciés ! Malko baissa ses jumelles, la gorge serrée.

— Himmel ! Il a laissé Al Mahdi et Okdu dans le canot. Ils sont en train de brûler vifs.

Il leur fallut cinq minutes pour trouver une embarcation à moteur et des extincteurs. De hautes flammes montaient toujours du canot, éclairant les silhouettes des navires à l'ancre. On avait dû y verser plusieurs jerricans d'essence. Lorsqu'ils s'en approchèrent, il leur fallut trois extincteurs pour venir à bout des flammes. Le canot n'était plus qu'une épave noircie. Leur projecteur éclaira deux silhouettes humaines recroquevillées, carbonisées au milieu d'un monceau de papiers brûlés... Le vent leur amena quelques fragments de billets de cent dollars à demi calcinés. L'air empestait l'essence et la chair brûlée.

— *Jésus-Christ !* murmura John Burke. Il les a fait griller comme des moutons.

Il ne restait de Nami Okdu et d'Ali Al Mahdi que des ossements calcinés, méconnaissables. Ils avaient brûlé sur un lit de faux dollars. Malko releva la tête : le *Glaskow* avait disparu dans la nuit.

— Je l'ai vu partir en direction du Bosphore, affirma John Burke.

— Allons vérifier, exigea Malko.

Leur vedette mit le cap sur l'entrée du Bosphore. A l'avant, équipé de ses jumelles infrarouges, Malko scrutait la nuit. Il poussa une exclamation à la hauteur du pont Fatin Sultan Mehmet.

— Le voilà !

Ils se rapprochèrent et se mirent dans le sillage du *Glaskow*. Celui-ci remontait le Bosphore en direction de la mer Noire, à six ou sept

nœuds. Ils ne le lâchèrent pas. Arrivés à la hauteur de Rumeligeneri, l'extrême pointe du Bosphore, Malko fit stopper la vedette. Il regarda le *Glaskow* s'éloigner dans la mer Noire, jusqu'à ce qu'on ne voie plus ses feux de position. Il retournait à Odessa, son port d'attache, avec sa cargaison d'armes.

— *Masallah !*⁽⁴²⁾ fit à mi-voix John Burke.

Malko ne put savoir si c'était la fin d'une muette prière en souvenir des deux dernières victimes de cette traque ou une simple constatation. Il n'avait pas arrêté la guerre en ex-Yougoslavie, le « Cartel de Sébastopol » continuerait à essayer d'écouler ses armes partout dans le monde. Mais les Bosniaques et les Croates n'étaient pas prêts d'en voir la couleur, privés du financement iranien. L'argent promis par l'Arabie Saoudite ne s'était jamais matérialisé et les prochains Iraniens qui offriraient des dollars risquaient d'être grillés vif avant même d'avoir eu le temps de les compter. Pour le moment, l'équilibre de la terreur continuerait et une guerre totale n'embraserait pas l'ex-Yougoslavie.

- (1) Services de Renseignements militaires dans l'ex-U.R.S.S.
- (2) Sentimental.
- (3) Bœuf braisé à l'autrichienne.
- (4) Kriminal Polizei = La Crim'.
- (5) L'addition, s'il vous plaît.
- (6) L'aéroport de Vienne.
- (7) Votre Altesse.
- (8) Comtesse.
- (9) Allez-y, monsieur. Quatrième étage.
- (10) Ancien DG de la CIA.
- (11) Voir SAS n° 118, *L'Otage du Triangle d'Or*.
- (12) Staat Polizei : équivalent de la DST.
- (13) Police des frontières.
- (14) Message.
- (15) On s'en cogne.
- (16) Membre des Forces spéciales russes.
- (17) Musée.
- (18) Toi, pas content.
- (19) Fermé. Foutez le camp.
- (20) Les Services italiens.
- (21) Vedette rapide d'une douzaine de mètres
- (22) Tout de suite, monsieur le prince.
- (23) Technical Division.
- (24) Vous devriez lâcher votre arme et laisser cette femme.
- (25) Garde du corps.
- (26) White Anglo Saxon Protestant.
- (27) L'ancienne dynastie qui régnait sur l'Iran.
- (28) Mousseux très prisé en Allemagne et en Autriche.
- (29) Milli Istihradate Teçkilati (services turcs).
- (30) Voir SAS n° 100. *Les Canons de Bagdad*.
- (31) A votre honneur. Équivalent turc de « A votre santé »
- (32) Partis extrémistes et marxistes.
- (33) L'art d'être heureux à ne rien faire.
- (34) Équivalent du tchador.
- (35) Bonjour.
- (36) Investissement.
- (37) Petits pains au sésame.
- (38) Taxis collectifs.
- (39) Maquereau ! Fils d'âne ! Descendant de merde !
- (40) Petit restaurant typique.
- (41) Conneries.
- (42) Ainsi soit-il !